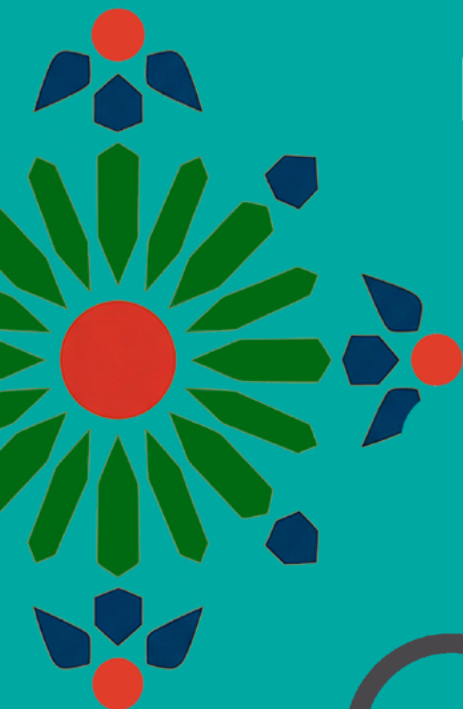


Rapport recherche



Pour la protection et
la visibilité des
mineures et des
jeunes victimes de
violences sexistes

Une initiative de :



Avec le soutien de l'Agence catalane de coopération
au développement de la Generalitat de Catalogne

En collaboration avec :



Fundació de l'Esperança
Fundació "la Caixa"



Édition

Surt. Fundació de Dones. Fundació Privada

Direction de la recherche-action participative
Chams

Cova Álvarez

Coordination de la recherche-action
participative Chams

Carla Rodríguez

Développement technique de la
recherche-action participative

Dounya Moussaoui

Auteures du rapport de recherche-action
participative Chams*

Dounya Moussaoui

Carla Rodríguez

Appui à l'élaboration des contenus

Cova Álvarez

Rachel Alfonso

Conception et mise en page

Fabiola Llanos

Révision linguistique en catalan

**Service de conseil linguistique
du Consortium pour la normalisation
linguistique**

Une initiative de :



En collaboration avec :



*Note sur la contribution des auteures

Ce rapport est le résultat d'un travail collaboratif aux contributions différenciées.

Le développement opérationnel du projet — incluant l'adaptation et la reformulation de sa conception en fonction de l'évolution de la recherche et des caractéristiques des personnes participantes —, ainsi que la construction du cadre théorique et méthodologique, la définition des activités et des guides, et la direction conceptuelle et analytique de l'ensemble du travail, ont été principalement assumés par Dounya Moussaoui. Durant la mise en œuvre, elle a également assuré une fonction de lecture continue de la situation : identifiant les moments où il était nécessaire de réorienter, d'ajuster le ton ou de recentrer le focus afin de maintenir la qualité du processus.

Carla Rodríguez a assumé la coordination opérationnelle du travail de terrain — incluant la gestion, la communication avec toutes les parties prenantes du projet et la logistique nécessaire à la réalisation des activités. Elle a participé à la conception du travail de terrain, contribuant tant à son élaboration qu'à la conceptualisation des approches méthodologiques, et a réalisé une part significative de la transcription des matériaux empiriques.

La mise en œuvre du travail de terrain, ainsi que l'analyse des données et la rédaction du rapport, ont été assumées de manière partagée et approximativement équitable.

Tout au long du processus, les décisions ont été prises et discutées dans un dialogue mutuel.

*Avec le soutien de l'Agence catalane de coopération
au développement de la Generalitat de Catalogne*



Remerciements

Les remerciements sont peut-être l'un des passages les plus classiques d'un travail de recherche — pardonnez le cliché — mais certains classiques existent pour une raison. Et celui-ci ne pouvait commencer autrement.

Cette recherche n'aurait pas été possible sans la participation des professionnel·les qui y ont contribué avec une générosité qui mérite d'être explicitement reconnue. Participer à un projet comme celui-ci implique de trouver du temps là où il y en a déjà peu, de revenir sur des situations complexes et parfois douloureuses, et d'ouvrir des espaces de réflexion au milieu de journées marquées par l'urgence et la fatigue.

Merci d'avoir lu et relu les matériaux du projet, d'avoir aidé à reformuler des idées encore en construction et d'avoir facilité la participation des jeunes femmes avec la conviction que leur voix méritait d'avoir une place dans cet espace.

Aux filles et aux jeunes, principales protagonistes de cette recherche, merci d'avoir accepté de partager une partie de vos parcours, de vos questions et de vos manières d'habiter le monde. Vos paroles ont traversé ce travail du début à la fin et lui ont donné sa direction la plus essentielle. Nous espérons avoir su les accueillir avec l'attention et le respect qu'elles méritent.

Ce rapport s'est construit, dans une large mesure, grâce à ces gestes : le temps accordé malgré le manque de temps, la patience maintenue malgré l'usure, la conviction soutenue que l'accompagnement peut produire quelque chose de précieux.

Nous espérons sincèrement que ce travail — aussi modeste soit-il — puisse, à son tour, devenir une petite contribution à votre quotidien.

Sommaire

Présentation	11
1. Point de départ	17
1.1. Justification : pourquoi cette recherche est nécessaire	18
1.2. Facteurs conditionnant du processus	22
1.3. À la recherche du centre de gravité : s'orienter dans l'instabilité	27
2. Conception de la recherche	33
2.1. Questions de recherche, méthodologie et formulations du travail	34
2.2. Échantillon	49
2.3. Techniques utilisées	55
2.4. Stratégie d'analyse	62
2.5. Considérations éthiques	65
2.6 Présentation des personnages	69
3. Coordonnées et repères théoriques	75
Le sujet comme multiplicité	76
Du visible au latent	80
De l'intersectionnalité au genre intersectionnel	83
Conditions matérielles d'existence	86
La famille, premier espace	89
Le corps comme interface	93
Pouvoir constituant	102
4. Contexte de la recherche : Barcelone et Tanger	107
4.1. Cadre légal : le de iure et le de facto	108
4.1.1. <i>Petite présentation du cadre espagnol et relatif aux droits et à la protection des femmes et des enfants</i>	108
4.1.2. <i>Petite présentation du cadre marocain relatif aux droits et à la protection des femmes et des enfants</i>	113
4.2. Typologies des centres : caractéristiques et fonctions	117

5. La face immergée de l'iceberg : l'analyse des récits	125
5.1 Le territoire de Barcelone	127
5.1.1. <i>L'avant : tensions précédant l'entrée au centre</i>	127
5.1.2. <i>Le dedans : tensions vécus à l'intérieur du centre</i>	143
5.2 Le territoire de Tànger	167
5.2.1 <i>L'avant : tensions précédant l'entrée au centre</i>	167
5.2.2 <i>Le dedans : tensions vécus à l'intérieur du centre</i>	178
5.2.3. <i>L'accompagnement : tensions au sein des équipes</i>	189
6. De l'analyse à la pratique : Recommandations	199
6.1 Recommandations générales	201
6.1.1 <i>Niveau macro : cadre structurel et institutionnel</i>	201
6.2.2 <i>Niveau meso : pratiques organisationnelles et dynamiques d'équipe</i>	204
6.1.3 <i>Niveau micro : posture d'accompagnement et travail sur le rôle professionnel</i>	207
6.2 Recommandations pour le contexte de Barcelone	208
6.2.1 <i>Niveau macro : cadre structurel et institutionnel</i>	208
6.2.2 <i>Niveau meso : pratiques organisationnelles et dynamiques d'équipe</i>	209
6.2.3 <i>Nivell micro: postura d'acompanyament i eines pràctiques</i>	210
6.3 Recommandations pour le contexte de Tanger	212
6.3.1 <i>Niveau macro : cadre structurel et institutionnel</i>	212
6.3.2 <i>Niveau meso : pratiques organisationnelles et dynamiques d'équipe</i>	213
6.3.3 <i>Niveau micro : posture d'accompagnement et travail sur les relations avec soi et avec l'institution</i>	213
7. Bibliografia	217
8. Annexe	223

Présentation

Contexte de CHAMPS

Le projet « **CHAMS, pour la protection et la visibilité des filles mineures et des jeunes femmes en situation de violence de genre entre Tanger et Barcelone** » est une initiative mise en œuvre entre 2024 et 2026 par l'association Casal dels Infants, en collaboration avec l'association marocaine AMNA à Tanger, avec le financement de l'Agence catalane de coopération au développement. Les fondations catalanes La Esperanza, Idea et Surt participent également activement au projet.

Le projet répond aux atteintes aux droits et aux besoins spécifiques des filles mineures et des jeunes femmes en situation de violence et de vulnérabilité, en particulier dans des contextes de mobilité entre le Maroc et la Catalogne. Il vise à aborder les violences de genre ainsi que les obstacles à l'accès aux opportunités, en promouvant une réponse collective et coordonnée entre les acteurs sociaux et institutionnels.

CHAMS est le résultat d'un processus d'analyse et de travail sur la réalité transnationale entre le Maroc et la Catalogne. Il s'inscrit dans la continuité des constats issus du programme Rassif, développé par le Casal et ses partenaires depuis 2019, qui a permis d'approfondir la compréhension des parcours migratoires des mineurs, des politiques publiques de protection de l'enfance et des dynamiques migratoires, tout en consolidant des alliances stratégiques dans les deux territoires. Grâce à ce travail transnational, soutenu par l'accompagnement académique de l'UPF, des situations de risque nécessitant une approche spécifique et ciblée pour les mineures ont été identifiées. Dans des contextes frontaliers comme celui de Tanger, la diversité socioculturelle influence la compréhension des modèles de genre, générant des difficultés supplémentaires.

Les mineures et les jeunes femmes sont confrontées à des processus de violence et de discrimination, non seulement de la part des institutions, mais également au sein de leurs propres

communautés, ce qui porte atteinte à leurs droits fondamentaux et limite leur accès à des perspectives d'avenir.

Dans le contexte catalan également, les parcours migratoires des jeunes filles entrent souvent en tension avec des éléments clés des relations communautaires et familiales, ainsi qu'avec les réponses institutionnelles, ce qui complexifie davantage la garantie de leurs droits.

Face à ces enjeux une Recherche-Action Participative (RAP) a été mise en place en tant que mécanisme permettant de comprendre ces dynamiques en profondeur, tout en favorisant la co-construction de solutions adaptées à ces réalités complexes, tant par les jeunes concernées que par les professionnels socio-éducatifs.

La Recherche-Action Participative (RAP)

Dans le cadre de l'axe de renforcement des capacités du projet, la RAP constitue un outil central pour produire des connaissances à partir de la réalité vécue par les actrices concernées. Sous l'accompagnement méthodologique de la Fondation SURT, chargée de la mise en œuvre de ce processus, cette recherche vise une transformation sociale à travers une approche participative et dialogique.

Au Maroc, la recherche s'est déroulée exclusivement au sein du centre d'accueil d'urgence pour filles géré par AMNA, intégré au dispositif de protection de Tanger. Les mineures ainsi que les professionnelles du centre ont participé activement au processus.

En Catalogne, la recherche a été menée avec des bénéficiaires et des professionnelles issues de trois structures distinctes :

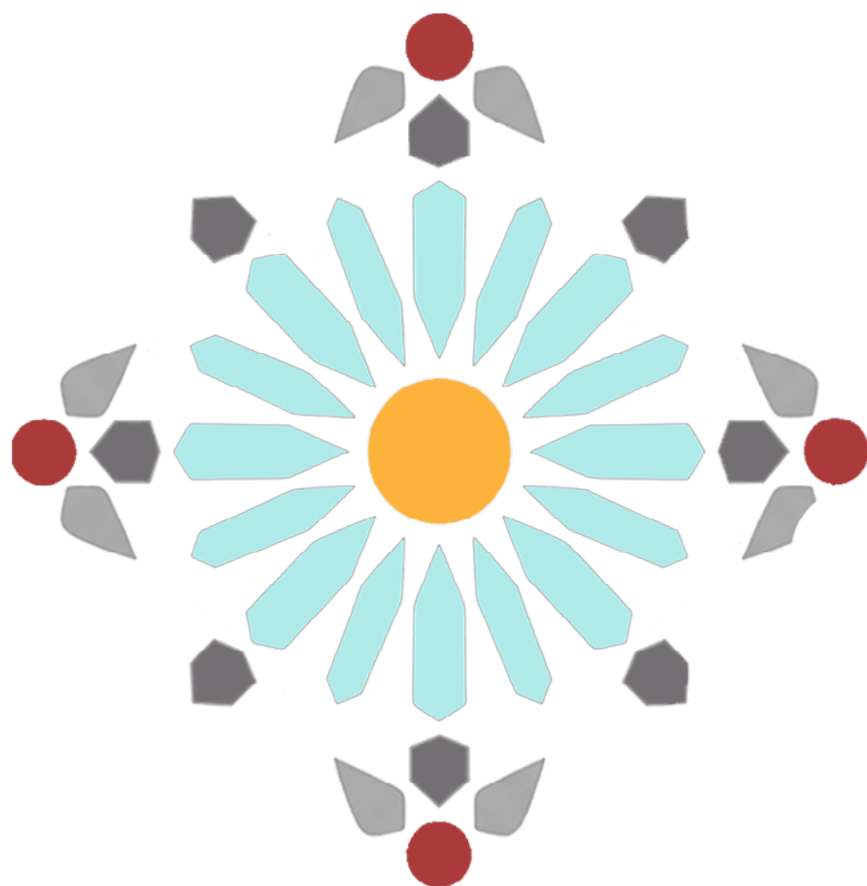
- appartements d'autonomie pour jeunes majeures (association Casal dels Infants)
- centre d'accueil pour jeunes majeures, Casa de Recés (Fondation La Esperanza)
- centre d'accueil pour mineures (Fondation Idea)

Les principaux objectifs de cette RAP sont :

- d'identifier les différentes formes de violence subies par les mineures au Maroc et en Catalogne, ainsi que les facteurs qui les perpétuent ;
- d'explorer les perceptions, les expériences et les besoins des jeunes elles-mêmes en matière de violence et de ressources de protection disponibles ;
- de favoriser la participation active des jeunes filles et des professionnelles socio-éducatives, en les reconnaissant comme des actrices du changement dans l'élaboration de stratégies de prévention ;
- de formuler des recommandations spécifiques visant à influencer les politiques publiques et les programmes destinés à protéger et à autonomiser les mineures en situation de risque dans les deux territoires.

La recherche s'inscrit dans une approche anthropologique à visée transformative et collaborative, accordant un rôle central aux jeunes participantes et aux intervenants des deux rives, afin qu'elles deviennent actrices de la production de connaissances. Le processus intègre une perspective de genre transversale ainsi qu'une analyse des dynamiques de pouvoir et du contexte socioculturel, dans l'objectif de produire des actions concrètes contribuant à une société plus juste et inclusive pour les jeunes les plus vulnérables.

Asociación Casal dels infants



1. Point de départ

1.1. Justification : pourquoi cette recherche est nécessaire

L'implémentation du projet Rassif (2020-2021), dont l'objectif principal est de garantir les droits des mineurs migrants marocains en répondant aux défis posés par leur mobilité transnationale et en renforçant leur protection tout au long de leurs parcours migratoires, a permis de mettre en évidence de nouveaux enjeux (Premat, Moral, 2023). Les organisations sociales impliquées dans le projet, travaillant main dans la main avec le groupe de recherche JOVIS de l'université Pompeu Fabra, ont souligné en particulier la nécessité d'approfondir l'analyse de la protection et de la visibilité des filles et jeunes migrantes à Barcelone. Certes, le pourcentage de filles et d'adolescentes migrantes demeure minoritaire par rapport à celui des garçons (Premat, Moral, 2023), mais cette migration présente des particularités qu'il convient de prendre en compte afin d'améliorer les pratiques d'accompagnement qui leur sont destinées.

Ce constat a révélé non seulement un manque de recherches portant spécifiquement sur les filles migrantes à Barcelone, mais aussi une absence plus générale d'études consacrées aux méthodologies de travail auprès des mineures et des jeunes dans les centres résidentiels. Ainsi, tout en conservant la portée transnationale du projet Rassif, la présente recherche – inscrite dans le cadre du projet Chams, dédié à la protection et à la visibilité des mineures et des jeunes victimes de violences basées sur le genre¹ – établit un dialogue entre les territoires de Tanger et

¹ La nomenclature permettant de parler et de réfléchir aux différentes problématiques liées au genre est vaste — et il convient de préciser que cette recherche s'ancre dans deux contextes, différents langages et de multiples registres —, ce qui fait du choix terminologique une question problématique, notamment en raison de la charge sémantique et politique des termes dans chaque contexte.

En français — et il convient de préciser qu'il s'agit d'un français appris dans un pays non francophone, orienté vers la manière de le parler en France —, il est courant de parler de « violence de genre » ou de « violence basée sur le genre ». Le second terme est, de plus, utilisé par des organisations internationales : ONU Femmes le définit comme « l'ensemble des actes nuisibles dirigés contre un individu ou un groupe d'individus en raison de leur identité de genre », qui trouvent leur origine dans « l'inégalité entre les sexes, les rapports de pouvoir et les normes sociales préjudiciables » (ONU Femmes, s.d.). En raison de sa récurrence et de son usage par des organisations internationales, il semble pertinent de retenir ce terme, dans

de Barcelone autour de cette problématique commune.

Au Maroc, selon Premat et Moral (2023), les violences envers les femmes et les filles sont profondément ancrées dans les institutions. Des textes juridiques tels que la Moudawana (code de la famille) ne garantissent pas pleinement les droits des femmes et des jeunes filles, ce qui conduit à qu'au sein même des centres ces inégalités soient reproduites. L'attention portée à leur accompagnement reste alors marquée par un modèle de genre conventionnel, comme le soulignent les auteurs. Or, ce biais ne saurait être considéré comme un trait exclusivement marocain : il renvoie à des logiques plus globales de hiérarchisation de genre présentes, sous des formes différentes, dans d'autres contextes institutionnels.

L'Espagne n'échappe pas à ces limites. Dans l'article *Niñas y adolescentes que migran solas* [Filles et adolescentes qui migrent seules], l'un des rares travaux portant sur l'accueil institutionnel des mineures en contexte européen, les auteurs soulignent qu'il s'agit d'un profil encore peu étudié, bien qu'il présente des parcours et des risques distincts de ceux des garçons (Gimeno-Monteverde et al., 2024). Malgré la reconnaissance de ces différences, les dispositifs d'accueil n'ont pas encore intégré de manière adéquate ces spécificités, ce qui entrave l'accès effectif des jeunes filles à leurs droits, d'abord en tant que mineures, puis en tant que jeunes adultes (Torrado et Cáceres, 2021, cité dans Gimeno-Monteverde et al., 2024).

la mesure où il facilite la compréhension de ce que nous désignons.

Un problème apparaît ici. En catalan, pour désigner le machisme comme fondement structurel de ces violences, le terme utilisé est celui de *violències masclistes* (cf. loi 5/2008 du Parlement de Catalogne), qui se traduirait par « violences machistes » et non pas par « violences basées sur le genre ». Il semble donc également prudent d'en maintenir l'usage, notamment lorsque la recherche traite du contexte de Barcelone.

Enfin, lorsqu'il est fait référence à des textes juridiques et administratifs — qu'ils relèvent du niveau international, national (notamment au Maroc et en Espagne) ou autonome (Catalogne) —, la terminologie propre à chaque texte est conservée sans harmonisation. Cette option méthodologique vise à restituer les positionnements conceptuels et politiques propres à chaque ordre juridique, et à éviter toute homogénéisation qui en atténuerait les spécificités.

Il est déjà évident que ce texte mobilise divers termes sans en privilégier un en particulier. Cette décision repose principalement sur deux raisons : faciliter la lecture et la compréhension, et respecter les différents contextes qui entrent en relation dans le projet et dans la recherche.

Dans les deux textes mentionnés, qui nous ont permis de mettre un pied dans les centres résidentiels, il est possible de voir deux points en commun. D'une part, un manque évident de savoirs – et plus encore de savoir-faire – dédiés à la compréhension des expériences des filles et des jeunes qui se retrouvent dans des centres résidentiels. D'autre part, une implication insuffisante des institutions, qui, pour des raisons diverses, ne se donnent ni les moyens ni les ressources nécessaires pour aborder réellement cette question.

Peut-être qu'il faudrait plus de recherches pour obtenir des ressources, ou dans le sens inverse, qu'il faudrait plus de ressources pour développer ces recherches. La question reste ouverte – et il ne s'agit pas ici de trancher entre la poule et l'œuf. Ce qui importe, dans le cadre du projet Chams, c'est de parier sur le rôle central que la recherche peut jouer dans l'amélioration de l'accompagnement, avec l'idée qu'elle pourrait, à son tour, influencer les politiques publiques et les pratiques professionnelles.

Dans la continuité des réflexions du texte *Niñas que migran solas* (Gimeno-Monterde et al., 2024) – dont l'étude se concentre sur les profils migratoires, mais dont les apports peuvent, selon nos considérations, s'étendre à d'autres trajectoires –, connaître et rendre visibles les parcours constitue une véritable clef de voûte pour adapter les mécanismes d'accueil institutionnel et construire des méthodologies de travail à la mesure de leurs besoins. En ce sens, la présente recherche vise à contribuer à la tâche de combler ce vide, à travers le recueil et la systématisation des expériences de violences et des vécus au sein des centres, en nous appuyant sur le travail mené à Tanger – au sein du centre Amna – et à Barcelone, auprès de trois organisations sociales disposant de structures d'hébergement : le Casal dels Infants, la Fundació de l'Esperança et la Fundació Idea.

La dimension descriptive, notamment des trajectoires de violence des filles et les jeunes, prend ainsi une place centrale dans cette recherche, non pas comme une simple restitution des vécus, mais comme une tentative d'en dégager des schémas, afin

d'alimenter la réflexion sur les pratiques professionnelles et, plus largement, sur les cadres institutionnels de l'accompagnement. En revanche, lors de la première rencontre à Tanger avec les équipes professionnelles en novembre 2024, nous avons vite vu que la réalité des centres, dans toute sa richesse et sa complexité, dépasse largement le cadre des violences.

L'enjeu n'est pas seulement d'identifier des situations de préjudice ou d'agression, mais d'entrevoir, à travers les multiples difficultés rencontrées, les dynamiques sous-jacentes qui traversent leurs vécus. C'est précisément là qu'il faut porter le regard pour décoder les besoins réels des filles et des jeunes. En effet, nous entendons que les conflits manifestes ne sont souvent que des symptômes de tensions internes et structurelles bien plus profondes. L'idée de « tensions » devient alors un point de pivot majeur dans la recherche, jusqu'à devenir le cœur du « modèle des tensions » développé dans le présent travail.

Le pari est donc clair : construire un modèle capable non seulement d'identifier et de rendre visibles les violences vécues par les filles et les jeunes accueillies, mais aussi d'offrir un cadre d'analyse solide, apte à nourrir une réflexion critique et, potentiellement, à orienter l'amélioration des pratiques et des dispositifs mis en œuvre par les organisations sociales.

Pour ce faire, nous avons structuré la réflexion en sept parties distinctes mais dialoguant entre elles, en commençant par la présente qui, établissant le point de départ de la recherche, met en évidence les raisons pour lesquelles elle est nécessaire, les contraintes du processus et les enjeux de la rigueur donnés par notre contexte. La deuxième partie retrace la conception de la recherche, en explicitant la question initiale, les hypothèses formulées et les choix méthodologiques retenus. Puis, dans un troisième temps, nous rassemblons les repères théoriques mobilisés pour construire l'analyse. Pour situer plus concrètement l'enquête, dans la quatrième partie, nous présentons les cadres légaux nationaux ainsi que les structures résidentielles impliquées dans cette recherche-action participative. Sur cette base, la cinquième propose l'analyse des résultats à travers

une cartographie des tensions observées dans les centres. Enfin, les deux dernières parties regroupent, d'une part, les recommandations destinées à l'amélioration des pratiques professionnelles et, d'autre part, les réflexions finales qui viennent conclure le travail.

1.2. Facteurs conditionnant du processus

Dès notre entrée dans le projet, il nous a semblé essentiel de nous présenter – non pas seulement en énonçant nos noms et prénoms, mais en explicitant ce que nous pensions pouvoir apporter, ainsi que les déformations possibles, tant professionnelles que personnelles, que cet apport pouvait impliquer. Dans la lignée des réflexions de Serge Paugam (2012), nous considérons en effet que les savoirs produits ne sont jamais neutres ni absolus, comme il a été largement prétendu par les sciences sociales : dès le choix même d'un sujet d'étude, ce sont des raisons sensibles et situées qui traversent, orientent et, d'une certaine manière, façonnent l'ensemble de la recherche.

Cette remise en cause s'inscrit au cœur des débats féministes, à la croisée des réflexions théoriques et des engagements militants, là où savoir et expérience se répondent et se nourrissent mutuellement. Or, nier la neutralité comme conçue dans les prémisses de la neutralité axiologique, ne revient pas nécessairement à mettre en doute l'existence d'une réalité observable et décodable. Donna Haraway (1988) considère qu'il est possible de parler d'objectivité à condition que celle-ci soit une objectivité féministe : celle qui reconnaît que tout savoir est nécessairement situé, toujours partiel, et qu'il ne permet d'appréhender qu'un fragment de la réalité à partir du point de vue où l'on se trouve. Ce n'est qu'en partant de l'hypothèse selon laquelle seule la pluralité des points de vue situés peut contribuer à dresser un tableau plus large, qu'il devient possible de tendre vers une vision plus complète du social (Haraway, 1988).

Nous sommes alors limitées et enrichies par notre propre position : nos ancrages nous situent à la lisière traçant des limites mais ouvrant aussi des éclairages singuliers sur ce qui demeure

invisible à d'autres. Il est ainsi de notre responsabilité et de notre intérêt, d'adhérer à cette démarche et de rendre visible l'endroit d'où nous parlons qui est façonné à la fois par nos trajectoires de vie – bien distinctes les unes des autres – et par notre inscription actuelle au sein de la Fundació Surt. C'est à partir de là que nous cherchons à écrire, en représentant l'organisation tout en laissant résonner nos voix propres, en dialogue constant.

Et il convient d'explicitier, même de manière minime, d'où sortent ces voix, ce qui déforme leur expression et ce qu'elles manifestent. Commençons par ce que n'importe quel manuel de connaissance située demande : nous respecterons sur ce point les protocoles, un peu.

L'une des chercheuses est marquée par le fait d'être née au sein d'une famille dont le père était analphabète et la mère s'est toujours dédiée à nettoyer des maisons au noir. Fille de migrants marocains, elle n'a jamais incarné ce que l'on attendait d'elle. Elle a vécu une expérience tendue en ce sens : surtout pendant l'enfance et l'adolescence. Pressions, attentes, normes, silence et distances de part et d'autre. Surtout de la part de la communauté d'origine. Elle a opté pour l'exil intérieur, entrer en soi, s'autocentrer. En même temps, elle construisait des amitiés, une « colla » - groupe d'amis très soudé -, très profondes et authentiques qui l'enracinaient. Avec le temps, elle a appris et accepté qu'on ne la perçoive ni comme européenne ni comme marocaine, et cela la laisse dans une sorte de terre de personne. Une terre de personne qui se réplique. Cette condition se retrouve également lors de l'accès aux études supérieures en venant de la classe ouvrière : ne pas appartenir pleinement à un espace, être toujours entre. Cela l'a conduite à développer une tendance à traiter et à lire simultanément différentes couches de réalité, à chercher ce qui n'est pas visible au premier regard, à distinguer entre ce que les gens disent et ce qui se passe réellement. Parfois, frôlant la crainte de chercher midi à quatorze heures et de finir par inventer la réalité.

Le contact — et l'impossibilité de communiquer de manière fluide

— avec ceux qui appartiennent à ses origines a aussi marqué le cours de la recherche. Renforçant parfois cette sensation d’être et de ne pas être. Finalement, la perception que certains des paradigmes qui tiennent encore debout dans l’intervention sociale ou dans l’analyse de ce qu’il s’y passe présentent des difficultés pour embrasser la complexité de la réalité actuelle, et l’engagement de pouvoir apporter quelque chose, ont marqué profondément comment se déploie le rapport qui apparaît maintenant sur vos écrans.

L’autre est née à Santiago, et a grandi dans une famille monomarentale, en lien étroit avec la famille élargie. Binationale, chilienne et française, elle a été scolarisée dans un établissement privé français, ce qui lui a donné accès très tôt à cette langue seconde. Elle a ainsi évolué dans des espaces associés aux classes aisées, tout en percevant, assez tôt, des écarts avec son propre milieu familial, entièrement local. Son parcours s’est construit à partir de son départ du pays. Aller étudier en France — avec un accès à la gratuité universitaire et à des bourses — a constitué une opportunité, tout en impliquant de grands ajustements. C’est à partir de ce déplacement, ainsi que d’autres expériences au Brésil et en Catalogne, qu’elle a commencé — et pas encore fini — d’être perçue comme étrangère, une assignation avec laquelle elle entre souvent en conflit. Ces expériences n’ont pas produit un sentiment d’appartenance stabilisé, mais plutôt une familiarité avec le déplacement et la multiplication des points d’ancrage, ainsi qu’une attention particulière aux contextes, aux variations et aux écarts.

Revenant à l’entité. Au sein de la Fundació Surt se trouve le domaine de recherche qui fait partie des ciments de l’identité de cette fondation féministe depuis 1993. Aujourd’hui, cet espace est un peu plus diffus : il ne constitue plus un domaine en soi mais s’est déployé en plusieurs lignes d’accompagnement de femmes en situation de vulnérabilité. Nous nous situons dans le département d’accompagnement aux femmes victimes de violences basées sur le genre et travaillons sur différents projets qui, comme

celui-ci, cherchent à innover et à améliorer les méthodologies d'accompagnement. Ainsi, tout notre travail se construit dans le cadre des savoirs tant théoriques qu'empiriques du département.

Liée au caractère transnational de la recherche se pose une deuxième limite, peut-être encore plus importante parce que son ampleur reste difficile à mesurer. (Et si nous disons « peut-être », c'est précisément pour rester honnêtes face à la réelle méconnaissance de son ampleur.) Ce n'est une surprise pour personne que la relation entre le Maroc et l'Espagne est, pour le dire doucement, une relation compliquée, marquée par un passé colonial très récent. Or, les logiques héritées de cette histoire – de domination, de méfiance et de dépendance – semblent encore imprégner les échanges entre les deux rives (Hernández, 2023). Surt, ainsi que les autres organisations sociales qui participent au projet, est une fondation catalane du territoire espagnol et Amna, une organisation marocaine. Ne pourrait-on pas penser que ces conflits territoriaux peuvent se répercuter sur les relations entre les personnes et les dynamiques du projet ?

La relation de pouvoir entre les deux territoires saute aux yeux, et il ne serait pas complètement à côté de la plaque de penser que le fait qu'une organisation espagnole interprète la réalité des centres marocains, puis cherche à la « corriger », fasse encore partie de cette même asymétrie. D'ailleurs, une critique décoloniale à la coopération internationale – cadre dans lequel s'inscrit cette recherche – est justement la reproduction de la verticalité à partir de l'exportation de cadres de pensées du nord au sud, qui peut ne pas répondre aux besoins du pays bénéficiaire mais aux valeurs culturelles du pays bienfaiteur (Piñón Avilés et al., 2024). Alors, que vient faire une organisation européenne (et encore, espagnole !) dire à une organisation civile marocaine comment travailler ? Imposer encore une analyse biaisée et une morale occidentale ?

Ces questions sont loin de la provocation. En fin de compte, l'eurocentrisme et les modèles de vie dictés par la modernité occidentale, traversés par le genre, la race et la classe, forment le socle des oppressions contemporaines (Espinosa-Miñoso,

2014). Le danger, dans toute démarche comme la nôtre, serait précisément d'en rejouer les mécanismes. Aborder ce sujet nous semble d'une importance cruciale pour ne pas ignorer un éléphant dans la pièce : la relation entre une organisation catalane et une organisation marocaine peut se jouer autour d'un manque de confiance face aux intérêts de la première. Dans ce contexte, en tant que chercheuses, il nous revient de nous interroger sur la manière dont les discours pourront émerger, ainsi que sur notre propre capacité à créer les conditions nécessaires pour accueillir des idées et des réflexions sincères, capables de guider au mieux la construction de réflexions communes, et de bien lire ce qui arrive et de signifier correctement ce qu'ils expriment.

**C'est dans ces interrogations que nos propres
profils et vécus en tant que chercheuses
prennent place.**

Les limites et les inquiétudes qui ont accompagné ce travail, loin d'être complètement apaisées – et il serait bien audacieux de croire qu'elles puissent l'être –, ont traversé chaque étape de la recherche. Toutefois, la lucidité à leur égard demeure essentielle dans la perspective d'un savoir situé : elle implique de reconnaître que notre démarche n'apporte pas des vérités absolues ni des solutions définitives, mais seulement des pistes vers une meilleure compréhension des faits et idéalement une amélioration de l'accompagnement. Les limites et les inquiétudes qui ont accompagné ce travail, loin d'être complètement apaisées – et il serait bien audacieux de croire qu'elles puissent l'être –, ont traversé chaque étape de la recherche. Toutefois, la lucidité à leur égard demeure essentielle dans la perspective d'un savoir situé : elle implique de reconnaître que notre démarche n'apporte pas des vérités absolues ni des solutions définitives, mais seulement des pistes vers une meilleure compréhension des faits et idéalement une amélioration de l'accompagnement.

1.3. À la recherche du centre de gravité : s'orienter dans l'instabilité

Comme on a pu l'entrevoir, recevoir une mission, la lecture de la demande et des conditions de sa réalisation donne toujours lieu à un double exercice d'interprétation. D'une part, les objectifs, la structure et l'étendue du projet se traduisent en une dimension opérationnelle qui permet d'en évaluer la viabilité. De l'autre, une estimation du défi qu'il implique est réalisée, où l'unité de mesure n'est pas quantitative, mais repose sur le vertige somatique qu'il suscite.

Si l'on réunit les trois acceptions du terme vertige, on peut le définir comme un étourdissement où confluent la sensation d'insécurité, la peur de chuter du haut vers le bas et un trouble du jugement qui fait que l'on se meut par impulsion, sans maîtrise de soi. Dans ce cadre, qu'occupe l'espace « de haut en bas » ? À quelle impulsion faisons-nous allusion ? Nous nous référons à la crainte que, depuis le lieu symbolique qu'occupe la recherche dans l'imaginaire collectif, en tant que pourvoyeuse de vérités nettes, nous ne puissions pas répondre pleinement à la haute complexité des vécus des jeunes et des personnes qui les accompagnent. L'impulsion de calibrer n'est pourtant pas seulement la peur, mais aussi l'immense curiosité que suscite la nature du défi.

Pour canaliser cette inquiétude, le premier geste a été de renforcer la séquence canonique de toute recherche : un recueil bibliographique destiné à dévoiler ce qui a déjà été pensé sur ce que l'on souhaite comprendre. Or, comme nous l'avons déjà mentionné dans l'introduction, le faible résultat obtenu — la rareté des études centrées sur la réalité des jeunes — nous a rapidement obligés à pratiquer l'art de la prudence. Ce fait a fixé l'horizon de possibilité à l'intérieur duquel la curiosité pouvait se déployer. L'un des élans est resté contenu sous le rappel de ne pas vouloir — ni pouvoir — courir avant de savoir marcher.

Ce rappel imprime le caractère de la recherche ; conformément aux circonstances, le processus de la RAP s'est organisé à travers une approche nécessairement exploratoire. Le contexte requiert

de délimiter, décrire et conceptualiser afin d'appréhender les structures, les dynamiques et les significations. Les classifications préétablies restent hors de notre portée car le stade de connaissance visé par le préfixe « pré- » fait défaut. En même temps, ce vide réclame d'identifier les éléments qui bâtissent les structures, les relations qui nourrissent les dynamiques et les contenus qui articulent les significations. La tâche d'identification détermine ainsi le degré de profondeur que la recherche peut atteindre.

Le passage vers l'exploration n'est pas le seul changement qui accompagne la reconnaissance du manque de savoir systématisé comme pierre de touche. À ce point surgit l'avertissement de Marina Garcés, en résonance avec l'épistémologie des études postcoloniales, selon lequel « ce que nous ignorons (l'extériorité) est plein d'autres savoirs » (Garcés, 2018). Que ceux-ci ne soient pas répertoriés dans le domaine académique n'en signifie pas pour autant l'inexistence.

L'acceptation de cette thèse a des implications de premier et de second ordre. Elle comporte l'intégration des connaissances des jeunes et des professionnels en tant que générateurs actifs de savoir, dépassant la vision qui les relègue à de simples témoins d'une réalité qui les précède. Dès lors, ils ne sont plus des informateurs, mais des interlocuteurs. Cette reconnaissance transforme le statut qu'ils occupent au sein de la recherche et modifie, indéfectiblement, la configuration spatiale de la relation entre chercheuses et participants. Elle déplace le « de haut en bas » mentionné au deuxième paragraphe de cette section. La relation bascule de l'axe vertical vers une orientation horizontale : la recherche s'exécute avec les participants, en intégrant leur perspective et leur expérience comme partie consubstantielle du processus.

En l'absence d'un corpus auquel se référer, la tentation de situer les personnes à la périphérie de la construction de la connaissance se dissipe. Ce n'est pas seulement une décision éthique, c'est une nécessité matérielle dictée par le contexte. D'où l'importance de

pister « le seuil instable entre le savoir et le non-savoir » (Garcés, 2018, s.p). Avec ceux qui le vivent. Avec ceux qui s’y confrontent.

Ancrons et avançons. La spécificité mentionnée, l’hétérogénéité des casuistiques des différents dispositifs résidentiels, l’idiosyncrasie territoriale et l’incorporation du genre comme catégorie d’analyse configurent un enchevêtrement de haute complexité. Dans ce scénario, explorer le phénomène en dialogue avec ceux qui le vivent — en prenant leurs expériences comme référent — est indispensable, mais se heurte à la pénurie de cadres théoriques, d’hypothèses opérationnelles et d’instruments consolidés.

Dès lors, comment procéder collectivement quand les concepts, lesthèsetlestechniquesquidevraientsoutenirlacompréhension ne sont pas suffisamment étayés ? Vers quel champ cela nous pousse-t-il ? Vers celui de l’imagination. Bref. Celui capable de briser l’encapsulation propre à l’hyperspécialisation, de tisser des connaissances provenant d’autres domaines et disciplines, et de générer, dans chaque situation, les outils — théoriques, épistémologiques ou méthodologiques — que le processus exige. « Cela suppose de revenir à la première étape, qui est intuitive et créative. » (Solano, 2019).

Quand la stratégie inductive et déductive ne suffit pas à expliquer une réalité déterminée, quand la force de son mécanisme s’avère impuissante, l’abduction facilite la découverte du chaînon qui transforme les fragments observés et narrés en système. L’abduction dirige l’imagination pour qu’elle se formalise en une proposition plausible. Ensuite, l’induction met à l’épreuve sa durabilité. Cependant, quiconque lit ces lignes avec attention aura perçu que nous nous acheminons vers un nouveau seuil : celui de trouver le point d’équilibre entre la flexibilité de la spéculation fondée et la rigueur indispensable pour interpréter avec précision ce que nous étudions. Une imagination qui ne serve pas à justifier les croyances du chercheur, et une rigueur qui oriente sans asphyxier.

Pour ce faire, il convient de réduire toute la machinerie avec laquelle se présente la recherche doctrinale à son squelette : ses unités et ses interactions primaires. Distinguer l'ensemble des parties essentielles et nécessaires pour affiner la lecture de ce qui se déploie dans l'espace délimité et, en même temps, déceler ce qui reste encore hors de portée. Mieux comprendre ce que nous savons et ce que nous ignorons.

Solano (2019) caractérise le processus en énumérant les différentes étapes inéluctables de la transformation d'idées vagues en représentations plus précises de l'expérience. Il nous rapproche de l'objectif de séparer le grain de l'ivraie :

**« Cela consiste à passer : (i) d'idées "dures" à des propositions ; (ii) de conjectures à des hypothèses ; (iii) de l'agglomération d'idées dispersées et fragmentaires à leur organisation ; (iv) de se référer uniquement à des items appréhensibles et à leurs généralisations à l'inclusion d'abstractions, qui sont d'ailleurs souvent contre-intuitives ; et (v) de la connaissance basée sur l'induction à la connaissance basée sur la déduction. »
(Solano, 2019, pp. 23–24)**

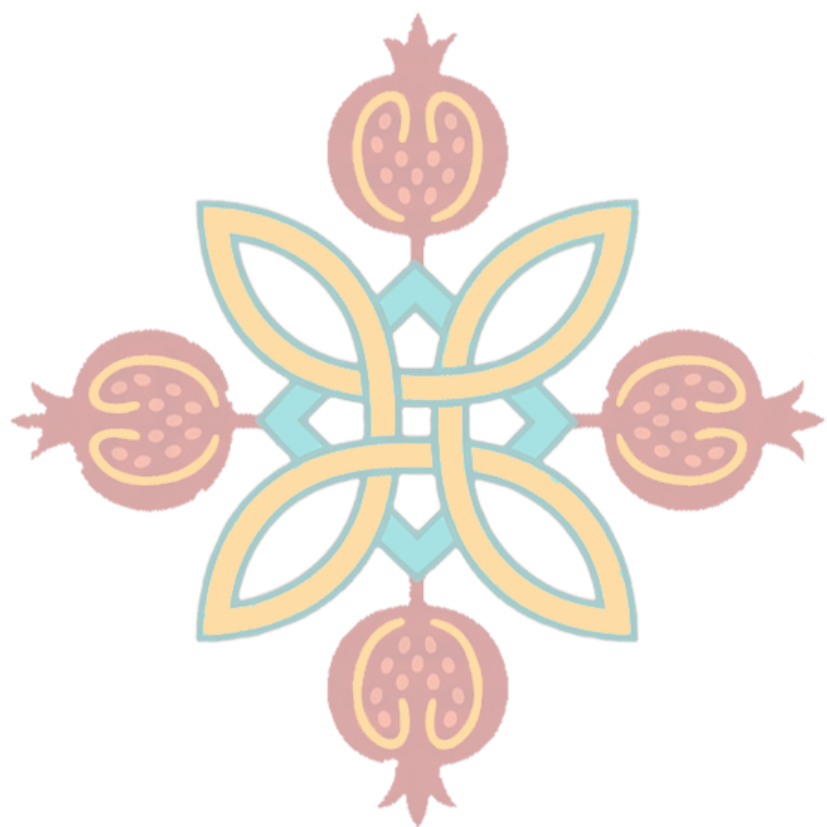
Par conséquent, bien que les conditions dans lesquelles se développe l'étude ne permettent pas une sélection a priori des sujets, des perspectives ou des techniques, ce parcours procédural apporte la forme élémentaire qui confère unité, direction et intelligibilité à la recherche. La flexibilité ne peut croître au détriment de ces étapes, et celles-ci, à leur tour, ne peuvent oublier qu'elles sont au service de la compréhension des vécus des jeunes et de leur accompagnement.

Ainsi, faire face à la crainte a exigé de traverser sa composition multiforme. Faire émerger les questions sous chaque surface, les

formuler en leur donnant un visage. Y associer des réponses qui ne visent pas à résoudre l'absolu, mais à offrir des points d'appui pour explorer. Sonder les seuils depuis la dimension collective.

Nous l'abordons donc en le délimitant : en construisant avec ceux qui le vivent, en maintenant une attitude exploratoire et curieuse, en intégrant le non-savoir comme partie intrinsèque du processus. En ayant une vision claire du but — comprendre largement la réalité des ressources résidentielles sans se perdre dans la complexité — et sans abandonner la rigueur qui permet de vérifier la pertinence des descriptions articulées, là encore, avec ceux qui l'expérimentent. Ainsi, le mouvement entre formulation, spéculation et contraste ne s'est pas déployé comme une séquence linéaire, mais plutôt comme une oscillation entre abduction, induction et déduction : l'abduction a ouvert des hypothèses face à l'inconnu, l'induction les a mises à l'épreuve dans les expériences partagées, et la déduction a permis d'en dériver les conséquences.

C'est pourquoi nous ne gérons pas le vertige avec une technique, mais nous le transformons en principe d'organisation de la connaissance. En étant conscients, de nouveau, que les limites recherchées sont toujours provisoires. Car « la dernière chose que nous savons est toujours l'avant-dernière de ce que nous pouvons savoir » (De Ventós, 2004, s.p). C'est à partir de là que nous avons affronté la recherche-action participative.



2. Conception de la recherche²

2 Une fois les chercheuses présentées ainsi que le positionnement à partir duquel est compris le processus de recherche, il sera désormais fait référence, de manière générale, à « la recherche » comme sujet, en utilisant des formes impersonnelles afin de faciliter la lecture. Cette variation formelle ne modifie pas le positionnement éthique et épistémologique exposé dans le chapitre précédent.

Le ton variera selon les sections : plus réflexif et narratif dans certaines, plus technique et descriptif dans d'autres, selon l'objectif de chacune d'entre elles.

Note sur les traductions : les citations des participantes de Barcelone ont été traduites de l'espagnol et du catalan vers le français. Les citations des participantes de Tanger ont quant à elles été traduites de l'arabe vers le français durant les séances par les équipes du Casal dels Infants et de l'association Amna, puis révisées et adaptées par les auteures pour cette version du travail. L'ensemble des citations issues des sources bibliographiques a également été traduit en français par les auteures. Ce choix de traduction vise à garantir la cohérence linguistique du texte tout en cherchant à préserver, autant que possible, le caractère situé des paroles recueillies.

Certains des référents théoriques mobilisés dans cette partie ainsi que dans le cadre théorique recoupent partiellement ceux explorés dans le Travail de Fin de Master de l'une des auteures. Néanmoins, le traitement qui en est proposé ici s'en distingue substantiellement, tant par l'objet d'analyse que par l'élaboration théorique et empirique développée dans cette recherche..

2.1. Questions de recherche, méthodologie et formulations du travail

Poursuivant le fil amorcé au premier point, il est manifeste que le sens de la recherche ne repose pas sur l'intention de produire des résultats extrapolables à des contextes plus larges, ni sur l'établissement de modèles de fréquence ou de descriptions causales rigides des faits sociaux. L'analyse pivote, en revanche, sur la volonté de secourir les sujets dans le besoin d'une compréhension contextuelle, où ce qui importe sont les traits subjectifs du comportement des individus (Chavarría, 2011; Binda et Balbastre, 2013). Les efforts se concentrent sur la compréhension, le décodage et la reconstruction des significations, en opérant des symboles linguistiques pour réduire la distance entre indiqué et indicateur, théorie et données, contexte et action, considérant les phénomènes sociaux comme particuliers et ambigus, plutôt que comme reproductibles et clairement définis (Olabuénaga, 2012 ; Van Maanen, 1983).

La phénoménologie d'Alfred Schütz permet d'appréhender la structure significative du monde quotidien (Muriel, 2012), en recueillant les sentiments, les pensées, les perceptions et les croyances à travers le témoignage direct de l'expérience des personnes dans un récit dynamique et continu, où le processus lui-même devient objet d'analyse (Binda et Balbastre, 2013). La perspective phénoménologique et interprétative adoptée dans cette recherche n'implique pas de nier l'existence d'une réalité matérielle et sociale indépendante des constructions théoriques qui seront présentées ici. Comme le souligne Schütz (1974), le problème central des sciences sociales n'est pas de remettre en question l'existence du monde social, mais d'élaborer une méthode permettant de saisir rigoureusement le sens subjectif de l'action humaine.

Les concepts qui seront utilisés, les dimensions analytiques qui structureront cette recherche et les analyses qui en découleront doivent être, selon l'auteur, des interprétations dans lesquelles les jeunes femmes et les professionnels et professionnelles peuvent réfléchir et se reconnaître. Lui trouver un sens, comme le

rappellent Cardús et Estruch (1986), ne découle pas du fait de faire des déclarations auto-évidentes ou de simples transcriptions des typifications qu'ils font de leur tâche quotidienne. En suivant leur raisonnement, la rupture ne se produit pas dans la quête de l'émancipation par rapport à la connaissance commune de l'expérience ; ce qui est esquivé, c'est ce qui est tenu pour acquis, l'empressement à répondre rapidement au « blanc et en bouteille...?. Eh bien, peut-être que ce n'est pas du lait. Cette suspension du jugement manifeste pour inspecter les éléments constitutifs de ce que l'on veut étudier doit se traduire par des constructions habiles à éclaircir la compréhension des expériences quotidiennes. Et précisément pour cela, et pour ce qui sera avancé dans les lignes qui suivront, les catégories analytiques ne sont pas des impositions arbitraires sur la question étudiée, mais plutôt des compositions théoriques qui cherchent à capturer et à démêler les réseaux de significations que les participantes vivent et expriment. Par conséquent, la connaissance produite est provisoire, partielle et révisable, mais pas arbitraire.

On adopte donc une position épistémique postpositiviste propre à la recherche qualitative, qui permet une approche sous une optique systémique, interceptant la richesse des nuances lorsque des facteurs diffus ou difficilement quantifiables entrent en jeu (Mesias, 2010).

Au sein du cadre qualitatif s'enracine la recherche-action participative (RAP), car sa conception — selon Montenegro — place les participants comme protagonistes et titulaires du processus de recherche dans le but de co-construire des connaissances. Cela est possible en plaçant au centre de l'analyse la réalité sociale de ceux qui participent avec une vision historique et contextuelle, en assumant le caractère politique et idéologique de l'activité scientifique. On rejette l'idée de neutralité axiologique, telle qu'elle a été postulée au point 1.2, et on donne la priorité à l'articulation dialogique entre la connaissance scientifique et celle propre au domaine de l'expérience pour générer un savoir partagé. Cela unit théorie et pratique réfléchie, transformant la recherche et l'action en l'endroit et l'envers d'un seul processus.

Un moment. Un bref rappel de l'objectif ultime du projet : améliorer l'accompagnement dans les centres de Tanger et de Barcelone. Redéfinir la finalité de ces efforts soulève une question fondamentale : l'endroit et l'envers ont-ils le même poids et la même étendue ? Peut-on présupposer l'existence de deux espaces clairement tracés en parfait équilibre, où recherche et action n'entrent pas en friction ? Puisque la question précédente contient déjà la thèse de manière implicite, la reformulation transparente du doute est la suivante : que faut-il prioriser, la recherche ou l'action ?

Il convient d'évaluer la situation avec précision. Certains éléments hautement pertinents à prendre en compte sont les suivants : les jeunes femmes participant au projet étaient des usagères de centres résidentiels, lesquels ont une durée de séjour maximale (variable selon le type de structure, comme expliqué dans la section consacrée aux caractéristiques des centres). Cette combinaison de mobilité vitale et de contraintes de temps institutionnelles a rendu très difficile le maintien d'un groupe stable de participantes tout au long du processus. Parallèlement, s'agissant de jeunes ayant subi de multiples exclusions et violences — précisément l'objet d'étude de la recherche —, établir des critères qui impliqueraient de laisser de côté certaines d'entre elles aurait supposé générer un nouveau préjudice, discriminant les jeunes aux trajectoires les plus changeantes.

La décision aurait probablement dû faire face à des questions éthiques et, en même temps, aurait introduit un biais de sélection qui aurait faussé la compréhension du phénomène

Face à ce dilemme, la dimension de l'action a donc été privilégiée. Ce choix suppose que la rigueur de la recherche ne réside pas dans le contrôle de conditions idéalisées. L'adéquation éthique et méthodologique à la réalité étudiée et aux besoins des personnes impliquées est primordiale.

Conformément à cette priorité, le fait de travailler avec deux contextes — la Catalogne et le Maroc — ne relève pas d'une logique comparative. Il ne s'agit pas d'établir des équivalences ni

de mesurer les écarts entre les deux réalités.

Plutôt, cette décision découle directement d'une volonté d'agir et de s'adapter aux trajectoires de vie des jeunes. Ces trajectoires sont souvent transnationales : nombre de jeunes femmes catalanes sont originaires du Maroc ou conservent des liens matériels et symboliques avec ce pays.

Travailler dans les deux espaces permet ainsi de saisir comment les expériences de genre se configurent à travers les processus migratoires, les imaginaires partagés et les structures de pouvoir qui traversent les frontières. La recherche n'est donc pas formulée, en termes de « sont-elles identiques ou différentes ? ». Elle est formulée en termes de la manière dont ces expériences sont construites en relation avec des contextes interconnectés.

Sans perdre de vue le cœur de la RAP, lors de la première rencontre avec les professionnelles, professionnels et les jeunes, destinée à délimiter concrètement les problématiques qui seraient le noyau de la recherche, un parcours en entonnoir a été mis en place : en partant de l'objectif général du projet – comprendre les expériences de violences et de vécus des jeunes usagères des centres pour améliorer l'accompagnement –, il a été demandé aux participants et participantes d'identifier les questions qui les préoccupaient et qu'ils jugeaient pertinentes. Grâce à des dynamiques participatives (qui seront détaillées dans la section technique), les jeunes femmes et les professionnelles ont pu sélectionner et nommer les problématiques prioritaires. Cet acte de nommer comportait déjà un processus interprétatif : ce qui était dit – les catégories et dimensions qu'ils explicitaient – était conceptualisé comme primordial. Ce qu'ils considéraient comme devant constituer l'artère irriguant de sens le processus.

De cette exploration initiale ont émergé divers éléments qui ont fourni la matière première avec laquelle la recherche allait être sculptée. Premièrement, il est devenu évident que la réalité des jeunes et des équipes professionnelles était substantiellement

plus complexe que ce que le cadre initial des violences basées sur le genre pouvait englober : elle était traversée par de multiples axes qui s'entremêlaient de manière difficilement séparable, échappant à l'épigraphe. Deuxièmement, il a été constaté la nécessité de prêter attention aux trajectoires des jeunes avant l'entrée dans les centres pour pouvoir interpréter adéquatement leurs vécus à l'intérieur de ceux-ci. Troisièmement, la pertinence d'analyser les termes et le contexte dans lesquels se développe la relation entre les équipes professionnelles et les jeunes est apparue, plaçant les inquiétudes exprimées par les équipes en lien avec les facteurs professionnels et institutionnels qui configurent ces liens. C'est ainsi que les professionnels et les jeunes ont forgé ce qui devait être étudié, ils ont pointé les interrogations qui structureraient les réunions suivantes :



Quelles dimensions constitutives de l'expérience de vie des jeunes sont pertinentes pour comprendre leurs vécus dans les ressources résidentielles ?



De quelle manière ces dimensions s'articulent-elles et s'entrecroisent-elles, et quelles tensions émergent de leur interaction dans les trajectoires antérieures et pendant le séjour dans les ressources ?



Quelles sont les conditions structurelles, institutionnelles et relationnelles qui limitent la compréhension que les équipes professionnelles développent sur les vécus des jeunes, et de comment ces conditions affectent-elles les pratiques d'accompagnement ?

Comme cela a été rappelé, en première instance, les instruments conceptuels pour aborder ces interrogations devaient dériver des violences basées sur le genre.

Et à ce stade, un autre moment de réflexion s'impose. Il s'agit de déterminer si ce cadre nous permet d'aborder avec suffisamment de précision la variabilité des trames du phénomène à élucider. Dit autrement, était-il plus pertinent de se limiter au cadre des violences, avec ses catégories établies, ou d'explorer d'autres dispositifs analytiques, en assumant, par la même occasion, les

risques résultant du travail avec des outils moins consolidés ? La crainte sous-jacente est la suivante : vaut-il mieux rester dans les limites du connu et du sûr, au risque de se restreindre, ou s'aventurer vers l'inconnu, avec la possibilité d'explorer d'autres horizons ?

La réponse devait venir du terrain lui-même. L'approche des violences a révélé des difficultés à comprendre le décalage entre les attentes familiales et les projets de vie des jeunes, par exemple. Il était difficile d'admettre que, dans certains contextes, il puisse être profondément raisonnable pour les familles d'attendre de leurs filles qu'elles se marient, le mariage étant devenu le principal vecteur de mobilité sociale. Les jeunes pouvaient comprendre ces attentes familiales et leurs logiques contextuelles, sans pour autant les partager pleinement. Cette divergence pouvait engendrer un malaise qui contribue à identifier l'une des raisons pouvant motiver leurs entrées dans les centres et la relation ultérieure avec ceux-ci. Cette complexité — la coexistence de la compréhension et du désaccord, de la raisonnabilité contextuelle et du rejet personnel — s'est montrée réticente à être saisie par la taxonomie typique du paradigme des violences.

C'est ici qu'apparaît l'abduction, de pair avec l'intuition. Au cours du processus de réajustement réfractif visant à mettre en lumière l'élément central de toutes les informations reçues, il a été constaté que le terme tension revenait fréquemment dans les récits des participantes. Cette insistance a conduit à considérer la pertinence d'opérationnaliser le concept de tension de manière à permettre une collecte plus exhaustive des expériences, tout en acceptant l'interaction de multiples éléments de nature diverse et les apparentes contradictions. Le concept de tension a occupé une place centrale tant dans la littérature philosophique — comme l'affirme Brusotti (2013) — que dans les analyses sociologiques. Il souligne que la réalité ne se configure pas comme un système unidirectionnel composé d'éléments fermés et indépendants. Ni comme un cours contigu qui se déploie automatiquement, semblable à une bobine qui se

déroule mécaniquement sous l'impulsion du temps.

Müller-Laute (1999), interprétant Nietzsche, synthétise ces idées lorsqu'il affirme que « le monde de Nietzsche est un champ de bataille de forces. L'unité de l'organisme n'est qu'une apparence ; sous elle, il y a une pluralité d'instincts qui luttent pour l'hégémonie ». Ce principe — la réalité comprise comme un champ de forces en tension, plutôt que comme une unité stable — constitue le fondement philosophique du concept opérationnel qui oriente l'analyse (Müller-Lauter, 1999).

Dans la même veine que le sujet nietzschéen, conçu comme une multiplicité d'instincts concurrents, les expériences des jeunes peuvent être interprétées comme des espaces où coexistent des forces opposées sans parvenir à une résolution harmonieuse. De ce point de vue, la tension apparaît comme une condition structurelle qu'il faut analyser.

S'appuyant sur cette tradition théorique, il a été choisi d'aborder les malaises des jeunes, ainsi que ceux des équipes professionnelles, à travers les tensions qui les traversent, sans nier le cadre des violences, mais en l'intégrant dans une approche analytique plus exhaustive et globale.

Avant d'illustrer comment cela a été réalisé, il convient de s'arrêter pour clarifier le cheminement effectué dans la définition opérationnelle de la « tension ».

Dès le début, les jeunes ont souligné que les problématiques les plus visibles au sein des centres — comme les bagarres entre camarades — étaient, en réalité, des excuses : suivant l'étymologie du terme (ex-causa, ce dont la cause est à l'extérieur), le conflit manifeste ne serait pas la cause en soi, mais plutôt l'effet d'un facteur extérieur à l'épisode observable. Les jeunes elles-mêmes ont exprimé qu'elles étaient souvent « prédisposées à se battre », indiquant que la bagarre pouvait servir d'exutoire pour libérer les tensions accumulées.

Ce constat a conduit à se demander si les manifestations les plus évidentes des malaises pourraient être expliquées par des





Maux visibles et manifestés

matériel

culturel

relationnel

familial

symbolique

spatial

**Tensions
sous-jacentes**



tensions latentes situées à un niveau moins visible. Pourrait-on penser, en suivant la distinction de Merton (1964) entre fonction manifeste et fonction latente, à une structure où les malaises observables seraient la partie visible, tandis qu'à la base — la partie immergée — se situeraient les éléments qui interagissent et génèrent des tensions ?

Ainsi, un modèle analytique à deux niveaux a été configuré comme approche interprétative : **un niveau manifeste, constitué des malaises visibles et exprimés, et un niveau latent, formée par les possibles champs de tensions sous-jacentes.** Ces tensions latentes seraient conceptualisées comme des espaces résultant de l'intersection entre diverses dimensions, ou des éléments spécifiques d'une même dimension, dans lesquels se produirait un jeu de forces opposées s'exerçant dans des directions différentes : entre désirs et impératifs normatifs, entre autonomie et contrôle institutionnel, entre appartenance et exclusion. Le malaise manifeste pourrait donc en être l'expression ostensible.

Ce modèle a permis de passer d'une logique descriptive à une logique de construction de sens. Il s'agit donc de cartographier différents espaces de tension afin de clarifier à la fois les motivations à entrer en structures résidentielles et les tensions qui y sont générées, y compris celles liées aux professionnels, de sorte que parcours de vie des jeunes et les contextes institutionnels particuliers dans lesquels elles évoluent, deviennent intelligibles.

Pour concrétiser cette dernière approche, nous avons distingué dans le cas des jeunes six dimensions analytiques : matérielle, familiale, culturelle, symbolique, spatiale et relationnelle. Quant aux équipes professionnelles, cinq dimensions ont été retenues : institutionnelle-structurelle, méthodologique, éthique, relationnelle et émotionnelle.

Au sein de chaque dimension, des sources potentielles de tension ont été identifiées : des éléments qui, en interaction avec d'autres, pouvaient générer des champs de forces opposées. Ces sources restaient potentielles jusqu'à ce que, lors de l'analyse, elles puissent être reliées à des fragments de transcription où les

participantes ou professionnels exprimaient un malaise ou des dilemmes. Une source ne constitue pas en soi une tension, mais elle le devient lorsqu’elle entre en contact avec d’autres éléments exposés. Elles découlent d’un processus interactif entre le cadre théorique, l’expérience de recherche préalable auprès de femmes en situation de vulnérabilité, et les différentes questions articulées dans les récits des participants. Ce processus ne consistait pas à reproduire littéralement les catégories mentionnées par les jeunes — opération qui entraînerait une circularité —. Il s’agit d’un travail abductif qui génère des concepts analytiques éclairés par les expériences, mais qui les transcendent.

	Dimension matérielle	Dimension familiale	Dimension culturelle	Dimension symbolique	Dimension spatiale	Dimension relationnelle
Des sources potentielles de tension	Chômage du père	Contrôle exercé par le père	Pression pour s'assimiler à un modèle culturel dominant	Pression à se conformer aux normes de genre	Restriction de la mobilité au sein du centre	Rupture des liens
	Absence de revenus stables (familiaux ou personnels)	Agressions physiques dirigées contre la jeune fille	Stigmatisation liée au genre et/ou à la situation de rue	Difficulté à pouvoir intervenir dans l'environnement social	Espace perçu comme froid et distant (centre)	Absence de réseau de soutien
	Dépendance des prestations sociales (familiales ou propres)	Absence d'un adulte référent stable	Agressions physiques de la part de la société	Volonté de ne pas reproduire les injonctions de genre	Manque d'espaces de refuge ou d'intimité (centre)	Besoin d'entretenir une relation stable et sécurisante avec au moins un adulte significatif
	Dépendance de la contribution économique des jeunes	Besoin d'être reconnue et validée par la famille	Désaccord avec les normes culturelles du groupe d'origine	Volonté de resignifier sa propre histoire ou identité	Espace perçu comme une opportunité d'amélioration (centre)	Exigence de loyauté ou alliances au sein de la ressource
	Volonté de rompre avec le rôle de soutien économique obligatoire	Besoin d'établir des limites avec la famille	Volonté de décider de son avenir	Désir de préserver la liberté personnelle	Éloignement de son territoire d'origine (quartier, village, ville)	Besoin d'établir des relations instrumentales

Comme mentionné précédemment, le cadre des violences basées sur le genre n’a pas été abandonné, il a été intégré. Les différentes formes de violence identifiées dans la littérature et pertinentes pour la recherche — physique, psychologique, sexuelle, économique, symbolique — ont été incorporées comme sources potentielles de tension au sein des différentes dimensions. Cette approche conceptuelle permet de maintenir la visibilité des violences comme réalités spécifiques et constatables tout en appréhendant les effets multidimensionnels qu’elles génèrent

dans le quotidien des jeunes. Elle facilite la compréhension des interactions entre les violences et d'autres sources de tension générant des dynamiques complexes.

Comme cela a été souligné, ce ne sont pas seulement les variables extérieures au sujet (normes, structures, attentes institutionnelles ou familiales) qui sont prises en compte, mais aussi les besoins, volontés et désirs, afin de reconnaître que les tensions émergent précisément de la confrontation entre forces extérieures et projets de vie de chacun, entre mandats normatifs et aspirations personnelles. Cette proposition va au-delà du simple recensement des pressions. Prenant les jeunes comme référence, elle s'intéresse à la manière dont elles vivent, ressentent et négocient ces conditions. Les tensions sont envisagées comme des champs dynamiques, où interagissent pressions normatives et mouvements subjectifs, désirs individuels et limites structurelles, impératifs collectifs et décisions personnelles. Elle ouvre la voie à l'observation des stratégies, des résistances, des adaptations et des expressions d'agentivité, sans nier les conditions d'oppression dans lesquelles elles s'exercent. En définitive, la tension fonctionne comme un espace vivant de rencontre entre structures sociales et subjectivités, entre contraintes et potentialités.

Il convient de faire une brève digression avant de poursuivre l'explication. Dans la distinction entre besoin, volonté et désir, il existe un degré de viscéralité et d'immédiateté. La nécessité est ce qui ne se négocie pas — ce qui, s'il n'est pas satisfait, compromet directement l'existence ou le bien-être. La volonté s'en distance : c'est une orientation qui peut être différée, reformulée, négociée avec l'environnement, et qui présuppose une certaine distance réflexive par rapport à l'urgence immédiate. Le désir est le terme le plus libre, mais aussi le plus opaque. Ce que l'on désire sans que sans l'expliquer pleinement, ce qui émerge souvent de manière indirecte.

En pratique, la distinction n'est pas toujours nette et ces trois dimensions coexistent souvent au sein d'une même expérience. Cette catégorisation a été appliquée de manière intuitive,

à partir des expressions et témoignages des jeunes et des professionnels ; elle ne répond pas à un protocole systématique de classification. Utile sur le plan analytique, cette distinction bien que méthodologiquement fragile doit être envisagée comme un outil d'interprétation fonctionnel.

Il convient à ce stade de faire preuve une fois de plus de concision. Ce qui a été expliqué jusqu'ici se traduit par les formulations de travail suivantes :



L'interaction entre les différentes dimensions ou éléments concrets de chaque dimension qui façonnent l'expérience des jeunes crée de multiples espaces de tension, dynamiques et évolutifs au fil du temps.



Les espaces de tension entre les différentes dimensions ou éléments concrets de chaque dimension sont traversés par le genre et façonnés par le contexte historique, culturel et normatif dans lequel ils s'inscrivent.



La détresse émotionnelle et psychologique vécue par les jeunes peut être explorée en comprenant les tensions entre les différentes dimensions ou éléments concrets de chaque dimension.



L'identification des espaces de tension entre les différentes dimensions ou éléments concrets de chaque dimension qui motivent les jeunes à entrer dans les centres influence le malaise émotionnel et psychologique qu'elles peuvent ressentir dans les structures d'hébergement.



Plusieurs pratiques des jeunes pourraient être une expression de l'exercice d'agentivité face aux tensions.



Les espaces de tension entre les différentes dimensions ou éléments concrets de chaque dimension qui affectent la pratique professionnelle conditionnent l'accompagnement offert par les professionnels.



Comprendre les tensions présentes dans la détresse émotionnelle et psychologique des jeunes est fondamentale pour concevoir des stratégies d'accompagnement plus adaptées aux besoins spécifiques des usagères des ressources résidentielles.

Elles fonctionnent comme des filtres permettant d'organiser la complexité. Bien que la citation de Solano (2019) au point 1.3 invite à passer des conjectures aux hypothèses, étant donné qu'il s'agit d'une recherche qualitative à vocation éminemment exploratoire, l'utilisation de points d'ancrage est plus appropriée à sa nature.

Afin de démêler les obstacles liés à la formulation des objectifs de travail, quatre groupes de discussion ont été effectués après la première rencontre: deux avec des professionnels et deux avec des jeunes dans chaque contexte (Maroc et Barcelone). Les sessions avec les professionnels et les jeunes du Maroc se sont déroulées en modalité virtuelle, tandis que celles de Barcelone ont eu lieu en présentiel. Il convient de noter que, bien que formellement appelées groupes de discussion, les techniques utilisées différaient de celles typiquement associées à cette méthodologie, incorporant des dispositifs narratifs, visuels et participatifs adaptés aux objectifs exploratoires de la recherche, comme cela sera détaillé dans la section « techniques employées ».

La rigueur et l'objectivité de l'interprétation dans un contexte de forte mobilité des participants et d'hétérogénéité des situations ont été garanties par plusieurs stratégies. Premièrement, la triangulation systématique des sources (jeunes et professionnels), des méthodes (dispositifs narratifs, visuels, collectifs) et des moments temporels a permis de confronter les interprétations émergentes et de s'assurer qu'elles n'étaient pas le fruit de perceptions individuelles ou de circonstances ponctuelles. Deuxièmement, la création d'artefacts de continuité — comme les personnages collectifs — a facilité le fait que différentes participantes, à des moments divers, contribuent à la construction cumulative de connaissances, compensant la variabilité des groupes. Troisièmement, les processus de

validation ont inclus des sessions de formation avec des professionnels au cours desquelles les résultats provisoires ont été comparés. Concernant les jeunes, les contraintes de temps du projet n'ont pas permis d'organiser des sessions formelles de validation comme cela aurait été souhaitable ; seul un feedback informel a pu être obtenu dans des contextes de présentation de résultats. Bien que ce feedback ait indiqué que les catégories interprétatives proposées — en particulier le concept de tension et les dimensions analytiques — étaient jugées représentatives, il convient de préciser que ce type de validation informelle ne suffit pas à garantir la robustesse des interprétations contrairement à une démarche systématique et formelle. Il est essentiel de tenir compte de cette limite lors de l'évaluation des résultats. Enfin, la réflexivité systématique et la documentation transparente des décisions méthodologiques, en partie exposées ici, ont assuré la traçabilité du processus interprétatif et sa justification.

Si la restitution théorique parvient à arracher à celles et ceux qui sont la raison d'être même du projet un « ah, bien sûr, c'était donc cela ! », alors l'objectif recherché sera atteint : il s'agira du reflet de soit même.

2.2. Échantillon

Au sein des structures résidentielles, la relation d'accompagnement se déploie comme un espace de rencontre entre deux acteurs principaux : les filles et les jeunes elles-mêmes, véritables protagonistes du processus, et les professionnels et professionnelles qui les accompagnent. Ces deux groupes de participants ont été les unités d'analyse avec leurs sous-groupes respectifs.

Ancrée dans les logiques du projet, cette recherche a exigé un certain retrait des chercheuses quant à leur rôle de sélection des participantes. Les personnes constituant l'échantillon – source primaire du savoir produit – ont été celles qui ont également bénéficié des ressources, tant matérielles qu'humaines, mobilisées par le reste du projet. Afin d'assurer la cohérence de l'ensemble, la responsabilité de déterminer quelles activités inclure et qui y participerait a été confiée au Casal dels Infants (Maroc), entité coordinatrice du projet, ainsi qu'aux organisations partenaires bénéficiaires : Amna (Tanger), Casal dels Infants (Barcelone), Fundació Idea (Barcelone) et Fundació de l'Esperança (Barcelone).

Au sein de chaque organisation, les professionnels et professionnelles impliqués dans la recherche-action participative ont été désignés selon leurs critères propres. À leur tour, elles et ils ont eu la responsabilité de convoquer les groupes de bénéficiaires appelés à y participer. De ce fait, ni l'hétérogénéité des profils ni l'uniformisation des critères de sélection n'ont pu constituer des principes directeurs. Si les critères de sélection n'ont pu être définis préalablement en raison de logiques de désignation différenciées, l'étude s'est néanmoins attachée à recueillir des données pertinentes et dotées d'un potentiel explicatif, permettant ainsi de caractériser les profils des deux unités d'analyse..

Unité d'analyse 1 – groupe des professionnels

Cette première unité d'analyse, composée des professionnels

et professionnelles de Tanger et Barcelone a compté avec une participation totale de 19 personnes. Trois sections des données ont été construites dans chacun des deux sous-groupes qui constituent cette unité d'analyse : données basiques³ ; parcours éducatif et académique⁴ ; profil professionnel⁵.

Tanger :

Les professionnelles et professionnels impliqués dans la recherche provenaient de deux organisations : le Casal dels Infants, en tant qu'entité coordinatrice, et l'association Amna, bénéficiaire directe du projet. Le Casal a mobilisé une équipe technique stable composée de deux personnes, engagées de manière continue tout au long du processus. Du côté d'Amna, la participation a été plus large mais aussi plus variable. Du total des neuf personnes impliquées, un groupe de quatre personnes était présent lors de tous les échanges, et un autre participait de manière intermittente en raison des contraintes propres au fonctionnement du centre et du nombre limité de places lors des activités menées à Barcelone.

L'ensemble du groupe était composé de onze personnes, dont neuf femmes et deux hommes, toutes et tous de nationalité marocaine. La majorité (sept participantes et participants) avaient entre 50 et 65 ans.

Sur le plan académique, les membres du groupe avaient au minimum atteint le niveau du baccalauréat, avec une prédominance d'études universitaires : six titulaires d'une licence, deux d'un master et une d'un doctorat. Les domaines de formation étaient variés, bien qu'une concentration ait été observée dans le domaine du social – deux éducatrices et un travailleur social, et dans le domaine juridique, avec trois personnes issues des études de droit.

Au sein des organisations, ces participantes et participants occupaient des rôles diversifiés, allant de l'éducation à la coordination, en passant par l'administration et la direction.

3 Genre, âge, origine et nationalité et territoire de résidence.

4 Niveau d'études et type d'études.

5 Organisme de référence et rôle au sein de l'équipe.

Cette pluralité de profils et de fonctions a permis d'enrichir les échanges, en apportant des regards complémentaires sur les pratiques professionnelles et sur les dynamiques internes aux structures résidentielles.

Tableau 1

Barcelone :

Les trois organisations catalanes ont, dès le début du processus, désigné un noyau stable de professionnelles et de professionnels chargés de participer à l'ensemble des activités de recherche. Malgré quelques départs ponctuels et quelques intégrations tardives – changements effectués juste après la première rencontre à Tanger-, ce groupe s'est maintenu dans une composition relativement constante, rassemblant au total huit personnes, sept femmes et un homme.

Leur diversité se reflétait autant dans leurs origines que dans leurs parcours. Six étaient de nationalité espagnole (dont une personne ayant des origines familiales marocaines), une marocaine et une colombienne. Les âges couvraient un large éventail, allant de 20 à 65 ans : deux personnes avaient entre 20 et 29 ans, deux entre 30 et 39 ans, deux entre 40 et 49 ans, et les deux dernières entre 50 et 65 ans.

L'ensemble des participantes et participants disposait d'au moins une licence, tandis que trois avaient un master et une un doctorat. Les domaines d'études étaient variés, mais une nette prédominance apparaissait dans le domaine social : cinq avaient étudié l'éducation sociale, une la psychologie, une l'anthropologie, une la philologie arabe et une dernière les études arabes et hébraïques.

Les rôles exercés au sein des organisations étaient également divers : une personne occupait un poste de direction, deux assuraient la coordination, une autre la médiation et l'interprétation, tandis que les quatre autres travaillaient comme éducatrices et éducateurs sociaux.

Tableau 2

Unité d'analyse 2 – groupe de filles et jeunes

Cette deuxième unité d'analyse – mineurs et jeunes – s'est constitué au total de 45 personnes, trente et une du centre Amna et quatorze des centres de Barcelone.

Les données ont été organisées en deux sections – filles de Tanger et jeunes de Barcelone – qui composent cette unité d'analyse: données basiques⁶ ; origines et situation administrative⁷ ; parcours éducatif⁸ ; situation socio-économique actuelle⁹.

Tanger :

Les participantes de Tanger provenaient exclusivement du centre Amna. Au total, trente et une mineures ont pris part à la recherche, bien que leur participation ait été variable au fil des séances. La forte rotation des résidentes, caractéristique du fonctionnement du centre, explique en partie ce nombre relativement élevé par rapport à Barcelone – plus du double – ainsi que l'instabilité du groupe. Seules quelques participantes ont pu être présentes de manière continue tout au long du processus. Contrairement à ce qui a été observé dans les structures catalanes, aucune sélection interne n'a été effectuée : l'ensemble des filles présentes au centre et disponibles ont été invitées à participer, favorisant une approche plus inclusive, mais également plus hétérogène.

Sur le plan sociodémographique, toutes les participantes étaient de nationalité marocaine, majoritairement âgées de 15 à 17 ans. La plupart présentaient des parcours marqués par la déscolarisation : au moment de la recherche, vingt-huit d'entre elles n'étaient plus inscrites dans un établissement scolaire. Vingt et une avaient atteint le niveau primaire, neuf le niveau collège, et une seule n'avait jamais été scolarisée. Concernant leur situation administrative, neuf se trouvaient en situation d'irrégularité, dont une en cours de régularisation.

6 Genre, âge, territoire de résidence et entité de référence.

7 Origines, situation migratoire et régularisation administrative.

8 Niveau d'études de la jeune fille et niveau d'études des parents.

9 Occupation, bénéficiaire de prestations sociales et revenus mensuels approximatifs.

Le niveau d’instruction des parents, indicateur du milieu social d’origine, se limitait dans la grande majorité des cas à l’éducation primaire : vingt-deux familles sur trente et une. Enfin, seule une participante bénéficiait de prestations sociales, et aucune ne disposait de revenus propres, confirmant la précarité économique généralisée des jeunes accompagnées par le centre.

Tableau 3

Barcelone :

Les participantes de Barcelone provenaient des trois organisations sociales partenaires : le Casal dels Infants, la Fundació Idea et la Fundació de l’Esperança. Au total, quatorze jeunes femmes ont pris part à la recherche, un groupe plus restreint mais plus stable que celui observé à Tanger. La participation a néanmoins varié d’une séance à l’autre : elles n’ont pris part qu’à quelques activités, en fonction de leurs disponibilités personnelles et professionnelles. Contrairement au centre Amna, il y a eu une sélection par les équipes éducatives, sur la base de critères internes liés à la motivation pour la thématique abordée ou la disponibilité à y prendre part.

La majorité des participantes étaient migrantes : douze sur quatorze. Le groupe se composait de cinq jeunes marocaines, deux espagnoles, et d’autres originaires d’Algérie, du Honduras, du Pérou, de Syrie et du Ghana (une de chaque pays). Elles étaient âgées de 18 à 24 ans, à l’exception d’une, âgée de 25 à 30 ans. Concernant leur situation administrative, huit étaient en situation régulière, quatre en situation irrégulière et deux en cours de régularisation. Par rapport à leur niveau d’instruction, la majorité avait au moins des études de collège, à l’exception de trois qui avaient seulement des études primaires.

Sur le plan économique, cinq jeunes exerçaient une activité rémunérée – deux à temps complet et trois à temps partiel –, bien que leurs revenus demeuraient majoritairement faibles : neuf d’entre elles percevaient moins de 500 euros par mois, une entre 500 et 750 euros, une autre entre 750 et 1000 euros et deux entre 1000 et 1200 euros. Aucune ne bénéficiait de

prestations sociales. Enfin, le niveau d’instruction des parents, lorsqu’il était connu, se situait au secondaire (quatre cas), au primaire (un cas) et sans études (un cas).

L’ensemble du groupe se caractérise ainsi par une diversité de parcours, mais aussi par une précarité matérielle persistante et un vécu migratoire, éléments centraux pour comprendre les dynamiques observées dans les structures d’accueil à Barcelone.

Tableau 4

L’échantillon mobilisé dans cette recherche se distingue par sa richesse et son hétérogénéité, reflet à la fois des choix éthiques –qui ont privilégié les besoins des organisations face à la rigueur méthodologique – et du caractère transnational du projet, qui élargit encore la diversité des profils. Cette polyphonie de voix, indispensable pour penser l’accompagnement dans toute sa complexité, s’accompagne toutefois de traits communs significatifs pour l’analyse. Les techniques de collecte de données ont ainsi dû s’ajuster à cette composition plurielle, en prenant en compte sa diversité tout en laissant apparaître les traits partagés qui soutiennent l’analyse.

2.3. Techniques utilisées

Le choix des techniques de collecte de données a été guidé par les objectifs ainsi que par les approches théoriques et méthodologiques adoptées. Comme le souligne Ibáñez (1986), toute option méthodologique implique un positionnement épistémologique ; il ne s'agissait donc pas seulement de recueillir les récits des filles, des jeunes et des équipes professionnelles, mais de le faire dans le respect de leurs trajectoires et de leurs temporalités propres.

Pour ce faire, comme il a déjà été avancé dans le point 2.1. « Questions de recherche, méthodologie et formulations du travail », huit groupes de discussion se sont déroulés pendant un an au cours du projet : deux avec les filles de Tanger, deux avec les jeunes de Barcelone, deux avec les professionnels de Tanger et deux avec les professionnels de Barcelone. Chacun d'entre eux a duré entre une heure trente et deux heures. Les groupes de discussion effectués avec les jeunes et les professionnelles de Barcelone se sont déroulés en présentiel, tandis que ceux des filles et professionnelles de Tanger ont eu lieu visioconférence – différence due exclusivement à l'impossibilité d'une présence physique.

La première rencontre avec les équipes professionnelles de Tanger et Barcelone, au sein du centre résidentiel Amna, a constitué un moment structurant du processus de recherche. Elle a permis d'instaurer un cadre de travail partagé, condition nécessaire à la dynamique collective et au bon déroulement des étapes suivantes. Le projet, ses objectifs et notre rôle y ont été présentés et discutés afin d'ajuster les attentes et les modalités de collaboration. Cette rencontre a également marqué un premier contact avec les mineures du centre, offrant l'occasion de se présenter et d'expliquer l'implication en tant que chercheuses. Tant avec les équipes des centres qu'avec les filles, une phase d'amorce de l'exploration des préoccupations et difficultés des jeunes s'est mise en place, tout en construisant progressivement les premières approches des questions à étudier.

Ainsi, cet espace d'échanges a marqué le passage d'un objectif de recherche encore large – centré sur la collecte et la systématisation des expériences de violences et des vécus en centre – vers une délimitation plus précise des problématiques à explorer.

À partir de cette base, différents axes ont été approfondis avec les équipes professionnelles, en lien avec leur interprétation des trajectoires des jeunes filles.: les événements marquants qui ont conduit à leur entrée en centre, les violences vécues en amont – et la place que celles-ci occupent dans leurs parcours – ainsi que les dynamiques quotidiennes et les conflits présents dans les dispositifs d'accueil. Ces discussions ont été mises en relation avec les défis que les équipes rencontrent dans l'accompagnement, et avec les pistes de solution qu'elles identifient pour améliorer leurs pratiques. Si la technique employée auprès des professionnels s'est rapprochée d'un groupe de discussion standard – échanges libres mais orientés –, celle menée auprès des jeunes filles a nécessité davantage d'adaptations, préservant l'esprit de la conversation ouverte tout en y intégrant une dimension plus ludique et interactive.

Fidèles à l'esprit de la recherche-action participative – qui invite à transformer les relations entre les chercheurs et les collectifs touchés par les problèmes abordés (Pereda, Prada et Actis, 2003) – l'attention s'est portée avant tout sur les besoins et les rythmes des jeunes filles, plutôt que sur la rigidité des techniques. Il ne faut jamais perdre de vue que la priorité du projet demeure le bien-être des participantes et le juste avancement de leurs processus en tant que résidentes des centres ! Considérant la sensibilité des thèmes abordés, liés aux expériences de violence et aux tensions multiples qui marquent leurs trajectoires, l'une des principales préoccupations a été d'éviter toute interpellation directe de leurs propres histoires de vie.

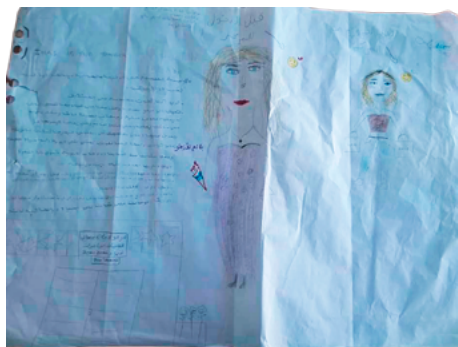
Parler avec les jeunes, leur faire raconter ce qu'elles ont vécu ou sont encore en train de vivre, n'est jamais un acte neutre. Comme le rappelle María Jesús Izquierdo (1999) à propos des entretiens en profondeur – et ce constat se retrouve également dans les

groupes de discussion menés dans le cadre de cette recherche–, une forme de malaise persiste : celle d'exercer, malgré soi, une certaine violence envers celles et ceux qui deviennent à la fois objets et sujets de l'étude. Cette impression se renforce encore face à la nature sensible des thèmes abordés, pouvant donner parfois la sensation de franchir la frontière de l'intime. Izquierdo l'exprime avec justesse : « les choses qui méritent vraiment d'être racontées ne se racontent pas » (p. 30). Des lors, il n'y a pas autre choix que de forcer le dialogue pour arriver là où la personne ne le veut pas, mais où le chercheur a son intérêt. Dès lors, se pose la question essentielle : comment parvenir à comprendre les jeunes et à recueillir leur parole sans raviver leurs blessures, sans les revictimiser ?

C'est peut-être ici que se révèle l'importance d'une technique plus souple, capable de s'adapter aux spécificités du contexte et aux situations de vulnérabilité des participantes. Dans certaines recherches, la conception de la méthode peut finir par éclipser le sens même de la démarche (Ibáñez, 1986). Cette critique élaborée autour de la perspective distributive par Ibáñez – mais qui peut également être envisagée comme applicable à d'autres techniques – évoque le danger d'un savoir enfermé dans sa propre structure, c'est-à-dire que les outils méthodologiques, conçus pour vérifier une hypothèse et produire un savoir, finissent par précéder la réalité qu'ils prétendent observer. Une telle rigidité peut compromettre les finalités mêmes du projet, menaçant la véracité de ses récits et le bien-être des bénéficiaires.

L'enjeu réside alors dans la capacité à rester flexible, à bouger avec les réalités que cette démarche étudie, plutôt que de les ranger dans des tiroirs préfabriqués. Il s'agit, au contraire, de laisser les formes se modeler au rythme des besoins concrets et ponctuels des groupes, pour que le fond – ce qui fait sens et qui émerge du vécu – puisse pleinement se manifester. Ainsi, tant les groupes de discussion que les formations ont été pensés pour travailler sur les perceptions et opinions des jeunes usagères des services et des professionnels et professionnelles, pour aboutir à l'objectif ultime d'améliorer l'accompagnement, dans le respect

de l'éthique professionnelles. Des activités distinctes ont donc été conçues pour chacun des groupes.

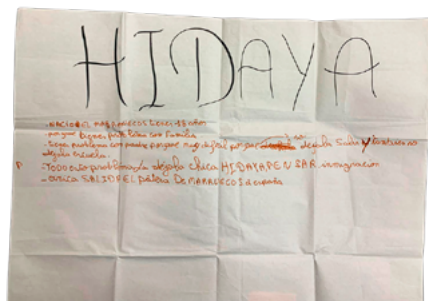


Trois défis majeurs se sont imposés face au collectif de filles de Tanger. Le premier tenait à la grande hétérogénéité d'âge au sein du centre Amna, où

les résidentes allaient de cinq à dix-sept ans, un éventail large qui, inévitablement, complexifie les échanges et la construction d'un langage commun. Le second concernait la langue : aucune des deux personnes chargées d'animer le groupe ne parlait couramment l'arabe ; l'une ne le maîtrisait pas du tout, tandis que l'autre pouvait comprendre et communiquer, sans toutefois pouvoir mener un groupe dans cette langue. Le troisième concernait l'impossibilité de maintenir de manière stable dans le temps le même groupe de personnes, conséquence directe du caractère d'urgence du centre Amna.

Il a fallu imaginer des activités qui permettent à la fois de préserver l'intimité des participantes, d'approcher leurs vécus avant l'entrée au centre, de saisir leurs perceptions de la vie en son sein, et d'encourager la participation de toutes, sans exclusion. C'est

ainsi qu'est née une idée d'outil créatif : l'élaboration de cinq jeunes filles fictives, ayant elles aussi séjourné dans un centre résidentiel. À travers le dessin, la théâtralisation et la création de petites pièces audiovisuelles, les participantes ont donné forme à ces personnages, leur insufflant une apparence, une histoire, une personnalité. Elles ont raconté leurs vies avant l'arrivée au centre, le moment de l'entrée, les expériences vécues à l'intérieur, et leurs projections pour l'avenir après ce passage. L'accent a été mis sur leur façon de voir leur quotidien au centre : ce qu'elles appréciaient et ce qui, selon elles, pourrait être amélioré.



Le groupe de jeunes de Barcelone ne s'est pas formé sans difficultés. Résidant dans différents centres où l'autonomie dans la gestion du temps est encouragée, leur participation aux sessions dépendait entièrement de leur disponibilité et de leur choix. Cela a entraîné un manque de constance et de stabilité parmi les participantes. À cette situation, s'ajoutait la barrière linguistique : certaines jeunes ne parlaient pas espagnol, ce qui compliquait les échanges. Pour y remédier, la même stratégie de création de fictions, en petits groupes, a été adoptée, fait qui a permis d'assurer la continuité des récits d'une séance à l'autre et de favoriser une expression plus fluide et accessible à chacune.

Dans ce cas précis, il a été demandé aux jeunes de réfléchir à deux points : dans le premier groupe elles devaient créer une association pour défendre les conditions et les droits des jeunes qui, comme elles, résidaient dans des centres résidentiels ; dans le

deuxième groupe, il leur a été demandé d'imaginer une des jeunes de l'association, une histoire de vie qui l'a conduite au centre et les problèmes et difficultés qu'elles voient dans le fonctionnement du centre et dans l'accompagnement professionnel. Le travail a alterné entre des moments de création collective – autour de ces récits imaginés – et des temps de discussion et de débat qui les rapportaient à leurs propres expériences.

Tant à Tanger qu'à Barcelone, la fiction a également servi de point d'appui pour ouvrir un espace de projection vers des formes d'accompagnement et des centres perçus comme souhaitables. Face aux difficultés exprimées par certaines jeunes à formuler directement ce qui pouvait s'améliorer ou se transformer dans les centres, il a été proposé d'imaginer des dispositifs et des formes d'accompagnement idéaux. À travers leurs personnages et l'association qu'elles avaient créée, elles ont ainsi pu projeter les centres qu'elles jugeraient souhaitables, les pratiques professionnelles qu'elles estimerait plus justes, ainsi que les changements qu'elles considéraient nécessaires. Cette mise à distance par l'imaginaire a facilité l'expression critique, tout en la rendant plus sécurisante.

Par ailleurs, les sessions ont été conçues dans le respect du rythme propre à chacune : le temps d'entrée dans l'activité variait selon les participantes – notamment à Tanger –, et une attention particulière a été portée à la manière de clore les rencontres afin qu'elles ne repartent pas avec un sentiment de malaise. En invitant les jeunes à évoquer les désirs et les projections futures de leurs personnages, la technique demeurait cohérente avec un cadre d'analyse attentif non seulement aux difficultés, mais aussi à leurs besoins, à leurs volontés et à leurs aspirations.

La division en petits groupes, combinée à l'usage d'un langage à la fois oral et paraverbal, a favorisé la participation de toutes et permis d'atténuer, autant que possible, les effets de la barrière linguistique et de l'âge. Toutefois, certaines mises en commun ont nécessité une traduction, situation aussi rencontrée chez les équipes professionnelles. Malgré les efforts constants des jeunes

et des professionnels en charge de cette tâche, une partie du sens s'est sans doute perdue dans les interstices des mots.

Force est de constater que les formations, destinées tant aux jeunes qu'aux professionnelles et professionnels, se sont construites dans un dialogue constant avec les groupes de discussion, dépassant ainsi leur fonction strictement formative pour devenir de véritables espaces d'échange et de réciprocité. Les savoirs produits s'y nourrissaient mutuellement, intégrant la voix et le regard des protagonistes mêmes des processus. Si les groupes de discussion ont constitué la principale méthode de recueil des données, les moments de mise en commun à visée formative ont joué un rôle tout aussi déterminant : ils ont permis de rompre avec la hiérarchie traditionnelle de la recherche, où l'identification et la priorisation des besoins sont souvent dictées par la plume du chercheur (Pereda, Prada et Actis, 2003). Ces séances, fondées sur la restitution et la discussion collective des analyses, ont donné lieu à un processus d'ajustement permanent des connaissances produites.

2.4. Stratégie d'analyse

La lecture et la relecture, ainsi que le visionnage et la révision du corpus de données – composé des enregistrements des séances, des transcriptions, des dessins et des productions audiovisuelles (dans le cas des mineures de Tanger) – ont permis de confirmer les soupçons initiaux : la stratégie d'analyse devait se construire en tenant compte de deux niveaux d'analyse. Un premier niveau demeurait sur le plan de ce qui était directement observable, le versant visible de l'iceberg ; un second niveau nécessitait d'aller chercher plus loin, puisqu'il correspondait à la partie immergée : le manifeste et le latent. Il s'agissait ainsi d'observer le malaise manifeste comme point d'entrée, afin de plonger vers les espaces de tension situés au niveau latent.

Le processus de construction des catégories, d'étiquetage et

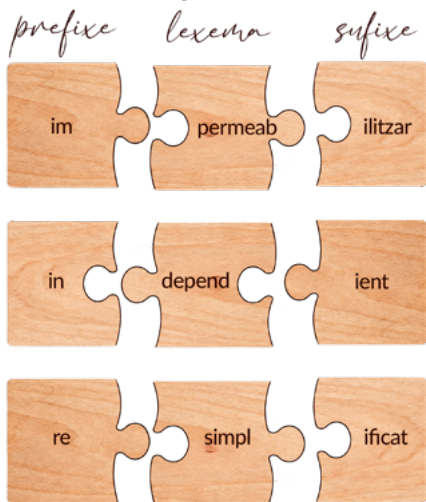
de classification des données s'est inscrit dans une continuité analytique où le dialogue entre théorie et observation du réel a rendu possible le déchiffrement des vécus des filles et des jeunes au sein des centres, et, par conséquent, la compréhension de leurs besoins. Le processus d'analyse a suivi des phases successives de lecture et révision du corpus, de codification et de construction de catégories thématiques, cohérentes avec les six phases de l'analyse thématique identifiées et systématisées par Braun et Clarke (2006) : la familiarisation avec les données, la génération des codes initiaux, la recherche des thèmes, la révision des thèmes, la définition et dénomination des thèmes, et la production du rapport. Le caractère récursif que les autrices attribuent à cette méthode – l'analyse n'étant pas un processus linéaire mais impliquant des allers-retours constants entre les phases – correspond à la réalité de cette recherche, dans laquelle un dialogue continu entre les jeunes, les équipes professionnelles et les chercheuses a permis un ajustement progressif de l'analyse.

Un double regard, vers les tensions des filles et jeunes puis du corps professionnel, a conduit à la création de deux matrices d'analyse érigées sur les six dimensions analytiques distinguées pour les jeunes – matérielle, familiale, culturelle, symbolique, spatiale et relationnelle – et sur celles des équipes – institutionnelle-structurelle, méthodologique, éthique, relationnelle et émotionnelle. Chaque matrice est composée de diverses potentielles sources de tension.

Pour identifier une tension, il devait y avoir l'intersection d'au moins deux sources potentielles de tension – qu'il s'agisse de deux dimensions distinctes ou de deux aspects d'une même dimension. La tension ne préexiste donc pas comme une entité autonome ; elle se produit dans la rencontre, l'articulation ou du frottement entre ces éléments, possédant ainsi un caractère fondamentalement relationnel. Dès lors, une analyse qui se contenterait d'une étiquette simple manquerait ce qui fait précisément la dynamique du phénomène. Une catégorie isolée tend à figer la réalité, alors que la tension se situe dans l'espace intermédiaire produit par l'interaction. Comprendre une tension suppose donc d'identifier ce qui se trouve de part et d'autre :

quelles sont les sources en présence ? Comment se configurent-elles dans leur mise en relation ?

On peut imaginer cette configuration comme un puzzle : la tension correspondrait à la zone de jonction entre les pièces, et non à une pièce autonome. De manière analogue à la structure d'un mot – composé d'une racine, d'un préfixe et d'un suffixe – la tension fonctionnerait comme le noyau conceptuel, tandis que les différentes sources potentielles viendraient en qualifier et en moduler le sens. L'analyse ne consiste ainsi pas à assigner une étiquette unique, mais à articuler les éléments dont l'intersection fait émerger la tension.



Une fois les codes et les thèmes dégagés – entendus comme dimensions analytiques – le travail de codification ne s'est pas limité à une opération classificatoire. Il s'est inscrit dans le cadre théorique précédemment posé, selon lequel une tension n'existe qu'à l'intersection de sources potentielles de tension. L'image du puzzle, mobilisée comme outil heuristique, a guidé cette démarche : il ne s'agissait pas d'identifier des éléments isolés,

mais d'observer comment certaines pièces entraient en contact et produisaient une configuration relationnelle spécifique.

Chaque tension a ainsi été comprise comme une structure composée de sous-tensions, c'est-à-dire comme le résultat de l'articulation entre différentes sources. Leur organisation en matrices analytiques n'avait pas pour seule fonction de classer les données, mais de rendre visibles les points d'intersection – autrement dit, les lieux où se cristallisaient les dynamiques relationnelles décrites par le cadre conceptuel. Cette mise en relation a permis d'identifier quelles combinaisons revenaient le plus fréquemment et quelles sources apparaissaient en

cooccurrence.

Cependant, l'importance analytique d'une tension ne pouvait se réduire à sa fréquence d'apparition. Conformément à une lecture attentive des dimensions manifestes et latentes, une attention particulière a également été portée à la place occupée par certaines tensions dans les groupes de discussion : leur densité discursive, l'intensité des échanges qu'elles suscitaient, leur capacité à structurer le récit collectif. Ainsi, trois tensions majeures ont été retenues et analysées comme configurations particulièrement susceptibles de générer le mal-être des jeunes et des équipes professionnelles¹⁰.

L'accès à la profondeur de ces tensions a été rendu possible par le recours à des supports non-verbaux. L'intégration des dessins et des productions audiovisuelles n'a pas seulement servi à diversifier les données ; elle a constitué un levier essentiel pour appréhender ce qui échappe souvent à la verbalisation ou aux filtres de la traduction. Ces supports créatifs ont permis de déplacer la frontière du dicible : là où les mots se heurtent à la barrière linguistique ou à la pudeur, l'image et l'action prennent le relais. En s'immergeant dans ces dispositifs, les filles et les jeunes semblent s'être libérées des filtres habituels du discours formel, laissant émerger, de manière plus spontanée et moins censurée, des réalités vécues qui n'auraient pu être formulées autrement.

Dans le prolongement de cette démarche, un aspect fondamental de l'analyse a consisté à mettre en relation les tensions observées chez les équipes avec celles repérées chez les jeunes. Il ne s'agissait pas de les examiner séparément, mais de les penser dans leur résonance et dans les effets d'affectation mutuelle qu'elles produisaient. Ce croisement a permis de dépasser une lecture segmentée des expériences pour envisager les centres résidentiels comme des espaces relationnels traversés par des dynamiques partagées.

C'est à partir de cette mise en correspondance que s'est progressivement dessinée une cartographie plus dense et plus

¹⁰ L'étude utilise les mêmes catégories d'analyse pour Tanger et Barcelone, mais les traite séparément afin de respecter les spécificités de chaque terrain. Cette mise en regard transnationale permet de comparer les deux contextes et d'identifier des points communs sans pour autant fusionner des réalités distinctes, l'objectif final étant d'optimiser les pratiques d'accompagnement de part et d'autre.

fidèle de la réalité vécue au sein des centres : une cartographie attentive non seulement aux tensions elles-mêmes, mais aux échos qu'elles produisaient d'un groupe à l'autre, et aux configurations relationnelles qui en émergeaient. L'accès à la profondeur de ces tensions a été rendu possible par le recours à des supports non-verbaux. L'intégration des dessins et des productions audiovisuelles n'a pas seulement servi à diversifier les données ; elle a constitué un levier essentiel pour appréhender ce qui échappe souvent à la verbalisation ou aux filtres de la traduction. Ces supports créatifs ont permis de déplacer la frontière du dicible : là où les mots se heurtent à la barrière linguistique ou à la pudeur, l'image et l'action prennent le relais. En s'immergeant dans ces dispositifs, les filles et les jeunes semblent s'être libérées des filtres habituels du discours formel, laissant émerger, de manière plus spontanée et moins censurée, des réalités vécues qui n'auraient pu être formulées autrement.

Dans le prolongement de cette démarche, un aspect fondamental de l'analyse a consisté à mettre en relation les tensions observées chez les équipes avec celles repérées chez les jeunes. Il ne s'agissait pas de les examiner séparément, mais de les penser dans leur résonance et dans les effets d'affectation mutuelle qu'elles produisaient. Ce croisement a permis de dépasser une lecture segmentée des expériences pour envisager les centres résidentiels comme des espaces relationnels traversés par des dynamiques partagées.

C'est à partir de cette mise en correspondance que s'est progressivement dessinée une cartographie plus dense et plus fidèle de la réalité vécue au sein des centres : une cartographie attentive non seulement aux tensions elles-mêmes, mais aux échos qu'elles produisaient d'un groupe à l'autre, et aux configurations relationnelles qui en émergeaient.

2.5. Considérations éthiques

Dans toute recherche sociale, la question éthique ne s'épuise pas dans le seul respect de protocoles formels. Elle traverse la manière dont celui qui cherche se positionne tant face à l'objet d'étude que face aux sujets qui y participent. Comme l'ont souligné Salvador Cardús et Joan Estruch (1986), la proximité n'est pas une condition accidentelle du travail sociologique, mais un élément constitutif qu'il convient d'intégrer avec soin. Ni la distance absolue ne garantit l'objectivité, ni l'immersion totale n'assure la compréhension. L'exigence éthique réside, plutôt, dans le calcul sophistiqué de la distance.

En ce sens, il convient de distinguer deux dimensions complémentaires. D'une part, la manière dont s'articule la relation avec le champ de recherche — c'est-à-dire avec ce que l'on souhaite comprendre et conceptualiser. De l'autre, la manière dont s'établit le lien avec les personnes qui y participent. Ces deux positions ne sont ni équivalentes ni interchangeables, et les confondre peut conduire à des équivoques méthodologiques et éthiques.

La recherche présentée ici s'inscrit dans une approche qui privilégie des formes d'horizontalité et la construction partagée de sens. Toutefois, cette option n'implique pas la revendication d'une horizontalité absolue. Une symétrie totale serait fallacieuse et, en dernière instance, contre-productive. Il ne s'agit pas de diluer la responsabilité sous l'argument que toute connaissance se trouve au même niveau et que les rôles ne sont que de simples fictions. Bien au contraire, le chercheur ne peut déclinier la responsabilité épistémologique et éthique qui lui est propre. Il ne peut tenter de s'échapper du vertige en diluant cette responsabilité. Il s'agit de l'exercer avec transparence et honnêteté.

Le processus développé a contraint à un va et vient constant entre différents registres : des termes de l'expérience aux concepts de la théorie ; de l'immédiateté de l'urgence à la réflexion qui connecte, approfondit et élargit ; de la dispersion brumeuse des vécus à la systématisation cadrée. Cette transition n'est

pas anodine. Elle implique une opération de traduction et, par conséquent, d'interprétation. Sur ce point, la proximité devient à la fois une ressource et un risque.

Une distance excessive peut estomper les contours du phénomène, confondre les formes et attribuer des significations qui ne correspondent pas à l'expérience vécue. Mais une proximité extrême peut surdimensionner certains traits, effacer la frontière entre le professionnel et le personnel, et ouvrir la porte à des dynamiques de dépendance symbolique. Dans ces cas, le risque n'est pas seulement méthodologique, mais aussi relationnel : on peut finir par demander aux personnes participantes de combler des vides de sens vital ou de renforcer l'estime de soi du chercheur. Ce danger affecte tant la relation avec les professionnels qu'avec les jeunes, particulièrement dans des contextes où la continuité du projet dépend de leur participation. La tentation de « plaire » peut devenir une forme subtile de conditionnement.

C'est pourquoi il devient indispensable d'exercer un contrôle réflexif constant sur ses propres motivations. La finalité n'est pas l'affirmation personnelle ni la confirmation de ses propres hypothèses. Dans ce cadre, la réciprocité émerge comme principe recteur. De fait, dans le contexte de la recherche-action participative (RAP), l'élément distinctif n'est peut-être pas tant la participation en soi que la qualité de la réciprocité établie.

La réciprocité suppose que le processus de recherche ne limite pas son sens à la production académique, mais qu'il se concrétise par un retour qui contribue à nourrir les registres de connaissance collective et, surtout, à faciliter la compréhension de ce qui se passe et de comment cela se passe dans les contextes analysés. L'objectif est que tant les jeunes que les professionnels puissent disposer d'outils interprétatifs qui les aident à se situer avec plus de clarté dans leur propre pratique. Cette logique de bénéfice partagé — sans tomber dans des simplifications utilitaristes — constitue un critère d'orientation du travail réalisé.

De même, comme cela a été exposé dans la section méthodologique, on a veillé à ne pas porter plus préjudice aux

personnes qui se trouvent déjà dans des situations de vulnérabilité. On a tenté de faire en sorte que l'étude de la vulnérabilité ne reproduise pas le préjudice subi. La prudence dans la formulation des questions, dans la gestion de l'information et dans la diffusion des résultats répond à ce principe de non-malfaisance élargi qui, en plus d'éviter des préjudices évidents, prévoit également les effets de premier et de second ordre de la recherche.

Enfin, il convient d'expliciter l'usage d'outils d'intelligence artificielle, tels que ChatGPT, Claude et Gemini, lors de certaines phases du processus. Ces outils ont été utilisés pour contraster la cohérence du codage manuel, élargir les références bibliographiques, élaborer des synthèses sous forme de tableaux, réviser des fragments de texte afin d'en améliorer la clarté et l'accessibilité, et pour effectuer les traductions correspondantes du catalan vers le français et vice versa. En aucun cas ils n'ont remplacé le jugement interprétatif ni la responsabilité analytique de qui signe la recherche. Leur utilisation a été comprise comme une ressource instrumentale soumise à une validation critique, en congruence avec les principes de transparence et de traçabilité méthodologique.

Il est important de souligner : que le contenu substantiel du travail — l'articulation argumentaire, la structure expositive, les propositions abductives, la systématisation du matériel empirique, l'analyse et l'interprétation, les idées originales qui en dérivent, la conception et la conduite des dynamiques participatives, les techniques employées ainsi que la sélection et la discussion des références théoriques — est intégralement le résultat du processus de recherche mené à bien. Les outils numériques ont opéré comme des ressources auxiliaires, et non comme des instances génératrices de contenu ni comme des sources d'autorité épistémologique.

Cette distinction ne répond pas à une volonté purement déclarative, mais à un critère de traçabilité et d'intégrité académique. Le travail intellectuel de l'auteur implique une responsabilité sur le sens, les décisions interprétatives et les conséquences de ce qui est affirmé. Déléguer ces aspects essentiels effacerait précisément

ce qui a été défendu dans la section précédente : la responsabilité ne se dilue pas, elle s'exerce de manière explicite.

En bref, la gestion de la proximité — ni dissoute dans une fausse horizontalité, ni rigidifiée dans une distance aseptisée — constitue le noyau éthique de ce travail. Assumer la responsabilité, calibrer la distance et soutenir la réciprocité ont été les axes qui ont orienté le processus, avec la conscience que l'éthique de la recherche n'est pas une section ajoutée, mais plutôt une pratique qui traverse chaque décision interprétative.

2.6 Présentation des personnages

Une fois les objectifs de la recherche et du projet présentés, le centre de gravité identifié et le positionnement dans l'enquête explicités — ainsi que la méthodologie, les techniques mobilisées et la stratégie d'analyse —, le moment est venu de présenter les personnages.

Le soin apporté au rythme, manifeste à ce stade, est le même que celui qui a permis aux histoires de se construire progressivement, dans le respect du rythme de chaque participante. De cette manière, les personnes impliquées se sont ouvertes au fur et à mesure qu'elles le jugeaient opportun, avec respect et patience, et avec la conscience que le monde intérieur constitue un espace d'une valeur inestimable.

Les personnages présentés ci-dessous sont des constructions narratives fondées sur des schémas expérientiels partagés par les participantes. Les jeunes elles-mêmes le confirment à la fin de la séance, lorsqu'il leur a été demandé si les histoires faisaient référence à des expériences vécues réelles :

“ Nous avons choisi ces situations parce que c'est ce que nous vivons au quotidien. ”

“ Toutes les scènes sont partagées. ”

“ Nous avons toutes les mêmes sentiments. Chaque groupe retrouve des situations similaires chez les autres. ”

(G.D. Jeunes de Tanger)

Ainsi, chaque personnage représente un nœud de tensions, de stratégies et d'expériences qui traversent de multiples trajectoires. Ils sont à la fois singuliers et collectifs : ils portent des noms propres mais habitent des réalités partagées.

En récapitulant les caractéristiques les plus marquantes des jeunes qui ont donné lieu à ces récits, voici la présentation des différents personnages.

Caractéristiques principales des jeunes ayant créé les personnages, personnages et histoire des personnages

TANGER

Jeune 1 – Hasenia

Hasenia a 17 ans et vient du centre du Maroc. Elle est décrite comme une personne aimable et très sociable. Parmi ses centres d'intérêt figurent le football, les œufs et un plat traditionnel marocain. Sur le plan scolaire, elle a atteint le niveau de la classe de troisième. Son grand rêve est de suivre une formation en pâtisserie afin de devenir cheffe pâtissière, un parcours qu'elle avait déjà commencé mais qu'elle n'a pas pu terminer.

Actuellement, elle vit dans la rue et souffre d'une addiction aux drogues, des facteurs qui rendent son séjour au domicile familial inacceptable.



Jeune 2 – Inès

Inès a 15 ans et vient de Tanger. Elle est passionnée de basket-ball, de lecture et d'écriture, et partage le goût du même plat marocain que Hasenia. Son ambition est de devenir ingénieure. Après la mort de sa mère, elle a été confiée à son beau-père, qui la frappe et la maltraite. Il l'obligeait à mendier et à vendre des fleurs dans les bars afin d'obtenir de l'argent.



pour acheter de l'alcool et de la drogue pour lui-même. Dans la rue, Inès subissait des insultes et des agressions physiques de la part des clients. Lorsqu'elle ne parvenait pas à rapporter d'argent, son beau-père la mettait à la porte.

Jeune 3 – Sabrene

Sabrene a 16 ans et vient de Tanger. Elle aime le football et la pizza, et sa couleur préférée est le noir. Elle est orpheline de père et sa mère, décédée récemment, l'obligeait à mendier. À cause de cela, Sabrene a développé un rythme de vie inversé : elle dort pendant la journée et reste active la nuit, car c'est à ce moment-là que les bars sont pleins et qu'il est plus facile d'obtenir de l'argent.



Elle a passé un an à vivre dans la rue et deux ans avec son petit ami, un artisan de 23 ans qui l'aidait financièrement et facilitait sa consommation de drogues. Actuellement, elle consomme des substances et se montre souvent triste et mélancolique.

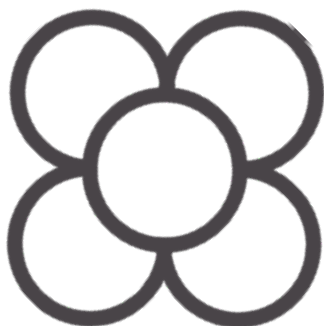
BARCELONE



Jeune 1 – Fàtima

Fàtima a 20 ans, elle est originaire du Sénégal et vit à Barcelone. Depuis son enfance, elle ressent une profonde fracture entre ses propres pensées et celles de ses parents.

Ses parents ont un plan de vie strict pour elle : ils attendent qu'elle étudie, travaille au bénéfice de la famille, se marie et reste dans ce qu'ils considèrent comme le « bon chemin », sans jamais s'en écarter. Cette pression l'oblige à fragmenter son identité et à mener deux vies parallèles.

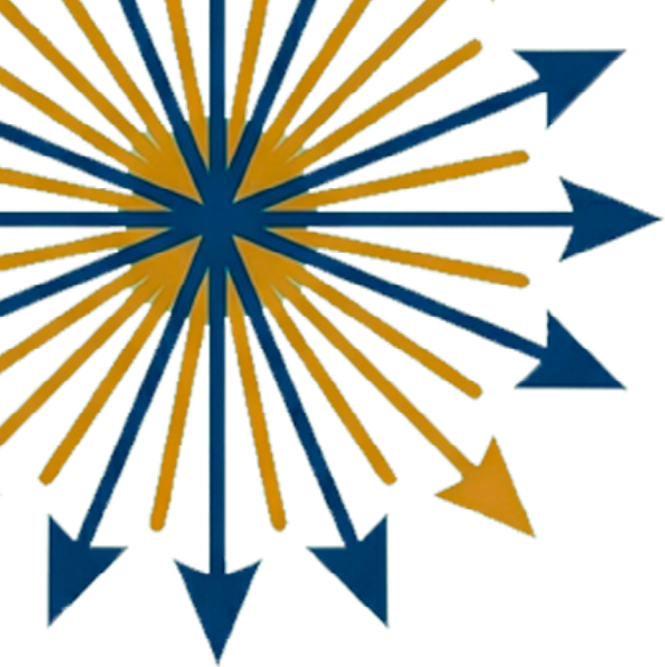


Jeune 2 – Hydeia

Hydeia a 18 ans et est née au Maroc. Sa vie est marquée par un conflit sévère avec son père, un homme autoritaire qui l'empêche d'exercer toute forme d'autonomie. Le contrôle qu'il exerce est total : il ne lui permet pas de sortir de chez elle, ne la laisse pas prendre ses propres décisions et lui interdit d'étudier, considérant que la place

d'une femme est de rester à la maison.

**Dès lors, de quoi a-t-on besoin pour
comprendre les histoires de ces personnages
? Quel cadre de référence – concepts et
relations – convient-il de dégager pour saisir
l'univers narratif qu'ils habitent ? Quels outils
sont nécessaires pour ouvrir leur sac à dos et
s'aventurer dans ce qu'il contient ?**



3. Coordonnées et repères théoriques

Le cadre théorique exposé dans les pages suivantes ne part pas de rien. Il existait déjà une base, une perspective consolidée par la formation et l'expérience, une manière d'aborder le terrain nourri par un certain bagage. Le cadre s'est toutefois laissé ouvrir. Il s'est construit au fil du temps au contact des personnages qui viennent d'être présentées, en laissant leurs histoires appeler des concepts et le terrain affiner ce qui semblait évident. C'est un cadre qui a grandi avec la réalité étudiée.

Le parcours s'articule en huit mouvements qui ne progressent pas en ligne droite. Ils se ramifient, s'entrecroisent et se nourrissent mutuellement. Une idée en ouvre une autre, et les branches qui semblent séparées finissent par se rejoindre plus loin. Voyons si les concepts et le chemin proposés peuvent être de quelque utilité.

Le sujet comme multiplicité

La tradition philosophique occidentale a eu tendance à penser le sujet comme une unité : une conscience transparente à elle-même, un « moi » qui se possède, une raison qui coordonne et domine les pulsions. Cette image du sujet comme monarque intérieur — gouvernant avec plus ou moins de succès ses territoires internes — a été remise en question de toutes parts au cours des XIXe et XXe siècles.

Nietzsche en est l'un des critiques les plus radicaux (Rocca, 2007). Sa proposition ne consiste pas simplement à affirmer que le sujet est divisé. Pour l'auteur, ce que l'on appelle communément le « moi » n'est pas une substance ; il soutient plutôt qu'il s'agit d'une fiction utile dissimulant une réalité bien plus chaotique : une pluralité de forces en lutte les unes contre les autres. Comme le souligne Rocca (2007) dans une conversation posthume avec Nietzsche : « peut-être la supposition d'un sujet n'est-elle pas nécessaire ; peut-être est-il licite d'admettre une pluralité de sujets dont le jeu et la lutte constituent le fondement de notre conceptualisation et de notre conscience. » (p.4)

Si l'unité du sujet est une fiction, le corps devient alors, dans

cette perspective, le lieu où cette pluralité de forces se déploie et devient effective. Il n'est pas un réceptacle passif du « moi », mais le champ dans lequel ces forces s'inscrivent, entrent en conflit et produisent des effets concrets sur l'expérience. Par conséquent, si l'on accepte ce postulat, les tensions que les jeunes éprouvent ne seraient pas des anomalies à surmonter sur le chemin d'un équilibre idéal. Les tensions qui traversent l'expérience de ces jeunes peuvent être lues, en ce sens, comme la forme concrète qu'adopte cette pluralité de forces lorsqu'elle se déploie dans des situations sociales spécifiques. Elles sont la condition même du sujet.

Or, si la tension est constitutive du sujet, il convient de s'interroger sur ses limites. Ici, Héraclite offre une nuance pertinente. Dans le fragment 51, à travers l'analogie de l'arc et de la lyre, il formule une idée de l'harmonie comme résultat de la tension entre contraires : « ce qui lutte avec soi-même s'accorde : union de [forces] contraires, comme l'arc et la lyre » (Héraclite, frag. 51). Sans tension, l'arc n'existe pas. L'harmonie n'est pas l'absence de tension, elle est le produit de son articulation. Cela permet de comprendre que la tension est constitutive, mais qu'il existe aussi un seuil : un excès — une prolifération de forces poussant dans des sens différents — peut engendrer des formes de malaise difficilement articulables. Le problème ne réside donc pas dans sa présence, mais dans les formes qu'elle adopte et dans la possibilité — ou l'impossibilité — de la soutenir.

Une question que la recherche ne peut trancher résonne en toile de fond de ce raisonnement. L'honnêteté, en tant que principe éthique, oblige à reconnaître que l'investigation exposée ne permet pas de définir précisément ce qui rend une tension insoutenable. Où se situe la frontière floue entre tension habitable et tension épuisante ? Quand la prolifération devient-elle insupportable ? Ce qui est suggéré, pour l'instant, est de l'envisager comme une hypothèse ouverte, qui se joue précisément aux limites de sa propre explication.

Ce que la recherche permet, en revanche, c'est d'identifier

comment cette pluralité de forces trouve son expression dans les expériences concrètes des jeunes filles. Cette idée sous-tend, par exemple, l'affirmation d'une professionnelle qui, évoquant les difficultés de l'accompagnement, s'interroge :

**« Les problèmes rencontrés sont traversés par diverses dimensions, ce qui rend très difficile l'issue de certaines problématiques : comment réagiraient-ils s'ils avaient face à eux une jeune fille qui est déjà mère et qui ne veut pas garder son enfant ? Comment réagiraient-ils ? »
(G.D Professionnels Tanger)**

Les tensions que les jeunes éprouvent seraient donc constitutives de leur position au monde : entre les cultures, entre les générations, entre les attentes familiales et les projets individuels, entre les besoins matériels et les aspirations symboliques. Mais quand ces tensions s'accumulent sans espaces de respiration, sans soutiens permettant de s'y mouvoir, elles peuvent devenir asphyxiantes. Les malaises manifestes peuvent alors être lus comme les signes que quelque chose, dans cette configuration, s'est trop tendu.

L'histoire de Fatima illustre précisément cette accumulation de tensions. Elle explique :

**« Fatima doit vivre deux vies : une vie à la maison et une vie dehors. À la maison, elle est la fille que ses parents veulent qu'elle soit. Elle ne peut pas porter de vêtements courts, se maquiller ou se faire les ongles, alors qu'à l'extérieur, elle peut faire ce qu'elle veut. On ne la laisse pas non plus porter de piercing. Alors, Fatima n'en peut plus de cette situation car, au bout du compte, elle ne vit pas pour elle-même, elle vit pour ses parents. »
(G.D jeunes Barcelone)**

« La mère, au final... C'est aussi un peu à cause de la culture qui dit que tu dois écouter ton mari. » (G.D jeunes Barcelone)

De ce point de vue, l'idée d'une identité cohérente, stable et réconciliée avec elle-même apparaît comme un idéal normatif plutôt que comme une description de la réalité sociale et émotionnelle. Au lieu de décrire le fonctionnement effectif de l'expérience, elle établit un critère à partir duquel certaines formes de friction sont codifiées comme problématiques ou déviantes. À l'inverse, la base philosophique offerte par Nietzsche permet de repenser les contradictions de telle sorte que, loin d'être comprises comme des échecs de l'intégration personnelle, elles peuvent être interprétées comme des expressions de cette multiplicité constitutive (Rocca, 2007). Lorsqu'une jeune fille s'identifie à la logique familiale, la contextualise dans les processus de socialisation de ses parents, tout en les sentant partiellement étrangers, elle n'est pas simplement confuse ou indécise. Il y a un jeu de forces qui la constituent et qui tirent dans des directions différentes : le désir d'appartenance familiale, la pression normative culturelle, l'aspiration à l'autonomie, le projet de vie propre. Elles exigent des ajustements, des déplacements et des formes de négociation qui se construisent dans chaque contexte concret. Nous reviendrons sur cette question dans la section d'analyse des résultats.

Il convient de revenir à une idée déjà évoquée, mais qui, si elle n'est pas bien métabolisée, peut mener à un piège : celle de "résoudre" les tensions. Selon les deux philosophes, les tensions ne se résolvent pas. Lu trop vite, cela pourrait ressembler à une conclusion défaitiste. Il n'en est rien. Si l'on pousse le développement argumentatif jusqu'à ses ultimes conséquences, les tensions ne se tranchent pas par une synthèse qui en arrondirait les angles ou les dissoudrait ; elles coexistent dans un régime de friction. Et c'est précisément cette tension — ni son élimination, ni sa prolifération infinie — qu'il convient d'analyser. « Fatima n'en peut plus de cette situation » est l'expression concrète de cette prolifération. Toute tension n'est pas habitable.

L'une des idées maîtresses esquissées jusqu'ici est que les malaises manifestes peuvent être lus comme des signes que quelque chose s'est tendu à l'excès. Cette idée — selon laquelle le visible renvoie à quelque chose qui se trame en profondeur — n'est pas seulement une ressource méthodologique formulée dans la section correspondante. Elle possède un fondement théorique qu'il convient d'étayer : comment rendre intelligible, depuis la théorie sociale, cette pluralité de forces qui n'est pas directement visible, mais qui façonne l'expérience des jeunes filles ? C'est ce que nous allons voir

Du visible au latent

Robert K. Merton (1964), dans le cadre du fonctionnalisme sociologique, a introduit la distinction entre fonctions manifestes et fonctions latentes pour saisir le fait que les actions peuvent avoir des conséquences qui ne sont pas immédiatement évidentes pour les acteurs impliqués. Les fonctions manifestes sont les conséquences objectives reconnues et voulues ; les fonctions latentes, en revanche, ne sont généralement ni reconnues ni intentionnelles. Un rituel religieux, par exemple, peut avoir pour fonction manifeste le culte de la divinité, mais aussi pour fonction latente de renforcer la cohésion du groupe ou de légitimer des hiérarchies sociales.

Cette distinction n'implique pas une hiérarchie entre réalité et apparence. Elle souligne une manière d'organiser analytiquement différents niveaux de la réalité sociale. Son apport, bien que pensé dans le cadre d'une sociologie fonctionnaliste, contient une graine précieuse qui rejoint des traditions sociologiques plus vastes et antérieures. Georg Simmel (1906), dans son analyse des formes sociales, avait déjà mis en relief le fait que la vie sociale déborde ce qui est visible dans l'interaction : les conflits faciles à pointer du doigt et les relations observables expriment des dynamiques qui structurent les formes de sociabilité au-delà de leur apparence immédiate. Simmel (1906) parle du « secret social », de dimensions de la réalité sociale qui restent dans l'ombre et qui, parallèlement, structurent puissamment les relations. Cette idée ne contraint pas nécessairement à une hiérarchisation épistémologique selon

laquelle le latent serait plus « réel » ou plus « vrai » que le manifeste. Ce que proposent les deux auteurs, c'est de s'attacher à la logique relationnelle : ce qui devient visible est inséparable des processus qui ne se montrent pas directement.

Les jeunes filles interrogées souscriraient à ce courant de pensée lors de l'interprétation d'une scène théâtralisée. On leur a demandé de jouer une journée ordinaire de Hasenia dans le centre d'hébergement. Voici ce qu'elles montrent :

« Les deux filles se sont disputées pour un petit sac. Toutes deux ont réagi agressivement et l'éducatrice est intervenue pour gérer le conflit et les séparer. »

« Elle était déjà prédisposée à exploser. Ce n'était qu'une excuse pour déclencher une bagarre. » (G.D Jeunes Tanger)

En déplaçant, une fois de plus, le registre pratique vers le théorique et en remplaçant la mise en scène par l'analogie, Erving Goffman (1959) vient compléter la triade articulée ici. Dans sa dramaturgie sociale, il développe ce que les jeunes filles expriment en distinguant la « région antérieure » de la « région postérieure » de la présentation de soi. L'auteur, en accord avec Simmel (1906), soutient que ce que les personnes montrent publiquement n'épuise pas la réalité de l'expérience ; cela en constitue une version située, ajustée à la scène. Il existe une dimension de coulisses où ces présentations se préparent, se négocient ou se modulent — consciemment ou non. C'est dans cet espace liminal que surgissent les contradictions, que l'on gère les tensions entre ce qui est attendu et ce qui est désiré. Cette distinction permet, là encore, d'aborder les malaises des jeunes filles non seulement à travers ce qu'elles verbalisent, mais aussi en prêtant attention aux dynamiques qui se jouent dans les coulisses de leur forum intérieur. Fatima l'affirme ainsi : il y a une vie à la maison et une vie dehors. Ce qui, dans sa phrase, occupe la place du « dedans » et du « dehors » peut se référer, à un premier niveau, à des

espaces physiques identifiables. Mais on peut aussi y lire une distinction entre ce que l'on garde pour soi et ce que l'on montre, entre l'intériorité et la scène publique, entre la « région postérieure » et la « région antérieure ». Fatima parle d'expérience. Merton (1964), Simmel (1906) et Goffman (1959) fournissent le dispositif conceptuel pour penser systématiquement cette zone du latent où s'entrelacent les dimensions structurelles et interactionnelles du sujet.

Jusqu'ici, nous avons exposé que le sujet peut être compris comme une multiplicité, et que sa compréhension exige de déplacer l'attention de ce qui est immédiatement observable vers les forces et les relations qui le constituent. Or, ce déplacement soulève une question centrale : comment aborder sociologiquement le genre sans le réduire à une catégorie homogène qui en effacerait la complexité constitutive ?

Les forces qui façonnent l'expérience des jeunes participantes — telles que le désir d'appartenance, la pression normative ou l'aspiration à l'autonomie — n'agissent pas sur un genre compris comme une essence stable. Elles agissent sur une catégorie qui est elle-même relationnelle et plurielle : un espace traversé par des positions sociales différenciées qui s'entrecroisent et se modulent mutuellement. En ce sens, le genre n'est pas un attribut fixe, mais plutôt une configuration dynamique de relations.

C'est précisément cette structure entrelacée que la perspective intersectionnelle permet de rendre analytiquement opérationnelle. Si la notion de sujet comme multiplicité renvoie à une ontologie des forces, et si la distinction entre manifeste et latent renvoie à une épistémologie du visible et de ce qui opère en profondeur, l'intersectionnalité permet de traduire cette double dimension sur le plan sociologique du genre, en montrant comment les différentes positions sociales ne s'ajoutent pas simplement les unes aux autres, mais se co-constituent.

Le parcours développé peut se comprendre comme une succession de trois mouvements analytiques : d'abord, une

révision de la notion de sujet ; ensuite, une approche des formes d'intelligibilité du visible et du non-visible dans la vie sociale ; et, enfin, une proposition d'opérationnalisation du genre comme catégorie relationnelle et intersectionnelle.

De l'intersectionnalité au genre intersectionnel

La section précédente conclut en lançant un défi, celui de l'opérationnalisation du genre. Il convient donc de s'y atteler. L'intersectionnalité repose sur un postulat fondamental : les expériences sociales ne peuvent être comprises à partir d'un seul axe d'analyse. Le genre, la classe ou l'appartenance ethnique n'agissent pas de manière indépendante ; ils s'entrecroisent et se modulent mutuellement, produisant des formes spécifiques d'expérience qu'aucun de ces axes ne peut saisir isolément (Crenshaw, 1989). Aborder l'expérience de ces jeunes filles sous cette perspective signifie, par conséquent, renoncer à toute lecture qui privilégierait un seul facteur comme explication suffisante. Cela implique de se demander, dans chaque cas, comment s'articulent les différents éléments qui configurent leur position au monde et quels effets produit cette articulation concrète.

La conceptualisation précédente s'éclaire lorsqu'on revient sur le terrain où elle a été élaborée. Kimberlé Crenshaw (1989) a démontré, par l'analyse juridique, comment la discrimination des femmes noires aux États-Unis échappait à la compréhension des deux cadres alors disponibles — le féminisme centré sur les femmes blanches et l'antiracisme centré sur les hommes noirs. Leur position, au croisement du genre et de la race, génère des formes spécifiques d'oppression. Le résultat de ce croisement ne se réduit pas à une coïncidence de facteurs, à la simple somme des parties. Il la transcende et donne lieu à une configuration qualitativement différente, qui dépasse les catégories analytiques classiques.

La Barbera (2012) ajoute un maillon qui réorganise l'architecture du système. Pour l'auteure, le genre ne préexiste pas aux conditions qui le façonnent : il se configure dans un conglomérat de relations qui le structurent conjointement et qui ne peuvent être dissociées

sans pervertir la notion même qui le soutient. La classe ou l'appartenance ethnique ne s'y ajoutent pas a posteriori ; elles interviennent de l'intérieur, en modelant sa forme. La Barbera précise que le genre traverse toutes les catégories de définition sociale et que, pour cette raison, il devient l'objet même de l'analyse. Le genre lui-même est donc intersectionnel. Sa portée analytique dépend de la capacité à reconstruire les relations qui le configurent dans chaque contexte. Dans cette lignée, Brah (2004, citée dans La Barbera, 2012 p. 252) parle des « effets complexes irréductibles, variés et variables qui se produisent lorsque divers axes de différenciation — économiques, politiques, culturels, psychiques, subjectifs et expérientiels — s'entrecroisent dans des contextes historiquement spécifiques ». Les sujets habitent ces intersections de l'intérieur, souvent sans disposer des catégories nécessaires pour les rendre explicites.

Toute cette construction théorique trouvait son écho dans la quantité de « ça dépend » que les jeunes filles rétorquaient lorsque certaines questions leur étaient posées pour stimuler le débat. Lors de la première séance exploratoire avec les jeunes de Tanger, les questions initiales sur le genre étaient formulées en termes larges et comparatifs : si les hommes ou les femmes ont la vie plus difficile, si les femmes des villes ou des villages disposent de plus d'opportunités, si les garçons et les filles placés en centres ont dû lutter contre des difficultés similaires. Les réponses allaient dans le sens suivant :

« Ça dépend de la situation parce que dans les villages, il y a plus de solidarité et on peut t'aider pour l'éducation des enfants, par exemple ; alors qu'en ville, tu es plus seule. » (Paraphrase de mémoire, G.D jeunes de Tanger)

La répétition du « ça dépend » ne fonctionne pas simplement comme une marque d'indétermination ; elle vise à s'ouvrir à la complexité face à des questions qui tendent à la simplifier. En ce sens, elle peut être interprétée comme une demande implicite de

précision : une invitation à délimiter les termes de la question et à rendre visibles les différents axes de différenciation qui traversent les expériences sociales, dans la lignée de ce que souligne Brah (2004), afin de pouvoir en comprendre les effets irréductibles.

Ce qu'elles ont indirectement attesté c'est la nécessité d'aborder la question à partir d'un cadre théorique permettant de comprendre comment ces jeunes filles s'inscrivent dans un espace d'intersection où convergent de multiples formes de subordination. Cette condition devient particulièrement visible à travers la figure des « foradins » proposée par La Barbera (2012) : des femmes liées à l'immigration qui habitent simultanément le « dedans » et le « dehors », l'inclusion et l'exclusion — on pourrait d'ailleurs se demander si seules les femmes migrantes occupent cette position. Il s'agit d'une position structurelle qui produit des tensions spécifiques, irréductibles à un seul axe d'analyse. Être à la fois dedans et dehors désigne un emplacement social ayant des effets concrets sur le corps, l'identité et l'horizon des possibles.

Les professionnels du projet, en construisant collectivement une définition du genre durant le processus, opéraient déjà selon cette logique. Ils ont défini le genre comme :

« Ce qui est assigné à la naissance en fonction des organes génitaux et qui articule un ensemble d'attentes et de comportements synthétisés sous forme de rôles – associés aux catégories «homme» et «femme» – qui varient selon les cultures et orientent les responsabilités et les conduites au sein d'une structure sociale. » (G.D professionnels Tanger et Barcelone)

Cette approche, apparemment simple, met en lumière une idée centrale : le genre émerge au sein d'un réseau de normes et de relations qui le précèdent et le façonnent. Or, si les jeunes filles se situent à des points de cette intersection où convergent de multiples formes de subordination, est-il possible de déployer des

pratiques de réponse dans ces mêmes espaces ? Butler (2004) permet de penser cette ambivalence. Pour elle, la vulnérabilité constitue l'une des conditions de possibilité de l'agir (l'agentivité). Vulnérabilité et résistance marchent ensemble. Lorsqu'elle est reconnue et partagée, la vulnérabilité peut devenir le fondement de formes de résistance s'articulant depuis la précarité même. Les stratégies de navigation, de négociation et, dans certains cas, de subversion que déploient ces jeunes filles s'articulent depuis ce même espace.

Cependant, si la proposition de La Barbera (2012) consiste à rendre explicites les éléments qui inter-agissent et intra-agissent dans la configuration du genre pour que cette catégorie soit analytiquement viable, il faut se demander dans quel cadre se produit cette configuration. Quelles sont les conditions qui encadrent l'expérience ? Traçons l'étape suivante.

Conditions matérielles d'existence

Parler de « conditions matérielles d'existence » peut sembler anachronique aujourd'hui, comme si cela renvoyait à un imaginaire fossilisé du XIX^e siècle, entre usines et salopettes. Pourtant, ce concept, central dans la pensée matérialiste, conserve une puissance analytique décisive. Il renvoie à l'ensemble des conditions économiques et sociales concrètes qui structurent une société et, avec elle, l'univers des possibles accessibles aux individus selon la position qu'ils y occupent.

L'absence salopettes est évidente dans les situations décrites par les jeunes filles et les équipes professionnelles ; toutefois, une position sociale s'y impose avec insistance : celle de la « pauvreté ». Le terme ne désigne pas ici une catégorie imposée de l'extérieur, mais émerge à la fois des paroles des équipes professionnelles et des récits des jeunes filles elles-mêmes, qui y reconnaissent — explicitement ou en creux — un principe organisateur de leurs expériences.

Précarité économique, instabilité résidentielle, dépendance à des réseaux de solidarité fragiles ou situations d'irrégularité

administrative composent, en partie, une liste bien plus longue de caractéristiques évoquées. Loin de correspondre à une simple accumulation d'imprévus ou de décisions individuelles, cette récurrence est interprétée ici comme l'expression de conditions qui précèdent les trajectoires et en délimitent les possibilités. La pauvreté n'encadre pas les trajectoires de vie de ces jeunes filles depuis l'extérieur : elle les fonde de l'intérieur, en définissant les marges à partir desquelles il est possible d'agir, de se projeter et d'imaginer.

Il ne s'agit pas de défendre un marxisme classique, mais d'en récupérer un point analytiquement décisif : les conditions matérielles ne constituent pas un simple arrière-plan aux existences sociales, mais en structurent les possibilités mêmes. Les conditions dans lesquelles vivent les individus façonnent profondément leur perception du monde, leur manière de s'y projeter et d'y agir. Elles font référence à ce que Marx désigne comme l'être social — qui précède et conditionne la conscience, et non l'inverse (1859) : non pas un simple cadre, mais l'organisation même des possibles.

Cependant, les conditions matérielles ne se limitent pas à encadrer les trajectoires ; elles s'y déposent, s'y inscrivent et y laissent des traces durables. Il existe un autre niveau, peut-être plus discret, où les conditions cessent d'être seulement ce qui entoure pour devenir aussi ce qui habite. C'est ici que la question se déplace : comment ces conditions extérieures deviennent-elles intérieures ? Comment finissent-elles par habiter celles qui les habitent ? En d'autres termes, comment la structure sociale s'incorpore-t-elle dans les manières de percevoir, de ressentir et d'agir ?

C'est précisément ce déplacement que permet d'opérer Pierre Bourdieu (1979). Réduire les trajectoires à une position dans les rapports de production ne suffit pas pour en saisir la complexité : il faut aussi comprendre comment ces positions prennent forme dans l'expérience même des individus. En introduisant différentes formes de capital — économique, culturel et symbolique

—, Bourdieu montre que les inégalités ne se distribuent pas uniquement dans l'accès aux ressources, mais dans la structuration même de l'espace social. Les classes ne désignent pas seulement des places dans l'économie ; elles renvoient à des ensembles de conditions d'existence relativement homogènes, à partir desquels se dessinent des manières d'être au monde (Bourdieu, 1979).

Ces manières prennent la forme de ce que Pierre Bourdieu désigne comme l'habitus : les pratiques sociales et les goûts apparaissent comme structurés par des dispositions durables, fruits des trajectoires individuelles, qui orientent les comportements et les aspirations sans les fixer de manière mécanique (Bourdieu, 1979). Loin d'être une simple intériorisation passive, l'habitus constitue une manière de porter le monde en soi, mais aussi un principe générateur de pratiques. Ce qui apparaît comme désirable, possible ou hors de portée ne se décide pas de façon abstraite ; cela se forme dans et par l'expérience des conditions sociales.

Les observations de terrain en offrent une illustration saisissante. Pour décrire ce qu'elle observe chez les jeunes filles du centre, une professionnelle reprend ses propres mots :

**« Le plus fort est celui qui existe.
Le pauvre n'a pas de place. » (G.D
professionnels Tanger)**

Cette formulation peut être comprise non comme un trait de caractère individuel, mais comme l'expression d'une disposition incorporée, produit d'expériences répétées de conditions où la visibilité et l'existence sociale se conquièrent, faute de ressources, par d'autres moyens. On ne joue jamais les mains vides. Chacune porte déjà en soi quelque chose — non pas une donnée innée, mais l'intégration des conditions antérieures : l'expérience de ce qui perdure et de ce qui cède, l'apprentissage de ce qui est possible ou inaccessible. Un poids pas toujours visible, mais qui oriente les déplacements, les équilibres et les manières de faire face.

Ces conditions ne s'arrêtent pas à la porte lorsque les jeunes filles

entrent au centre. Elles voyagent avec elles. Mais les conditions matérielles n'opèrent pas dans l'abstrait : elles s'actualisent dans des espaces spécifiques, dans des relations concrètes, dans des domaines où les dynamiques de genre deviennent visibles et se négocient. Quels sont ces espaces ? Où prennent forme les tensions que nous avons commencé à construire ?

La famille, premier espace

L'un des domaines où se configurent les éléments qui interagissent et intraagissent dans la production de l'expérience de genre est la famille – en utilisant les termes que La Barbera (2012). C'est une institution active qui distribue des positions, transmet des mandats et génère des loyautés à partir desquelles les jeunes s'inscrivent dans le monde. Hydeia, dans la citation suivante, rappelle que la construction de la subjectivité est vertébrée par l'institution familiale :

« Elle a des problèmes avec la famille, elle a des problèmes avec son père parce que c'est très difficile, parce qu'il ne la laisse pas sortir non plus, il ne la laisse pas choisir. Tout ce problème, c'est la fille qui le porte. Penser à la migration comme unique issue, en patera [embarcation] du Maroc vers l'Espagne... » (G.D Jeunes Barcelone)

La famille n'articule pas seulement des liens affectifs immédiats ; elle véhicule des valeurs, des normes, des attentes et des modèles de conduite qui orientent la manière dont les personnes s'insèrent dans la matrice des relations sociales (Izquierdo, 2007 ; Llorent 2004). Les professionnelles et professionnels l'ont définie collectivement avec une précision quasi millimétrique :

« La famille est un agent central de socialisation durant l'enfance, qui conditionne les attentes des parents, les relations avec les autres et la perception

de l'individu sur lui-même. Ce noyau fournit une identité et un sentiment d'appartenance, mais il peut aussi limiter en imposant des normes sur ce que l'on est et ce que l'on devrait être. » (G.D professionnels Tanger et Barcelone)

Cette fonction prend forme au sein d'un réseau d'agents de socialisation plus vaste qui renforce les sentiments d'identité collective : la communauté. Famille et communauté se transforment en fonction du contexte social et culturel, et leur interrelation configure une sorte de microcosme dans lequel se produit la socialisation. Cette double inscription — familiale et communautaire — façonne les trajectoires et, parallèlement, peut donner lieu à des frictions spécifiques lorsque les formes d'appartenance ne correspondent pas pleinement.

Dans le cas de ces jeunes filles, cette dynamique prend une dimension particulière. C'est sur elles que repose, de manière prépondérante, la responsabilité de soutenir certaines frontières symboliques : préserver la religion, garder les traditions, assurer la continuité de valeurs perçues comme menacées par les processus d'assimilation (Hamzeh, 2011). Là encore, les professionnels l'énoncent clairement :

« Le concept d'honneur acquiert une importance capitale car il est directement lié aux rôles de genre. Selon le contexte culturel, l'honneur se définit différemment, mais il affecte généralement les hommes et les femmes de façon inégale, renforçant les hiérarchies de pouvoir patriarcales. Ainsi, l'honneur devient un mécanisme de contrôle qui renforce les rôles de genre imposés, consolidant les dynamiques de pouvoir et d'inégalité structurelle. » (G.D professionnels Tanger et Barcelone)

Cohen (2013) trouve la clé qui permet à tous les rouages de s'emboîter. L'auteur révèle pourquoi ce poids est si difficile à alléger. La communauté n'exige pas une uniformité de comportements ou de significations — les membres peuvent attribuer des contenus différents aux mêmes symboles —, mais cette variation est délimitée. Lorsque les différences de sens entre membres d'une même communauté deviennent plus grandes que celles qui les séparent des membres d'autres communautés, la frontière symbolique se détériore et l'appartenance est remise en question (Cohen, 2013). Ce qui régule cette frontière est une question de perception : jusqu'à quel point une personne continue-t-elle d'être reconnue — et se reconnaît-elle — comme membre. La sexualité est l'un des symboles où cette limite se fait la plus étroite et la plus surveillée. Une jeune fille peut évoluer dans ses marges, les étirer jusqu'à un certain point, mais si la transgression rompt le lien symbolique avec la communauté d'origine, le coût peut être une perte : cesser d'être perçue comme un membre. Et avec cela, perdre une part de ce qui la constitue.

L'honneur agit donc comme un capital symbolique qu'il faut préserver — et sa préservation s'articule de manière particulièrement intense autour de la sexualité. Les professionnels l'ont dépeinte comme :

« Une dimension inhérente à l'expérience humaine qui intègre des aspects biologiques, sociaux, identitaires et relationnels, profondément liée tant à l'individu qu'à ses formes de lien avec les autres. » (G.D professionnels Tanger et Barcelone)

Dans de nombreux contextes, cette dimension est fortement régulée par des mandats patriarcaux et religieux qui délimitent les formes légitimes d'expression. Le corps des femmes fonctionne comme une surface visible où se grave la réputation familiale et communautaire (Aixelà, 2012 ; Veredas, 2011) : le contrôle de

la sexualité des femmes est, en ce sens, une pièce maîtresse de la gestion de l'honneur. Ces dynamiques se traduisent par des pratiques de surveillance, des attentes et des limites qui façonnent les cadres à travers lesquels les jeunes lisent et habitent leur propre expérience.

La sagesse populaire a une longueur d'avance lorsqu'elle murmure qu'avec la famille, on réajuste la proximité plus qu'on ne la rompt.

Le poids de cette responsabilité s'intériorise dans la manière dont ces jeunes filles se pensent : elles se sont appropriées — à des degrés et avec des nuances variables— les injonctions familiales que leurs propres projets et aspirations, et c'est dans cette appropriation simultanée que se génère la friction. Ce qui émerge adopte la forme d'une trame ambiguë où les registres se superposent, s'ajustent et, à certains moments, entrent en conflit. La famille peut contenir, protéger et donner du sens. Elle peut aussi mettre sous tension, limiter et exiger. Souvent, elle fait les deux en même temps.

À ce stade, il est permis de changer de ton et de poser une question directe : tout ce qui a été tissé au cours de ce cadre — la multiplicité des forces, les tensions sous-jacentes au visible, les déterminants matériels, les mandats familiaux et communautaires, la limite symbolique de la sexualité — où cela prend-il concrètement forme ? Où aboutit-il ? Les professionnels avaient raison de définir la sexualité comme une dimension intégrant des aspects biologiques, sociaux, identitaires et relationnels. Le corps fait précisément cela : il intègre. Il est l'interface où le structurel et le vécu ne font qu'un. L'instance où l'expérience se produit et où les catégories analytiques tentent de la comprendre.

Que la raison prenne ses distances avec toute tentative de le concevoir comme un simple contenant passif, et qu'elle le conçoive, plus exactement, comme un espace poreux qui reçoit et répond. C'est là qu'il convient désormais de porter notre attention.

Le corps comme interface

Nietzsche (Rocca, 2007) plaçait le corps comme le champ de bataille où la pluralité des forces s'inscrit et entre en conflit. L'anthropologie du corps se saisit de cet héritage et l'élargit. Elle le situe comme un point privilégié de confluence entre des niveaux que l'on a souvent pensés séparément. Comme le souligne Mari Luz Esteban (2016) dans *Anthropologie du corps*, celui-ci peut être compris comme un nexus entre l'individuel et le social, où convergent des dimensions biographiques, structurelles et symboliques. Cette perspective dialogue avec les approches qui, sous la notion d'embodiment (incorporation), ont envisagé le corps comme une enclave d'expérience et de production de sens en intégrant les dimensions subjectives et sociales dans une même unité analytique (Esteban, 2016).

Mais le corps n'est pas seulement un concept analytique. C'est aussi une présence physique qui occupe des espaces, qui bouge, qui apparaît là où il faut et là où il ne faut pas. Et tous les corps ne se meuvent pas avec la même liberté. Cedeño (2013), dans son analyse du corps féminin dans l'espace public urbain, montre comment cet espace a été historiquement conçu comme un territoire masculin : les femmes y transitent majoritairement comme une extension de leurs tâches domestiques, non comme des sujets de la déambulation libre. Leur présence y est tolérable lorsqu'elle est fonctionnelle et discrète ; lorsqu'elle s'écarte de cette norme — par l'heure, le lieu, la manière de s'habiller ou simplement par le fait d'y être sans objectif pratique évident —, le corps est lu comme hors de propos, accessible, disponible. Une disponibilité qui est souvent codifiée socialement comme une autorisation implicite à la violence. Ce sont des cadres interprétatifs qui renvoient à des mécanismes signifiant aux femmes que l'espace public ne leur appartient pas totalement, et que leur présence y a un coût.

De fait, c'est précisément cette présence du corps dans des lieux et à des moments considérés comme inappropriés — dans la rue, à certaines heures, dans certaines zones — qui catalyse souvent l'entrée des jeunes filles de Tanger dans le dispositif d'hébergement d'urgence. Les professionnels étaient clairs à ce

sujet lorsqu'ils attestaient catégoriquement :

« La situation d'errance [vie à la rue] agit comme l'élément déclencheur commun pour que les jeunes filles finissent par arriver au centre. » (Paraphrase issue du G.D avec les professionnels de Tanger)

Les jeunes n'ont pas hésité non plus à adhérer à cette idée. Lorsqu'on leur a demandé si les histoires des personnages qu'elles racontaient seraient les mêmes s'il s'agissait de garçons, elles ont répondu avec une force et un sourire asymétrique soulignant l'évidence :

« Si c'étaient des garçons, ils n'entreraient même pas au centre et feraient leur vie dehors. » (G.D jeunes de Tanger)

Cette dernière citation contient plus qu'il n'y paraît. Les jeunes ne décrivent pas seulement une différence de traitement : elles identifient avec précision le mécanisme qui la produit. Elles savent que leur présence s'inscrit dans une catégorisation sociale aux effets normatifs qui régle qui peut occuper l'espace et dans quelles conditions. Cette assignation n'est pas descriptive, elle est opérationnelle. Elle définit des seuils de tolérance, des degrés de légitimité et des attentes de comportement qui contraignent leur circulation. Il en découle une asymétrie claire : ce qui, pour leurs compagnons, relève de la mobilité ordinaire, reste pour elles soumis à davantage de restrictions et d'exigences de justification. Sans recourir à aucun cadre théorique, elles reconnaissent que leur marge d'action est structurellement délimitée par ce système de classification.

Pourtant, cette conscience ne capitule pas devant l'apparente toute-puissance de la structure. Butler (2004) aide à penser le passage de la structure à l'agir (l'agentivité), en montrant comment les conditions qui organisent l'expérience ouvrent aussi des espaces de réponse. Comme mentionné dans la section sur l'intersectionnalité, l'agentivité émerge précisément dans cet

entrelacs de conditionnements, comme capacité d'intervenir, de déplacer et de resignifier à l'intérieur des marges disponibles. La délimitation n'étouffe pas l'expérience, car structure et action fonctionnent comme des vases communicants. Cet espace interstitiel est précisément là où l'agentivité prend forme. Un « dehors » à partir duquel exercer une liberté totale est probablement une chimère, mais ce qui est concevable, c'est une activité située qui s'appuie sur les conditions mêmes qui la rendent possible pour les transformer par son exercice.

Et c'est ici que la distribution inégale de ces conditions devient déterminante. C'est une hypothèse récurrente en sociologie : plus la capacité d'intervenir sur l'environnement est limitée, plus l'action s'oriente intensément vers le corps comme surface d'agentivité disponible. Le corps devient un lieu de gestion, de marquage et de transformation.

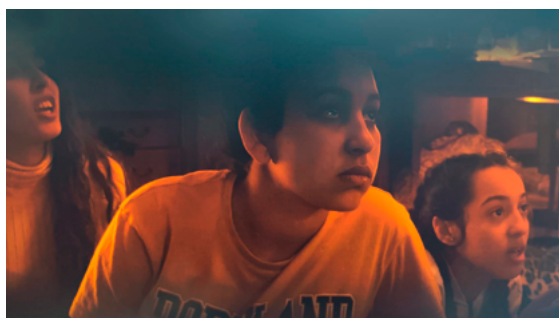
Cette citation recèle plus qu'il n'y paraît. Une femme interviewée par Pitts (1998) l'articule avec une clarté qui se passe de fioritures verbales :

« Et, bien sûr, venant d'un milieu physiquement et sexuellement très abusif, ce que j'ai vraiment découvert, c'est que la seule chose sur laquelle j'ai un contrôle réel dans cette vie – tout le reste peut s'effondrer – c'est mon corps. Et son apparence. Donc je peux le rendre plus grand, je peux le rendre plus petit. Je peux le marquer de cicatrices. Je peux le percer. Et je peux faire disparaître certaines de ces choses. » (Pitts, 1998, p. 74)

Dans le court-métrage Farrucas (disponible sur Filmin), qu'il a été demandé aux professionnels de visionner avant la séance commune, cette tension devient particulièrement tangible. Durant la discussion, le groupe de jeunes filles protagonistes

de la scène se concentre sur les contraintes matérielles et sur le sentiment de faible capacité à décider ou à projeter l'avenir. À mesure que cette idée prend forme, l'une des filles montre des signes d'accablement et de saturation, comme si la formulation même de la limite activait une expérience d'enfermement. À ce moment-là, elle se retire de l'interaction.

- Eh, Fatima, quand tu seras une créatrice célèbre, tu viendras chez moi, non, à Paris ? Et tu me feras une robe bien moulante au niveau des hanches... (rires) parce que là-bas, c'est la capitale de la mode.



— Jandu, tu délirés. La capitale de la mode, c'est Milan, pas Paris. Laisse tomber. — Pourquoi ?

— Parce que, où est-ce que t'as déjà vu une crève-la-faim comme toi à Paris ? T'es jamais sortie du

Pucho [le quartier] de ta vie.

— Et alors ? Toi non plus t'es pas sortie.

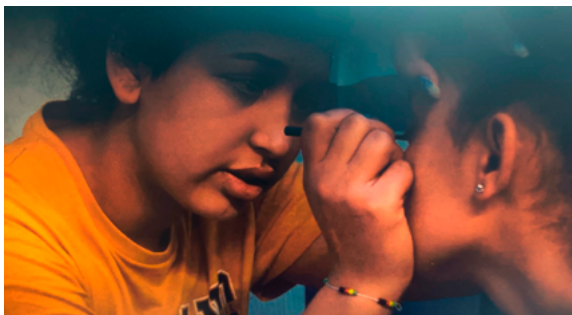
— Ben, c'est pour ça, aucune de nous ne sortira d'ici.

— Attends, parce que t'es allée sur la Rambla d'ici et tu crois que t'es sortie d'Espagne ?

— Je suis sortie de nulle part.

— Fatima, écoute, t'as pas non plus besoin de couper les ailes aux filles.

— Je coupe les ailes de personne, c'est la vérité.



Ce retrait peut être

compris comme un premier déplacement de l'agentivité. L'action se réoriente vers un autre registre, plus immédiat et accessible. Elle s'éloigne du groupe et s'apprête à se maquiller. Dans le cadre qui a été construit, ce geste pourrait pointer vers un recentrage sur la seule région qui subsiste quand tout le reste étouffe. Le corps se configure comme un lieu d'agentivité où l'action se réarticule sous des formes de régulation et de transformation imminente. Par la suite, l'interaction avec son amie module la tension initiale et la pratique du maquillage finit par être partagée.

— C'est que je suis fatiguée de tout, Jandu, voilà ce qui m'arrive.

— De quoi ? Fatiguée de quoi ?

— Fatiguée de tout. Que rien ne me réussisse. Aller au lycée pour faire la débile, voilà ce qui m'arrive.

— Pourquoi faire la débile ?

— Parce que je fais la débile, parce que je vois que je vais être une ratée, parce que là-bas ils arrivent tous super préparés, avec leurs petits trucs, bien instruits. Pas moi. (...)

— Je viens d'un lycée avec un niveau très bas. Je me mets là et je vois bien que c'est n'importe quoi maintenant.

— Tu sais bien que ta mère n'a même pas eu la chance d'étudier.

— Ouais, mais ma mère à mon âge, elle avait déjà trois gosses.

— Ben justement. Toi, t'as tout le temps pour étudier.

— Jandu, j'ai ni trois gosses, ni je fais des études. C'est perdre mon temps.

— Non. Si tu t'y mets, étudie. Tiens, prends ça.

— Jandu, je me sens bête. Et je suis pas bête.

— Ben justement. T'as eu ton brevet, t'es en première. Tu peux, Fatima, tu peux. Fais pas la bête, n'arrête pas les études.



Le contenu de la conversation n'est pas étranger à l'ensemble de la recherche. L'une des fonctions que cette recherche vise à remplir est la traduction, même partielle, en unités minimales permettant la décomposition et la compréhension de ce qui se révèle dans les dialogues.

Intervenir sur le corps peut donc être compris comme une stratégie. Le terme « stratégie » a une connotation militaire. Ici, il ne fait en aucun cas référence à un calcul rationnel et prémédité ; il s'agit d'une manière d'agir qui consiste à exploiter les failles là où d'autres ne les voient pas, à transformer le territoire disponible en lieu d'action. Les stratégies peuvent certes reproduire les codes sociaux, mais elles les transforment et les déforment. Comme le souligne Connell (2005), elles s'articulent toujours en relation avec d'autres acteurs et institutions, contribuant à la configuration d'un ordre social qui est à la fois matériel et symbolique.

S'habiller d'une certaine manière, se maquiller ou ne pas le faire, modifier son apparence en fonction du contexte et de ce que l'on veut représenter à chaque moment — rien de tout cela n'est innocent. Il y a une politique de la présence qui se joue dans ces gestes, dans la manière de négocier qui l'on est face aux autres, de réclamer une place et, en dernière instance, de soutenir sa dignité quand les conditions la mettent en question. C'est cela, l'agentivité et la stratégie. Esteban (2013) le formule en signalant que les limitations dans l'accès aux ressources, aux droits ou aux opportunités n'affectent pas seulement les conditions de vie, mais aussi les formes sous lesquelles les sujets peuvent apparaître et être reconnus. Le corps est, en ce sens, l'un des rares territoires où cette apparition peut être, jusqu'à un certain point, travaillée.

Ce qui se passe dans et à travers le corps n'est pas éphémère : cela participe à la reconfiguration de qu'il en est. Les tensions qui s'y inscrivent, les réponses qui s'y articulent, les manières de se présenter et de se comporter face aux autres — tout cela laisse une trace. Le corps n'est pas seulement le lieu où l'expérience se produit ; il est le support matériel sur lequel l'identité se

construit, s'érode et se rebâtit. C'est là que tout ce qui a été tissé tout au long de ce cadre cesse d'être une abstraction pour devenir palpable. Et c'est pour cela que ce parcours n'était pas un préambule : c'était la condition pour pouvoir regarder ce qui vient.

Identité : une fiction nécessaire

C'est à partir de ces coordonnées que l'on peut franchir un pas de plus et aborder la question de l'identité. Nous continuons d'ajouter des éléments, non pas pour nous éloigner de la position de départ, mais plutôt pour y revenir sous un autre angle. Jusqu'ici, il a été dit que l'agentivité devient effective dans des conditions situées et inégales. L'identité pourrait être comprise comme une cristallisation provisoire : la forme que prennent, dans le temps, les pratiques, les tensions et les négociations qui traversent l'expérience (La Barbera, 2020). Nietzsche (Rocca, 2007) disait que le « moi » est une fiction utile qui cache une pluralité de forces. L'identité, dans la séquence de ce cadre, serait précisément cette fiction — non pas au sens péjoratif du terme. Attention. Ce qu'il faut en retenir, c'est la nature d'une construction provisoire, qui tente de générer une sensation d'unité au sein d'une multiplicité qui peut être cohérente, mais qui n'est pas unitaire par définition.

En ce sens, l'identité ne peut être comprise comme une propriété que l'on possède, mais comme un processus en cours. Comme le souligne La Barbera (2015), en reprenant Jenkins (1997), « l'identité se décrit mieux comme quelque chose que nous faisons plutôt que comme quelque chose que nous avons : c'est un processus plutôt qu'une propriété » (Jenkins, 1997 cité dans La Barbera, 2020, p. 276). Cette proposition déplace le regard vers une perspective dynamique, où l'identité se construit à travers des pratiques réitérées, des positionnements et des formes d'auto-identification. Affirmer que c'est en faisant que l'on devient - et jamais totalement - ne semble pas invraisemblable.

Ce processus comporte des formes d'adhésion — toujours partielles et révisables — à des catégories sociales qui impliquent des degrés variables d'intériorisation, d'affinité et de

reconnaissance. S'identifier à un univers symbolique implique aussi de tracer des limites, car l'identité prend forme par rapport à ce qui reste à l'extérieur. Elle se configure ainsi dans un jeu constant de différenciation par rapport à d'autres positions (Maldonado, 2010). La dimension relationnelle est irrévocable car le « nous » acquiert de la consistance dans la mesure où il est reconnu — et souvent interpellé — par les « autres » (Giménez, 2005). Cependant, ces termes ne désignent pas des blocs hermétiques ni stables, mais des configurations mouvantes, traversées par des relations de pouvoir.

Ce qui semble très abstrait peut être saisi en quelques millièmes de seconde dans la vie quotidienne. Cela devient particulièrement visible dans des situations où une norme sociale implicite est transgressée, produisant une suspension momentanée de l'interaction. Le silence qui s'installe et l'inconfort qui l'accompagne ouvrent un espace d'échanges de regards cherchant complicité et reconnaissance mutuelle, délimitant subtilement qui fait partie du « nous ». Vers qui se dirigent ces regards ? Probablement vers ceux que l'on perçoit comme membres de la même tribu.

En suivant ce fil, l'identité se réélabore continuellement à travers des processus de négociation — souvent implicites — sur la signification et la valeur des éléments qui la configurent (Swann, 1987, cité dans La Barbera, 2015). Ces négociations s'articulent dans des cadres sociaux concrets qui délimitent les répertoires disponibles et assignent des catégories aux sujets, tout en en conditionnant la reconnaissance.

Dans les contextes migratoires, cette dynamique devient particulièrement visible. Les jeunes filles naviguent entre diverses catégories identitaires : celles qu'elles peuvent mobiliser pour se définir, celles qui leur sont attribuées par l'environnement — tant dans le lieu d'origine que dans celui de destination — et les représentations stéréotypées qu'elles questionnent ou redéfinissent souvent. Ce processus de reconfiguration peut donner lieu à des formes d'hybridation qui remettent en cause l'idée d'identité plus classique, adscrite à un univers symbolique unique (La Barbera, 2015).



Cette dynamique n'affecte pas seulement ceux qui ont traversé une frontière. Levitt (2001) souligne que l'on peut être transnationale sans avoir jamais migré, étant donné que les discours médiatiques, les échanges symboliques et la circulation des biens culturels atteignent les lieux d'origine et transforment les attentes, les valeurs et les modes de vie de ceux qui y restent (Levitt, 2001 cité dans Castro, 2005).

Dans cette optique, un chauffeur de taxi marocain réfléchissait lors d'un trajet vers l'hôtel au fait que les réseaux sociaux ont ouvert des fenêtres sur d'autres mondes, de sorte que de nombreux jeunes locaux ont vécu une expansion de leur regard bien au-delà de leur environnement immédiat. Ce déplacement de l'imaginaire a produit, selon lui, des transformations significatives dans la vie quotidienne, comme la façon de s'habiller.

Castro Neira (2005), en reprenant Levitt (2001), apporte d'un trait de plume minutieux l'explication nécessaire pour comprendre la portée de cette transformation. « La simultanéité de l'engagement avec les lieux d'origine et de destination a produit des formes de vie communautaire aux configurations territoriales et culturelles nouvelles. Des configurations qui exposent les sujets à un ensemble d'attentes sociales, de valeurs culturelles et de schémas d'interaction humaine partagés dans plus d'un système social, économique et politique » (Levitt, 2001 cité dans Castro, 2005). L'identité qui se construit dans ce cadre n'est ni seulement d'ici, ni seulement de là-bas. Elle est, selon les termes de La Barbera (2015), hybride.

Cette dynamique est particulièrement évidente dans le domaine du genre. Les attentes associées à ce que signifie être une femme ou un homme peuvent varier de manière significative selon les contextes, exigeant des ajustements dans les codes de comportement, les formes de présentation et les cadres de sens (Donato et al., 2006, cité dans La Barbera, 2020). Les déplacements que condensent ces variations affectent tant la dimension publique que la manière d'habiter son corps, de vivre ses émotions ou d'imaginer l'avenir (Nolin, 2006, cité dans

La Barbera, 2020). C'est ainsi que les transformations sociales, la circulation de référents mondiaux et l'ouverture de nouveaux horizons de vie introduisent des tensions entre les modèles hérités et les aspirations propres.

C'est là qu'apparaît une question qui peut paraître paradoxale : pourquoi une personne construit-elle son identité sur des catégories qui, de l'extérieur, sont perçues comme contre-productives ? Comment se fait-il que les injonctions restrictives soient intériorisées ? Pourquoi, en définitive, laisse-t-on entrer l'ennemi chez soi ? Des lectures condescendantes ou des solutions simplistes ne rendraient pas justice à la manière dont le processus s'est développé. Peut-être que ce qui, de l'extérieur, semble être un ennemi, rien qu'un ennemi, est de l'intérieur une partie de ce que l'on est. Foucault (1989) aide à achever ce qui a été édifié tout au long du document. Le nécessaire pour pouvoir ouvrir le sac à dos de ces jeunes filles et comprendre, avec un peu plus de profondeur, ce qu'il contient.

Pouvoir constituant

Michel Foucault (1989) a introduit un virage fondamental dans la manière de penser le pouvoir. Dans un contexte où prédominait la conception juridique du pouvoir —comme interdiction, répression et loi verticale —, Foucault (1989) s'y oppose et propose une analytique du pouvoir comme relation, comme réseau diffus, comme production. Le pouvoir dit « non », mais il dit aussi « oui ». Il ne se contente pas de réprimer les désirs, il les produit également. Il n'agit pas seulement des sujets déjà constitués, il les constitue.

Cette idée fait écho à ce que Nietzsche (Rocca, 2007) avait déjà souligné — et ce n'est pas un hasard. Tous deux conçoivent le sujet comme le produit de forces qui le traversent, et non comme une origine qui en serait indépendante. Foucault (1989) ajoute cependant une dimension que Nietzsche n'avait pas totalement développée : le pouvoir comme mécanisme spécifiquement social et historique produisant des sujets concrets dans des contextes concrets. Si le pouvoir est constitutif — s'il n'existe pas de sujet préalable aux relations qui le produisent —, alors la question de

la libération se transforme. Il ne s'agit pas d'échapper au pouvoir, car il n'existe pas un « dehors » d'où le faire. Il s'agit de redéfinir, de déplacer, de subvertir les formes concrètes que ce pouvoir adopte. L'émancipation n'est pas une sortie. C'est un mouvement de l'intérieur.

Judith Butler (2002) applique cette logique foucaldienne au genre et à la formation du sujet. Pour Butler, le genre n'est pas une propriété que le sujet possède : c'est un effet de répétition performative d'actes qui, dans leur déploiement, créent l'illusion d'un noyau identitaire stable. Le sujet n'est pas l'auteur libre de ces actes ; il se constitue dans l'acte même de les répéter. Mais cette constitution n'est pas déterministe. La répétition n'est jamais exactement identique — il y a toujours des décalages, toujours la possibilité d'une variation, d'une subversion, d'une résinification. On ne dessine jamais deux fois le même arbre, même en essayant d'en répliquer les traits à l'identique.

Gerard Coll-Planas et Miquel Missé (2015), dans leur lecture de Butler, mettent l'accent sur cette double dimension du pouvoir : il est à la fois ce qui assujettit et ce qui rend l'action possible. Le pouvoir constitue les sujets — il leur donne une identité, un langage, des possibilités d'action —, mais dans cette action même, il ouvre la possibilité d'agir. Comme anticipé dans la section sur le corps, la capacité d'agir l'agentivité n'est ni une liberté absolue, ni une transcendance du pouvoir. C'est une redéfinition de l'intérieur, un déplacement des normes qui constituent l'humain. Les tensions émergent du fait que le sujet est constitué par de multiples forces pouvant entrer en friction. Et c'est précisément dans cette friction que se génère le mouvement, que la redéfinition devient possible. Si tout était parfaitement aligné, s'il n'y avait aucune tension, il n'y aurait pas non plus d'espace pour l'agentivité.

Cette approche n'est pas restée théorique. Coll-Planas et Missé l'ont activement transmise aux intervenant de terrain sur le genre. Lors d'ateliers avec des garçons, généralement issus de la classe ouvrière, ils les ont mis en garde contre le danger de stigmatiser certaines expressions de la masculinité : en les attaquant frontalement, on risquait de renforcer d'autres discriminations et,

surtout, de priver certains garçons du seul rempart sur lequel ils pouvaient bâtir la fiction de l'unité du sujet. Ils ont souligné que, pour ceux qui n'ont pas beaucoup d'éléments pour se construire, la masculinité — aussi problématique qu'elle paraisse de l'extérieur — peut être le seul point d'ancrage pour exister. La supprimer sans rien offrir en remplacement n'est pas une libération. C'est, peut-être, une dissolution.

Mais une mise en garde s'impose. Reconnaître la tension comme condition de possibilité de la capacité d'agir ne revient pas à appeler à la rupture, ni à la célébrer. Héraclite avait indiqué que sans tension, l'arche n'existe pas — que l'harmonie n'est pas l'absence de contradiction, mais son produit. Mais il ajoutait aussi qu'un excès de tension brise l'arche. Foucault (1989) et Butler (2002) ajoutent que la redéfinition se fait de l'intérieur, et non par une fuite du pouvoir. Et « de l'intérieur » signifie : sans démanteler tous les liens qui constituent le sujet.

Une jeune fille n'est pas extérieure à sa famille, à sa culture, à ses loyautés. Elle l'est en partie, grâce à elles. Lui demander de rompre avec les injonctions familiales comme condition de son autonomie revient souvent à lui demander de rompre avec une partie d'elle-même. L'héroïne de de Green Book le formule avec une précision douloureuse :

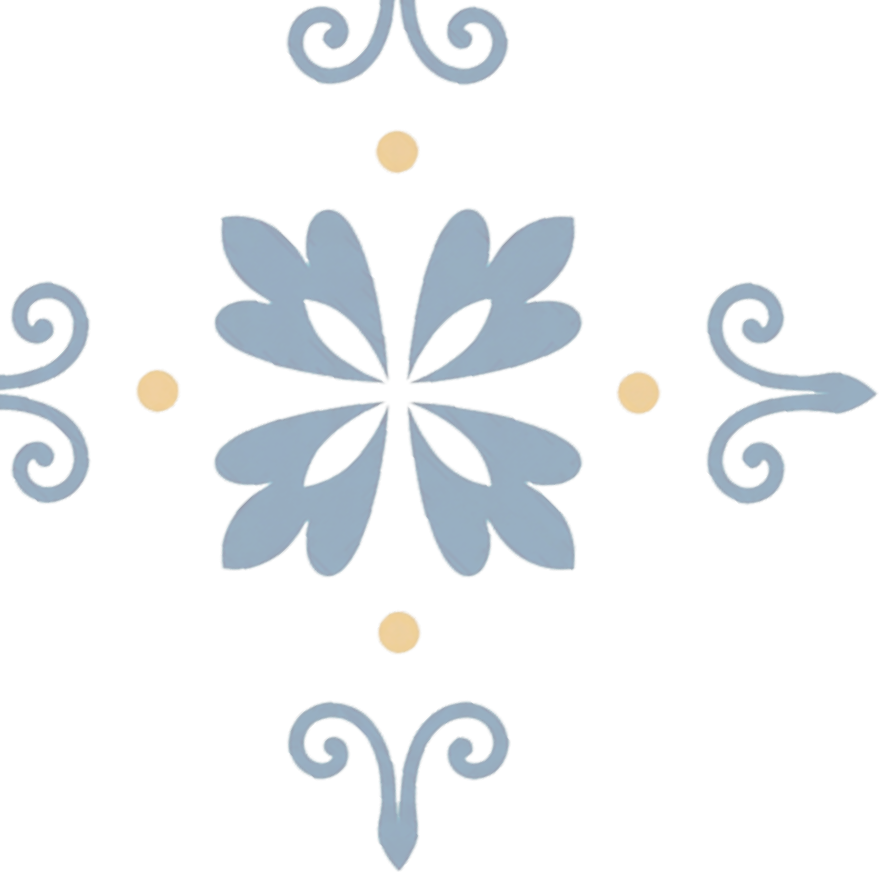
« Si je ne suis pas assez noir, si je ne suis pas assez blanc, si je ne suis pas assez homme, alors que suis-je ? »

La question révèle ce qui se passe lorsque les cadres constituant un sujet s'érodent sans être remplacés. Il n'y a pas de libération ; il y a désorientation.

Mais le mouvement inverse n'est pas sans conséquence non plus. Certaines personnes peuvent avoir construit leur autonomie précisément dans la distance vis-à-vis de ces liens — pour elles, la dissociation a été le processus qui leur a permis d'exister. Dans ces cas-là, leur demander de les maintenir ou de renouer peut-être tout aussi contre-productif. Il n'existe pas de solution miracle.

Il existe des sujets concrets, dotés d'histoires concrètes, qui ont construit leur fiction d'unité à partir de lieux très différents.

Ce cadre ne préconise pas de ruptures. Il reconnaît qu'il existe un seuil au-delà duquel la tension devient insupportable.



4. Contexte de la recherche : Barcelone et Tanger

4.1. Cadre légal : le de iure et le de facto

Comme mentionné précédemment, le projet Chams s'inscrit à la croisée de deux contextes socioculturels, juridiques et administratifs distincts : le Maroc et la Catalogne. Dans la mesure où les pratiques professionnelles sont largement structurées par les cadres légaux dans lesquels elles s'exercent, une mise en perspective de ces derniers s'avère nécessaire. Ces cadres, construits à la croisée des dispositifs de protection de l'enfance et de ceux dédiés aux droits des filles et des femmes, déterminent le champ d'action des centres résidentiels et orientent les réponses institutionnelles possibles.

La présente section propose une brève généalogie de leur évolution. La loi apparaît en effet comme un espace où se cristallisent des processus historiques de longue durée, tout en définissant à la fois des opportunités et des contraintes pour les centres. Il importe toutefois de garder à l'esprit que ces cadres relèvent avant tout d'un registre normatif : ils renvoient à ce qui « devrait être » et ne coïncident pas toujours avec les réalités effectives des pratiques.

4.1.1. Petite présentation du cadre espagnol et relatif aux droits et à la protection des femmes et des enfants

Dès 1979, avec la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (CEDAW), puis en 1999 avec son protocole facultatif – qui affirme la nécessité de transformations sociales profondes pour garantir l'égalité femmes-hommes et le droit des femmes à obtenir des réparations en cas d'atteinte à leurs droits –, l'Espagne s'intègre aux normes internationales, européennes, puis nationales pour façonner un cadre juridique visant la prévention et à l'éradication des violences faites aux femmes (Catalogne, Loi 5/2008, 2008). Ces premières mesures préfigurent un cadre plus structuré, décisif pour la reconnaissance de la violence de genre et les dispositifs de protection impactant les trajectoires des jeunes en centres résidentiels.

Les premières mesures législatives de l'État espagnol contre les violences de genre apparaissent au début des années 2000, avec un ensemble de lois qui renforcent la sécurité publique, modifient le Code pénal pour intégrer les délits de violence domestique et unifient les mécanismes de protection des victimes à travers la création des ordonnances de protection. Cependant, ce n'est qu'en 2004 qu'est approuvée la Loi organique 1/2004 de mesures de protection intégrale contre la violence de genre. Son objectif : la prévention et le soutien multidimensionnel (social, éducatif, civil, pénal, professionnel et accompagnement socio-économique) (Espagne, Loi organique 1/2004, 2004).

L'adoption de cette loi marque une étape décisive en introduisant explicitement le terme « violence de genre » dans un texte législatif espagnol (Camarasa, Fracolí, 2013). L'État reconnaît ainsi que les femmes sont exposées à des formes multiples et structurelles de violence. La loi définit la violence de genre comme tout acte de violence physique ou psychologique, incluant les agressions contre la liberté sexuelle, les menaces, les contraintes ou la privation arbitraire de liberté (Camarasa, Fracolí, 2013).

Pour promouvoir une égalité effective, l'Espagne adopte ensuite la Loi organique 3/2007. Constatant que l'égalité formelle est insuffisante, ce texte renforce les mesures contre les violences physiques, les discriminations salariales, les inégalités d'emploi et les difficultés de conciliation entre vie professionnelle et vie privée. La loi vise ainsi à concrétiser une égalité jusqu'alors théorique.

Le cadre espagnol est complété par une production normative propre à la Catalogne. En effet, le Décret royal 2352/1981 a transféré à la Generalitat de Catalogne les services relatifs à la protection et à la prise en charge des femmes victimes de violences. Ce transfert a permis un développement notable de lois propres aux communautés autonomes spécifiquement dédiées à la protection, à la réparation et à la prévention des violences envers les femmes. Le niveau régional revêt une importance particulière pour notre recherche, puisque les centres résidentiels où vivent les jeunes dépendent du cadre juridique catalan en matière de protection et d'accompagnement.

En avril 2008, la Loi 5/2008 sur le droit des femmes à l'éradication de la violence machiste pose le principe que ces violences font obstacle à la pleine citoyenneté des femmes. Sa finalité est :

**« d'établir des mécanismes pour
contribuer à l'éradication de la violence
machiste subie par les femmes et
de reconnaître et progresser dans
les garanties concernant les droits
fondamentaux des femmes à vivre sans
aucune manifestation de cette violence »
(Catalogne, Loi 05/2008).**

La loi catalane définit la violence machiste comme toute violence dirigée contre les femmes en raison de leur genre, dans des rapports de pouvoir inégaux. Elle en souligne le caractère structurel, ancré dans une culture de domination masculine qui entrave l'égalité et les droits des femmes. Le texte reconnaît la diversité des violences – physiques, psychologiques, sexuelles ou économiques – et leurs manifestations dans les sphères relationnelle, familiale, professionnelle et communautaire. Il précise les critères d'identification, organise la coordination des services de protection et d'accompagnement, et prévoit des actions de formation, de sensibilisation, de prévention et de recherche.

Cette perspective a été renforcée par deux lois régionales ultérieures : la Loi 17/2015 sur l'égalité effective entre les femmes et les hommes, qui vise une transformation de la culture administrative pour garantir une égalité réelle, et la Loi 17/2020, qui modifie la Loi 5/2008 afin d'élargir son champ d'action et de renforcer les garanties de protection. Concrètement, la Loi 17/2020 étend les domaines où la violence machiste peut se manifester – institutionnel, éducatif, public ou numérique – et élargit la typologie des violences reconnues, intégrant notamment la violence numérique, la violence de second ordre, la violence vicariante, la violence obstétricale ainsi que les atteintes aux droits sexuels et reproductifs. Concernant la violence sexuelle, elle

introduit une définition explicite du consentement fondée sur une volonté affirmative. Enfin, la loi élargit la protection à la diversité de genre, incluant les femmes cisgenres, transgenres ainsi que les personnes non binaires (Catalogne, Loi 17/2020).

Au niveau national, la loi dite du « solo sí es sí » [seulement oui est oui] – la Loi organique 10/2022 du 6 septembre sur la garantie de la liberté sexuelle – marque une avancée majeure dans la reconnaissance des droits des femmes. Elle propose d'introduire une perspective de genre transversale dans l'ensemble du système juridique, ce qui implique une réorganisation profonde des politiques et des dispositifs existants. En plaçant le consentement au centre, elle reconnaît les atteintes à la liberté sexuelle comme un problème collectif et facilite, entre autres, les conditions de dépôt de plainte. Les changements et obligations découlant de cette loi ont été divers, mais les plus importants concernant les violences – et qui intéressent alors cette étude – sont le renforcement de la prévention, à travers des actions de sensibilisation et de formation, ainsi que l'amélioration de l'accompagnement des victimes et la création de fonds d'indemnisation pour les femmes victimes de violences sexuelles.

Parmi l'ensemble des lois et dispositifs susceptibles d'influencer les trajectoires des jeunes accueillies en centres résidentiels, figurent naturellement – comme déjà évoqué – les législations reconnaissant les droits des enfants, adolescentes et des jeunes. Leur révision est alors également nécessaire.

En effet, leur développement, au niveau national, suit une dynamique similaire à celle observée pour les droits des femmes : la reconnaissance passe d'abord par l'adhésion aux cadres internationaux. En 1990, l'Espagne a ratifié la Convention internationale relative aux droits de l'enfant de 1989, marquant son engagement envers la protection et la promotion de leurs droits. Cette base a ensuite été renforcée par la Loi organique 1/1996, qui affirme que les enfants et adolescentes sont des sujets de droits à part entière et qu'ils disposent d'une capacité progressive à les exercer.

Avec la Loi 1/1985 du 13 juin sur la protection des droits des mineurs, la Catalogne devient la première communauté autonome à se doter d'un cadre propre en matière de protection de l'enfance (Camarasa, Fracolí, 2013). Comme pour les politiques de prise en charge des femmes victimes de violences, ce développement a été rendu possible par le transfert, via le Décret royal 1292/1981, des compétences étatiques en matière de protection des mineurs à la Generalitat de Catalogne. La Loi 37/1991 a posé les premières bases en matière de mesures de protection des mineurs en situation de délaissement et d'adoption. Elle a été complétée en 1995 par la Loi 8/1995, qui a étendu l'attention et la protection à l'ensemble des enfants et adolescents tout en modifiant la loi précédente. Toutefois, ces normes demeuraient séparées : l'une régissait la protection générale des mineurs, tandis que l'autre se concentrait sur ceux et celles en situation d'abandon (Camarasa, Fracolí, 2013).

En 2010, afin de disposer d'un cadre unifié regroupant l'ensemble de la législation catalane sur l'enfance et l'adolescence, est approuvée la Loi 14/2010 sur les droits et les opportunités de l'enfance et de l'adolescence. Elle inclut aussi bien les mineurs en situation de risque que ceux en situation de danger, tout en affirmant la reconnaissance des enfants et adolescents comme sujets de droits. Elle présente un intérêt particulier pour cette recherche puisqu'elle intègre explicitement des mesures de transition vers l'autonomie, étendant la protection au-delà des 18 ans, dont trois articles constituent les piliers essentiels.

L'article 146, situé dans le chapitre consacré à la protection des mineurs en situation de délaissement, prévoit des mesures spécifiques pour accompagner les jeunes de 16 et 17 ans dans leur passage à la vie adulte, en leur offrant un premier accès à des dispositifs d'autonomie personnelle. Cette logique se prolonge dans le chapitre IV, formé par les articles 151 et 152 : le premier encadre les mesures d'assistance destinées aux jeunes ayant atteint la majorité après un parcours de protection, tandis que le second régit les programmes de soutien à l'émancipation et à l'autonomie des jeunes sortant de protection ou en situation de risque.

Dans le domaine du logement, ces prévisions se concrétisent à travers les services pour les jeunes sous tutelle ou anciens mineurs protégés inclus dans la Cartera de Serveis Socials et gérés par l'Àrea de Suport als Joves Tutelats i Extutelats. Enfin, l'article 23 complète ce dispositif en imposant à la Generalitat l'élaboration d'une cartographie des ressources et services en enfance et adolescence, en permettant la création de dispositifs publics, privés et associatifs via des accords avec les administrations locales, et en engageant ces dernières à soutenir prioritairement les entités œuvrant pour les droits des mineurs dans les territoires les plus vulnérables.

Dans l'ensemble, le cadre légal espagnol et catalan révèle une structuration progressive et multidimensionnelle des droits des femmes, des enfants et des jeunes, ainsi qu'un renforcement notable des dispositifs de protection et d'accompagnement vers l'autonomie. Ce panorama fournit les éléments nécessaires – mais non suffisants – à la compréhension des dispositifs d'accompagnements des jeunes dans les centres résidentiels.

4.1.2. Petite présentation du cadre marocain relatif aux droits et à la protection des femmes et des enfants

Tout comme en Catalogne, le cadre institutionnel marocain s'est d'abord structuré à travers l'adhésion à des conventions internationales. Ainsi, en 1993, le Maroc ratifie la CEDAW, dans un contexte marqué par l'émergence progressive d'associations locales portées par des femmes et centrées sur la condition féminine (Naciri, 2013).

La seconde moitié des années 1990 se caractérise par un État marocain qui commence à accorder une attention accrue à la violence faite aux femmes, concomitamment à l'essor d'associations féministes et de défense des droits des femmes (Naciri, 2013). Un exemple significatif est la campagne « Non à la violence faite aux femmes », lancée en 1998 par le Secrétariat d'État chargé de la Famille, de l'Enfance et des Personnes handicapées (2005). Largement diffusée dans les médias, cette campagne visait à briser le silence entourant les violences

envers les femmes et à sensibiliser l'opinion publique à cette problématique longtemps invisibilisée.

Le début des années 2000 marque une période d'avancées significatives, caractérisée par l'élaboration de nouvelles stratégies, de plans d'action et par d'importantes réformes législatives autour de cette problématique. En 2002, la Stratégie Nationale de Lutte contre la Violence faite aux Femmes vient structurer ces avancées en proposant un cadre global de prévention, de protection des victimes et de poursuite des auteurs. Elle définit sept domaines prioritaires : la réforme juridique, la prise en charge des femmes victimes, le renforcement des infrastructures et des ressources, l'éducation et la sensibilisation, la recherche et les partenariats, la formation des professionnels, ainsi que la mise en place d'une politique générale de lutte contre les violences (Secrétariat d'État chargé de la Famille..., 2005).

Plus tard, en 2004, une réforme décisive est menée concernant la Moudawana – ou Code de la famille –, texte juridique rédigé en 1958 qui encadre le statut personnel et successoral. Ce code régle l'ensemble des questions relatives à la vie familiale, notamment le mariage, le divorce, l'héritage et la garde des enfants. Le processus de révision a été fortement soutenu par des organisations féminines de la société civile, ce qui a permis l'intégration d'avancées majeures en matière de droits des femmes. La réforme introduit notamment le principe d'égalité entre les sexes, remplace la répudiation par le divorce consensuel et favorise le partage des responsabilités au sein de la famille (Moghadam, 2007).

Dans cette dynamique de réformes, le Plan opérationnel de la Stratégie nationale de lutte contre la violence à l'égard des femmes, adopté en 2005, constitue une étape importante. Conçu comme la traduction concrète de la stratégie nationale de 2002, il s'appuie à la fois sur les textes nationaux existants et sur les engagements internationaux ratifiés par le Maroc. Élaboré à partir d'un travail de terrain mené auprès d'ONG et d'institutions publiques, ce plan identifie plusieurs domaines d'action prioritaires : le renforcement

de l'offre de services, la formation du corps professionnel, la recherche et la collecte de données, l'amélioration du cadre juridique, ainsi que les actions de sensibilisation et de plaidoyer. Parmi les mesures urgentes figure notamment la consolidation et l'élargissement des unités d'accueil pour les femmes et les enfants victimes de violences.

Plus récemment, en 2018, entre en vigueur la Loi n° 103.13 relative à la lutte contre la violence à l'égard des femmes, qui renforce la protection juridique des victimes et instaure de nouveaux mécanismes de prise en charge. L'article 10 de cette loi prévoit notamment la création de cellules d'accueil dédiées aux femmes victimes de violence. Par la suite, en 2021, est adoptée la Politique nationale de lutte contre les violences faites aux femmes et aux filles à l'horizon 2030, laquelle insiste sur la nécessité d'aborder conjointement les questions relatives aux femmes et à l'enfance.

Cette articulation n'est pas fortuite : plusieurs des textes évoqués dans cette partie intègrent explicitement la dimension des droits de l'enfant. Cela conduit ainsi à présenter la législation marocaine dédiée à l'enfance, qui encadre — aux côtés des dispositifs de lutte contre les violences faites aux femmes — le travail du centre résidentiel Amna.

En tant que socle juridique de l'institution familiale, la Moudawana joue un rôle central dans la législation des droits de l'enfant, notamment en ce qui concerne l'âge légal du mariage, la garde, la reconnaissance de paternité et les obligations parentales. Bien que la réforme de 2004 ait introduit des avancées majeures, elle nécessite aujourd'hui de véritables changements pour accompagner les évolutions législatives du Maroc marquées notamment par l'adoption en 2011 de la nouvelle Constitution qui accorde une primauté aux conventions internationales ratifiées et consacre plusieurs dispositions en faveur des droits humains, de l'égalité et de la lutte contre la violence.

Dans ce sens un ambitieux processus de refonte du code de la famille a été initié en octobre 2023 mobilisant l'ensemble des

acteurs politiques et de la société civile mais qui reste encore à ce jour non finalisé, sans texte adopté, symptôme évident des profondes contradictions et résistances auxquelles est confronté le Maroc.

S'inscrivant dans cette dynamique, le Maroc a aussi élaboré une réponse nationale opérationnelle pour la protection de l'enfance, la Politique publique intégrée de protection de l'enfance (PPIPEM) pour la période 2015-2025. Ce cadre vise à renforcer l'effectivité de la législation, à déployer des dispositifs territoriaux intégrés et à harmoniser les pratiques professionnelles. Il promeut également des normes sociales favorables aux mineurs, tout en s'appuyant sur des systèmes d'information standardisés et un suivi-évaluation régulier. C'est dans cette dynamique qu'est né à Tanger en 2019 le premier Dispositif territorial intégré de protection de l'enfance dans lequel s'inscrit le projet Chams.

Les transformations engagées s'accompagnent d'investissements accrus dans les domaines de la santé, de la protection sociale et de l'éducation. La couverture des dispositifs sociaux et sanitaires s'est ainsi considérablement élargie, tout comme le taux net de scolarisation des enfants âgés de 4 à 5 ans et celui des enfants en situation de handicap. Ces évolutions s'inscrivent dans l'ambition de construire un « État social », telle qu'énoncée dans le Nouveau Modèle de Développement (NMD) de 2021, qui fixe les orientations du Maroc à l'horizon 2035 sur les plans économique, social, humain et territorial.

L'architecture normative – tant au Maroc qu'en Catalogne – dessine les contours d'un mandat institutionnel dédié à la protection des femmes et des mineures. Toutefois, même si les deux territoires avancent vers un arsenal législatif robuste – de jure – il convient de s'interroger sur sa mise en application concrète – de facto -. En effet, tant la portée des textes que leur mise en application concrète (qui les traduisent ou les heurtent) constituent une base pour les centres qui habitent le cadre normatif. Il s'agit d'observer comment les structures s'ancrent dans ces mandats parfois lacunaires et comment, au quotidien, la complexité des parcours de vie se négocie aux limites des dispositifs d'hébergement.

4.2. Typologies des centres : caractéristiques et fonctions

Pour pouvoir situer le modèle des tensions, il est nécessaire de revenir plus précisément sur la réalité institutionnelle des centres. En effet, les éléments observés s'inscrivent dans des cadres organisationnels particuliers qui façonnent l'expérience des jeunes. C'est dans cette perspective que sont présentées, brièvement, les principales caractéristiques des centres : l'organisation et sa forme juridique, les sources de financement, le type de ressource et sa dépendance institutionnelle, les objectifs, le public destinataire, ainsi que la durée des séjours et la capacité d'accueil.

Les informations présentées ci-après proviennent à la fois de sources publiques – accessibles notamment via des sites internet – et de documents internes, ainsi que de données directement sollicitées et communiquées par les professionnels des organisations concernées. Pour cette raison, il n'est pas toujours possible d'en indiquer précisément la source.

Casal dels Infants

Le Casal dels Infants est une association non gouvernementale à but non lucratif qui apporte un soutien à des familles, enfants et jeunes en risque social à travers différents programmes d'accompagnement pour des enfants, jeunes et familles qui se financent tant avec des fonds publics – comme la Generalitat de Catalunya et différents Ajuntaments – qu'avec des fonds privés (Casal dels Infants, s. f.-a).

Parmi ses services se trouve le Service de Transition à l'Autonomie destiné à des jeunes âgées de 18 à 23 ans en situation de haute vulnérabilité et n'ayant pas de référents familiaux. Son objectif est de garantir une formation pour que ces jeunes puissent avoir accès à une autonomie pleine (Casal dels Infants, s. f.-b).

Le travail s'organise selon trois axes complémentaires : un projet global et intensif qui couvre les aspects administratifs et

juridiques, les besoins fondamentaux, l'apprentissage des langues officielles, le développement des compétences relationnelles, le suivi émotionnel, les soins personnels ainsi que les parcours éducatifs et professionnels ; un dispositif d'hébergement en appartements assistés, accompagné par une équipe éducative ; et enfin, la création d'un réseau de soutien social visant à élargir les relations et contacts des jeunes (Casal dels Infants, s. f.-c).

Le Casal dispose de sept appartements à Barcelone. Parmi eux, trois sont conventionnés avec l'Àrea de Suport als Joves Tutelats i Extutelats (ASJTET) – en français pôle d'accompagnement aux jeunes sous tutelle et anciennement sous tutelle – et les quatre autres appartements sont des appartements de gestion propre. Ainsi, ce service répond institutionnellement aux normes et exigences de la Direction Générale de Prévention et Protection de l'Enfance et l'Adolescence – en catalan Direcció General de Prevenció i Protecció a la Infància i l'Adolescència (DGPPIA) – dont dépend l'ASJTET. Dans les premiers les jeunes peuvent rester entre les 18 et les 21 ans et dans le deuxième entre les 18 et les 23 ans. Deux des appartements de quatre places chacun, sont exclusivement réservés aux filles dans le but de pouvoir répondre aux particularités de leurs besoins, en plus d'un appartement mixte conventionné avec l'ASJTET. Au total dix places simultanées pour les jeunes femmes.

Pour pouvoir accéder à cette ressource, les critères d'admission sont les suivants (seul le profil des jeunes filles est présenté ici, conformément à l'objet de la recherche) : être ou avoir été sous tutelle, être âgée de 18 à 23 ans, ne pas disposer de ressources économiques suffisantes pour construire un projet d'autonomie, et démontrer un engagement ainsi qu'une motivation en faveur du programme et de l'insertion.

En règle générale, la durée de leur séjour, qui leur permet de suivre et finir le programme d'insertion, est de 18 mois (Casal dels Infants, s. f.-c).

Fundació de l'Esperança

La Fundació de l'Esperança est une entité d'action sociale directe de la Fundació la Caixa, créée en 2013 afin de promouvoir l'inclusion sociale des personnes et des familles en situation de vulnérabilité ou en risque d'exclusion sociale (Fundació Esperança, s. f.-a) ; elle intervient dans le quartier du Barri Gòtic en s'inscrivant dans un réseau et en collaboration avec divers acteurs du territoire, afin de réduire l'impact des inégalités et de contribuer à l'amélioration de l'exercice des droits de citoyenneté. Sa mission est d'offrir un accompagnement global et transformateur aux personnes et aux familles en situation de pauvreté, de vulnérabilité ou d'exclusion sociale, en les soutenant dans le développement de leurs capacités et de leurs compétences, afin de renforcer leur autonomie, de promouvoir l'égalité des chances et de favoriser leur inclusion sociale (Fundació Esperança, s.f.-b).

La Casa Recés est une ressource d'hébergement temporaire de second niveau et non d'urgence, d'une durée maximale de deux ans – sauf situation exceptionnelle pouvant justifier une prolongation – destinée aux femmes âgées de 18 à 30 ans, sans enfants à charge et engagées dans une démarche volontaire.

Dotée de 44 places, elle accueille des femmes aux parcours variés, souvent marqués par des formes multiples de violences : violences machistes, mariage forcé, violences physiques ou psychologiques, violences sexuelles ou ruptures familiales. Son objectif éducatif est d'offrir un accompagnement intégral et personnalisé fournissant les outils nécessaires au renforcement de l'autonomie, à la récupération émotionnelle et à l'avancée des processus d'émancipation.

L'accès à la Casa Recés s'effectue sur orientation d'une institution publique des services sociaux ou d'une organisation sociale en mesure de fournir un rapport du personnel prescripteur motivant la demande (Fundació Esperança, s. f.-c).

Les critères d'admission sont les suivants : être une femme

âgée de 18 à 30 ans, ne pas avoir d'enfants à charge, se trouver en situation de vulnérabilité ou d'exclusion sociale justifiée par un rapport social, et nécessiter un hébergement. La candidate doit également disposer d'un niveau de fonctionnement psychosocial et d'une autonomie suffisante pour suivre un plan de travail, tout en ne présentant aucune consommation de produits toxiques. Elle doit enfin disposer d'un DNI, d'un titre de séjour ou, en cas de situation administrative irrégulière, justifier de plus de deux ans d'inscription au registre municipal (empadronament), tout en manifestant une volonté claire de s'engager activement dans son processus personnel et la mise en œuvre de son projet d'accompagnement.

Fundació Idea

La Fondation Idea œuvre pour la promotion et la défense des droits de l'enfant, en adoptant une approche centrée sur ses droits fondamentaux : elle travaille à favoriser l'intégration sociale des enfants et des jeunes en situation d'exclusion ou de risque, en les reconnaissant comme des citoyens de plein droit. Son action repose sur l'approche fondée sur les droits, la durabilité, la visibilité et l'innovation, ce qui se concrétise par le Modèle IDEA d'intervention sociale, orienté vers l'accompagnement autodirigé, l'action communautaire et l'évaluation de l'impact afin de promouvoir les opportunités, de réduire les inégalités et de progresser vers la transformation sociale. Enfin, la fondation adopte une perspective de genre qui recherche l'égalité effective entre les femmes et les hommes (Fundació Idea, s. f.).

Parmi ses services, la Fundació Idea gère divers centres résidentiels ayant chacun des spécificités et des objectifs concrets. Au sein du projet, deux ressources ont participé : l'Appartement d'Insertion Professionnelle – Pis de Inserció Laboral (PIL) – et le Centre d'accueil L'Olivar. Les deux s'inscrivent dans le cadre institutionnel de la DGPPIA et partagent une même finalité : garantir la protection, les droits et les opportunités des jeunes non accompagnées. Toutefois, ces deux dispositifs ont des particularités qui répondent à des besoins distincts ce qui se

reflète dans leurs objectifs, leur population cible, leurs modalités d'admission et la durée d'accompagnement.

Le Centre d'Accueil L'Olivar constitue un dispositif de protection destiné aux adolescentes de 12 à 18 ans en situation de risque grave ou de désemparement. Sa mission première est d'assurer leur sécurité dans un cadre résidentiel stable, protecteur et bienveillant. L'accompagnement repose sur une évaluation diagnostique approfondie de la situation personnelle, familiale et sociale de chaque jeune, afin de proposer la mesure de protection la plus adaptée à son intérêt supérieur. Le centre accueille notamment des mineures migrantes non accompagnées, dont certaines peuvent être victimes ou potentielles victimes de traite d'êtres humains, et met en place un accompagnement spécialisé favorisant leur réparation émotionnelle et physique. Avec une capacité de 15 places, L'Olivar est un service d'accueil temporaire : la durée de séjour est en principe limitée à six mois (quatre mois en moyenne en 2024), le temps nécessaire pour évaluer la situation et orienter la jeune vers une solution plus stable et adaptée.

Le PIL Oreneta intervient lorsque la situation de protection est stabilisée et que l'enjeu devient l'accès à l'autonomie. Il s'adresse à des jeunes femmes de 16 à 21 ans, placées ou anciennement placées sous tutelle, qui ne disposent pas de soutien familial suffisant pour construire un projet d'émancipation. Il ne s'agit plus d'un dispositif d'urgence ni d'évaluation, mais d'un espace de transition vers la vie adulte. L'accompagnement y est centré sur le développement des compétences personnelles, sociales et professionnelles, avec un accent particulier sur l'insertion professionnelle et l'acquisition d'une stabilité économique. D'une capacité de 4 places, le PIL propose un suivi individualisé pouvant se prolonger jusqu'à l'âge de 21 ans des jeunes filles, en fonction du projet et des progrès réalisés vers l'indépendance.

Amna

À Tanger, dès 1998 l'association Amna se consacre à la défense des droits des femmes et à la dénonciation de toute forme de

violence à leur égard, à travers différents volets d'intervention : accueil et orientation, accompagnement juridique, assistance médicale, médiation familiale, soutien psychologique, insertion et formation professionnelle (Association Amna, s. f.-a).

Le centre a pour objectifs de garantir un hébergement sécurisé et digne aux jeunes filles exposées au danger, de leur offrir les conditions nécessaires à une prise en charge complète, et de soutenir leur réadaptation ainsi que leur intégration sociale et familiale (Association Amna, s. f.-b). C'est au sein de cette organisation que se trouve le centre d'hébergement d'urgence Amna; il dispose de 26 places pour accueillir des filles mineures en situation difficile : victimes de violences physiques, morales ou sexuelles, expulsées de leur domicile, sans abri ou exposées à un danger immédiat.

Organisation	Ressource	Objectif de la ressource	Dépendance institutionnelle	Public destinataire	Capacité	Durée du séjour
Casal dels Infants	Appartements de transition	Garantir une capacitation pour l'accès à une autonomie pleine.	DGPPIA	Jeunes filles (18-23 ans) ex-tutelées en haute vulnérabilité.	Non spécifiée (6 appartements)	18 mois en moyenne.
Fundació de l'Esperança	Casa Recés	Renforcement de l'autonomie et processus d'émancipation globale.	Services sociaux / Orga. sociales	Femmes (18-35 ans) sans enfants, victimes de violences ou exclusion.	44 places	2 ans maximum.
Fundació Idea	L'Olivar	Protection, sécurité et évaluation diagnostique pour orientation.	DGPPIA	Adolescentes (12-18 ans) en risque grave, potentielles victimes de traite ou victimes	15 places	4 à 6 mois.
Fundació Idea	PIL Oreneta	Accompagnement vers l'insertion pro. et l'autonomie économique.	DGPPIA	Jeunes filles (16-21 ans) sous tutelle ou ex-tutelées.	4 places	Jusqu'à 21 ans (selon projet).
Association Amna	Amna - Centre d'hébergement d'urgence	Garantir un abri sûr et soutenir la réintégration sociale ou familiale.	Procureur du Roi (Décision judiciaire)	Filles mineures (< 18 ans) en danger immédiat ou situation difficile.	20 places	1 à 3 mois.

L'admission au centre d'hébergement d'urgence est régie par un protocole précis, visant à garantir une protection immédiate aux jeunes filles de moins de 18 ans se trouvant en situation de vulnérabilité ou de danger imminent. Cette procédure repose prioritairement sur une décision judiciaire d'orientation émanant des autorités compétentes — à savoir le Procureur du Roi ou le

juge des mineurs — bien qu'en cas d'urgence absolue, la direction du centre puisse procéder à une évaluation directe sous réserve d'une notification ultérieure aux autorités. Par ailleurs, l'intégration de la résidente suppose son adhésion pleine et entière au règlement intérieur, après une information adaptée à son âge et à sa maturité concernant ses droits et devoirs.

En revanche, le centre définit des limites d'admission claires pour les situations nécessitant une prise en charge spécialisée qu'il n'est pas en mesure d'assurer. Sont ainsi exclues les mineures présentant une addiction active, des troubles psychiques graves, un handicap intellectuel profond ou des maladies infectieuses requérant des protocoles d'isolement spécifiques. De même, l'établissement n'accueille pas les jeunes filles en conflit avec la loi relevant de structures de réinsertion ou d'éducation corrective. Dans ces circonstances, la direction s'engage, en étroite coordination avec les autorités, à orienter ces cas vers les institutions sanitaires ou sociales appropriées, afin de garantir leur droit à une protection adaptée et sans discrimination.

Le caractère d'urgence du centre prévoit, en théorie, des séjours très courts – d'un jour à trois mois – pendant lesquels le programme d'accompagnement est ajusté en fonction des besoins immédiats des filles. Toutefois, cette limite temporelle reste théorique : faute de solutions de sortie adaptées, dans la réalité la situation en est une autre, question que nous explorerons plus tard.



5. La face immergée de l'iceberg : l'analyse des récits

Avec les outils conceptuels reconstruits jusqu'ici, il est temps d'explorer le vécu des personnages, d'ouvrir leur sac à dos : leurs expériences, leurs tensions, leurs stratégies implicites ou explicites. Ces outils conceptuels ont préparé le terrain. Il est temps maintenant de plonger au cœur des expériences et des récits des jeunes filles ainsi que des équipes qui les accompagnent, afin de comprendre, de l'intérieur, ce qui les traversent.

L'analyse s'organise en trois temps : les tensions qui traversent les trajectoires des jeunes filles avant l'entrée au centre, celles qui se reconfigurent pendant le séjour (le dedans), et enfin celles qui émergent du côté des professionnels, compris comme faisant partie de l'écosystème institutionnel (l'accompagnement).

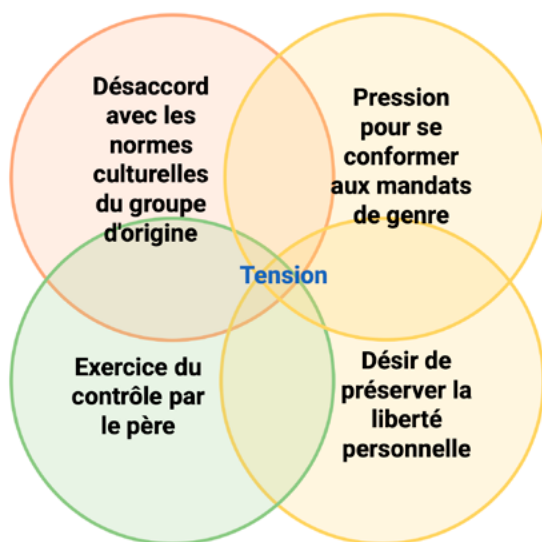
Une note sur le ton et la structure. Les tensions des jeunes filles sont exposées en accord avec la nature des dispositifs utilisés lors du travail de terrain : un ton proche du récit, qui suit le fil des narrations et des personnages ayant émergé du processus participatif. Les tensions des équipes professionnelles sont présentées dans un registre différent — plus analytique, plus formel — cohérent avec la technique qui les a fait émerger et avec la nature des questions qu'elles mettent sur la table. Enfin, il convient de préciser que les textes des deux contextes — Barcelone et Tanger — sont écrits de manière séparée car ils répondent à des territoires, des processus et des configurations locales qui ne sont pas interchangeables. Cela peut impliquer que certaines idées apparaissent dans les deux sections.

5.1 Le territoire de Barcelone

5.1.1. L'avant : tensions précédant l'entrée au centre

Figure 1

L'exercice de contrôle par le père se combine avec le désaccord des normes culturelles du groupe d'origine et le désir de préserver la liberté personnelle.



Fátima et Hydeia sont les deux premiers personnages qui nous permettent de comprendre les tensions qui précèdent l'entrée dans les centres résidentiels. Leurs histoires présentent des points communs, mais aussi des différences qui seront analysées au fil du récit.

Dans ce premier espace de tension, le conflit avec la famille s'enracine dans les injonctions et les rôles de genre que la structure familiale impose. Elles ne s'identifient ni à la figure maternelle ni à sa trajectoire vitale, et le mariage n'est pas l'objectif désirable. Pour comprendre l'origine de ce conflit, il faut examiner la situation de prêt. En parlant de la mère de Fátima, l'une des jeunes en dévoile la logique avec une précision qui ne laisse aucune place à la relativisation :

« La mère est celle qui écoute le père. Au bout du compte, le père est la figure autoritaire de la maison. Il se peut que le père n'ait pas toujours été avec eux parce qu'en fin de compte la mère est celle qui doit toujours faire tout le travail de s'occuper de ses enfants, le père passe son temps dehors ou... je ne sais pas. Par exemple, si le père d'elle a été beaucoup d'années dehors, mais c'est toujours la mère qui doit être là, qui doit lui donner de l'argent. Et le père est un peu culotté, au final il ne s'est pas occupé d'elles, mais "je suis le père je suis l'homme" et bien je décide des règles. La mère au final... C'est aussi un peu à cause de la culture qui dit que tu dois écouter ton mari, que le père va avant les enfants. »
(G.D jeunes Barcelone)

Hydeia annonce succinctement :

« Ce n'est pas la même chose fille avec garçon. Le père penser "c'est un garçon, ce n'est pas la même chose". » (G.D jeunes Barcelone)

« Parce que fille à la maison. » (G.D jeunes Barcelone)

Deux phrases. La logique entière d'un système. Dans le cas des deux personnages, comme ils continueront à le raconter, le contrôle familial s'exerce de manière intense et systématique, s'articulant comme un mécanisme pour protéger le capital symbolique de la famille : son honneur et sa réputation au sein de la communauté d'origine (Ponferrada et Pàmies, 2016). Ce capital est associé fondamentalement à la conduite morale des filles, un fait qui situe le corps féminin comme espace prioritaire de régulation. La manière de s'habiller n'est pas un détail superficiel.

C'est un code qui décrit publiquement qui est la fille et comment elle interagit avec les autres. Le fait de s'habiller d'une certaine manière active des attributions concernant la moralité, sa disponibilité sexuelle et son adhésion aux valeurs du groupe. En ce sens, le contrôle sur l'apparence est un contrôle sur l'identité publique du personnage — et, par extension, sur l'honneur de la famille qu'elle représente. Fátima et Hydeia deviennent des gardiennes de l'identité collective, par défaut. Ce qui suit montre comment ce système opère dans chaque cas : quelles formes prend le contrôle, jusqu'où il arrive et quelles stratégies déploient les personnages pour se soutenir au sein d'une tension qui, comme on le verra, n'est pas toujours habitable. Mais avant d'y entrer, cela vaut la peine de se demander d'où vient cette logique. Et lorsqu'on l'interroge sur le motif de ce contrôle, l'une des créatrices de Fátima rompt le fil du récit biographique pour proposer une explication plus profonde :

« Je crois que c'est plus le thème de l'orgueil. Le thème de l'orgueil est très important. Pour les hommes c'est comme si, c'est le thème de l'ego. Ils vivent de l'image les pères. »

**« Pour les pères marocains c'est très important l'image. C'est qu'ils le font pour leur propre image. C'est de l'égoïsme. »
(G.D jeunes Barcelone)**

Plus concrètement, au sein de la famille c'est l'image du père qu'il faut préserver. Comme cela a été développé dans le cadre théorique à partir de Cohen (1985), l'honneur fonctionne comme un capital symbolique qu'il faut garder pour maintenir la reconnaissance et le statut au sein du groupe. La conduite des personnages n'est pas une affaire privée : c'est un indicateur public de la position du père dans la hiérarchie communautaire. Dans cette logique, les filles ont aussi la fonction d'être des véhicules de mobilité et de positionnement social au sein de la communauté. Leur adéquation aux codes attendus renforce le

statut familial, et leur transgression le met en risque.

La tension représentée par cette figure apparaît, donc, à l'intersection de quatre sources de tension : le désaccord avec les normes culturelles du groupe d'origine, la pression pour accomplir les injonctions de genre, l'exercice de contrôle de la part du père et le désir de préserver la liberté personnelle.

Fátima vit les conséquences dans leur forme la plus extrême. En plus d'exiger l'accomplissement des normes, le père élimine les conditions matérielles qui rendraient possible n'importe quelle autre option :

« Le père la contrôle beaucoup, lui dit “tu dois faire ceci, je ne sais quo...” et le père lui a enlevé le passeport et le NIE pour qu'elle ne s'en aille pas de la maison. Pour la retenir. » (G.D jeunes Barcelone)

Le passeport et le NIE [Numéro d'identification des étrangers] ne sont pas des documents : ils sont la condition d'existence juridique et sociale. Sans eux, il n'y a pas de mobilité, il n'y a pas d'accès aux droits, il n'y a pas de futur dans lequel se projeter. Les confisquer est confisquer la marge de manœuvre. Fátima le sait parfaitement :

« Alors au final Fátima n'en peut plus parce qu'au bout du compte c'est comme vivre une prison dans ta maison : tu ne peux pas vivre, tu n'as pas de liberté. » (G.D jeunes Barcelone)

Le cadre théorique a mis en évidence la difficulté de déterminer à quel moment une tension cesse d'être acceptable et habitable – dans le sens de pouvoir la vivre. Ce cas nous éclaire : la tension devient insoutenable quand ce qui est supprimé n'est pas seulement la liberté de mouvement, mais la capacité même d'agir sur son propre environnement. Lorsque les conditions qui rendent possible l'action – la mobilité, l'accès aux droits, la possibilité de décider – restent sous le contrôle d'autrui, le sujet est suspendu, privé des conditions qui le constituent comme agent social.

Pour comprendre cette dynamique et son ampleur potentielle au-delà du cas concret, il est utile de se référer à la proposition de Maria Jesús Izquierdo, qui propose d'analyser le genre non pas comme une propriété dérivée du sexe biologique mais comme une position de pouvoir socialement attribuée. Le « père » — entendu comme figure d'autorité et de contrôle — peut être incarné par un homme, une femme ou même une institution qui occupe la fonction de discipline et de surveillance. Cette perspective permet de comprendre pourquoi la résistance des personnages ne s'adresse pas seulement au père biologique, mais à la fonction paternelle de contrôle susceptible d'être reproduite par de multiples acteurs. Comme le déclare l'une des jeunes en se référant à Fátima :

« Je suis le père je suis l'homme, et bien je décide des règles. » (G.D jeunes Barcelone)

Et une autre faisant mention à Hydeia :

« Parce qu'il contrôle beaucoup. Parce que "moi homme". » (G.D jeunes Barcelone)

Ces phrases ne sont pas une citation du père : ce sont sa logique reproduite par les protagonistes, qui l'ont intériorisée et qui, dans le même geste, la questionnent. La nommer est déjà une forme de distanciation.

Les personnages tentent, dans un premier moment, de concilier les attentes familiales avec leurs propres désirs. Ils développent des stratégies de négociation — l'occultation sélective d'information, la gestion de multiples facettes du moi selon les contextes, la performativité qui remplit les attentes dans l'aire familiale pendant que se créent des espaces d'autonomie en dehors de cette aire — qui cherchent à maintenir un équilibre précaire entre loyauté et liberté:

« À la maison c'est comme la fille que ses parents, qu'ils veulent. Elle ne peut pas s'habiller court, mettre du maquillage ou des ongles et dehors oui elle peut faire

ce qu'elle veut. Se mettre un piercing ils ne la laissent pas non plus. Alors, Fátima ne peut plus avec la situation parce qu'au bout du compte elle ne vit pas pour elle, elle vit pour ses parents. » (G.D jeunes Barcelone)

En suivant le positionnement théorique adopté, cette double vie a un coût. Ce que l'on peut ajouter ici est que ce coût n'est pas statique : dedans et dehors comme des espaces qui exigent des présentations incompatibles, à mesure que la distance entre eux augmente et que le contrôle s'endurcit — en confisquant des documents, en limitant l'apparence, en surveillant les sorties — l'espace de manœuvre va en se rétrécissant. Quand l'épuisement émotionnel que suppose cette gestion constante s'ajoute à l'impossibilité matérielle de soutenir la double vie, la conciliation cesse d'être viable.

Dans le cas de Hydeia, cette impossibilité prend la forme de la migration comme stratégie. Mais pas dans le sens d'un choix libre : c'est le dernier recours qui lui reste quand l'architecture familiale ne laisse aucune autre option. Dans le sens évoqué dans le chapitre antérieur — plus la capacité d'intervenir dans l'environnement est limitée plus l'action se concentre sur ce qui reste accessible — le départ devient le seul geste possible. Quand le père décide qui peut sortir et qui ne le peut pas, quand la mère obéit en silence, partir est l'acte de celle qui a épuisé toutes les autres possibilités.

« Hydeia est née au Maroc, elle a 18 ans. Elle a des problèmes avec la famille, elle a des problèmes avec le père parce que très difficile parce qu'il ne la laisse pas sortir aussi, ne la laisse pas choisir. Tout ce problème pèse sur la fille. Penser à la migration comme unique sortie en partera du Maroc vers l'Espagne. » (G.D jeunes Barcelone)

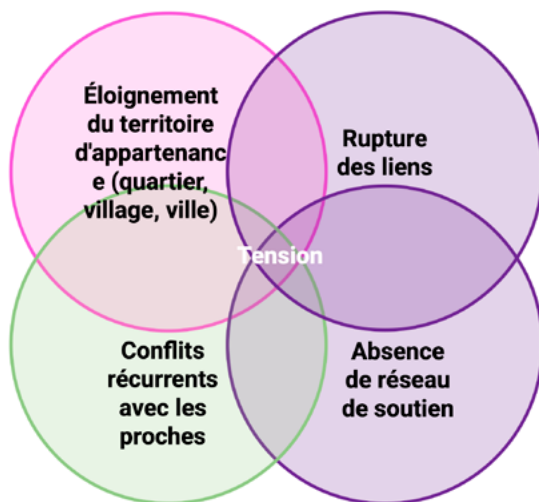
La mère est au courant de la décision de migrer de Hydeia et garde le secret. Sa position au sein de la structure familiale —

subordonnée à l'autorité du mari, comme le décrit la citation antérieure — ne lui permet pas d'approuver publiquement une décision que le père rejetterait. Le silence de la mère n'est pas de la passivité : elle exerce également une forme d'action qui opère dans les limites que la structure elle-même, dans la ligne de ce que Butler (2002) expose sur la redéfinition depuis l'intérieur. Hydeia part seule, sans réseau à destination, soutenue uniquement par un appui indicible.

Cette tension entre autonomie personnelle et loyauté culturelle place les personnages dans une position liminaire. Chaque pas vers l'émancipation peut être perçu comme une trahison symbolique au groupe d'origine, mais rester implique de renoncer à ses propres projets vitaux. Ce dilemme ne trouve pas, dans beaucoup de cas, d'espaces de reconnaissance ni de validation. Partir est la dernière stratégie qui reste pour préserver sa propre intégrité

Figure 2

L'éloignement du territoire propre (barre, village, ville) et les conflits récurrents avec des membres de la famille sont liés à la rupture des liens et à l'absence de réseau de support.



134

Si dans la figure antérieure la distanciation familiale avait son origine dans un conflit actif avec les injonctions familiales, ici apparaît un autre chemin qui mène au même endroit : la promesse de soutien non tenue. Il n'y a pas de conflit préalable, il n'y a pas de rejet des rôles imposés. Il y a une décision migratoire prise sur la base d'un soutien qui, au moment de sa concrétisation, n'existe pas.

Une jeune fille raconte l'histoire à la première personne — dans un des moments où, malgré le fait d'avoir les personnages comme bouclier protecteur, elle a choisi de parler depuis sa propre expérience :

« Ici nous parlons plus que tout de quand tu émigres, beaucoup de fois c'est par la famille qui te dit "viens ici je t'aide" et quand tu arrives ici, il n'y a pas d'aide. Il n'y a personne. » (G.D jeunes Barcelone)

Et elle continue de décrire comment le réseau de support prévu s'évanouit deux fois de suite, laissant père et fille sans rien :

« Les amis de mon père lui ont dit “viens à Madrid qu’ici nous avons une maison, viens avec ta fille”. Les amis se sont disputés, ils se sont séparés et ils ont dit “tu ne peux pas arriver”. Et il nous restait deux jours pour venir. Nous avions déjà vendu nos choses, la voiture était déjà en vente. Nous n’avions absolument rien. Mon papa a attrapé toutes mes choses avec moi et nous sommes venus non plus à Madrid mais à Barcelone parce qu’il avait une autre amie qui lui a dit la même chose : “viens ici et tu restes avec moi”. La dame aussi a discuté avec son mari et encore une fois à la rue. Après ils disparaissent, tu ne sais rien et quand tu vois qu’ils sont bien ils te disent “Hé ! Comment ça va, quoi de neuf ? Tu peux me prêter de l’argent ?” » (G.D jeunes Barcelone)

Ce qu'elle décrit n'est pas un malheur isolé. C'est la structure d'une situation : la promesse de soutien qui sous-tend la décision migratoire s'évapore au moment où elle devrait se concrétiser. Et avec elle, ne disparaît pas seulement l'aide matérielle, sinon la confiance qui avait rendu possible le mouvement.

Un détail de cette histoire mérite d'être souligné : lorsque les personnes qui avaient promis de l'aide réapparaissent, elles réclament de l'argent. Cet épisode met en évidence comment une relation que les jeunes avaient interprétée comme expressive — soutenue par l'affection et la réciprocité — se révèle en réalité comme instrumentale : la relation ne reposait pas dans le lien en lui-même, elle se fondait dans ce qu'elle pouvait leur apporter. Or, cette instrumentalisation n'est pas nécessairement le résultat

d'une intentionnalité individuelle. Dans des contextes de précarité extrême, les conditions matérielles configurent les formes possibles de relation, et l'autre peut se convertir en ressource non pas tant par cynisme, mais plutôt par nécessité. Ce qui se rompt, en définitive, n'est pas seulement la promesse concrète, c'est l'attente du fondement du lien qui se fissure : la croyance qu'il y avait quelqu'un qui les soutiendrait pour une raison qui n'était pas l'intérêt. Pour les personnages, apprendre que les intentions ne coïncident pas toujours aux actes est une des leçons les plus douloureuses de cette épreuve.

Malgré les origines différentes — le conflit actif de la figure antérieure et la promesse rompue de celle-ci — les deux chemins débouchent sur le même vide. Mais la rupture de liens n'est jamais totale. Hydeia s'en va en sachant que sa mère connaît la décision et la soutient en silence. La jeune qui parle à la première personne maintien des liens avec les membres de la famille du pays d'origine. Cette coexistence de distanciation et de lien configure ce que la littérature nomme des espaces sociaux transnationaux (Parella et Cavalcanti, 2009). Une forme d'appartenance qui opère simultanément sur deux territoires, qui maintient des fils avec le pays d'origine pendant qu'elle tente de s'enraciner dans le récepteur. C'est une idée qui se reprendra dans la troisième figure, quand les personnages placeront sur la table la redéfinition de l'identité depuis cette position de double ancrage.

La recherche académique a documenté le papier de la famille comme facteur protecteur, surtout, dans les processus migratoires. Les familles qui disposent de ressources — réseaux étendus, support institutionnel, entre autres — amortissent les adversités et facilitent le déchiffrement de la société réceptrice (Portes et Rumbaut, 2001 ; Suárez-Orozco, 2001). Dans le cas de Hydeia et de la jeune qui parle en première personne, ce support est inexistant ou s'évapore au moment où il devrait se concrétiser.

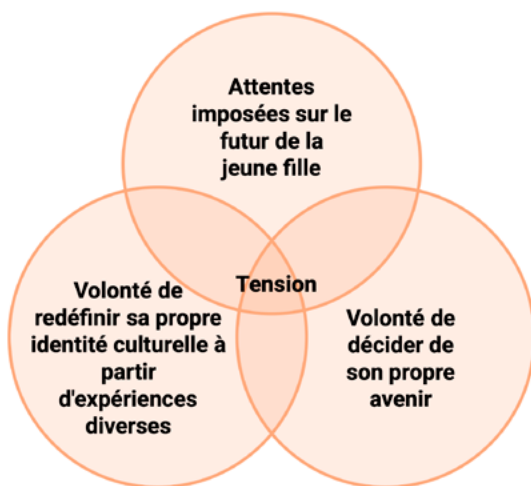
La famille a le rôle d'établir le lien entre l'individu et la société, en lui fournissant des ressources qui conditionneront sa participation dans le groupe social (Izquierdo, 2007). Elle transmet les codes

d'orientation dans l'espace social, interprète les contextes formels et informels, rend lisibles les hiérarchies non dites. En termes de Bourdieu (1979) c'est l'agent de transmission du capital social et culturel qui permet de naviguer le monde avec un minimum d'orientation. Quand ce capital ne se transmet pas — soit parce que la famille ne peut pas les soutenir, soit parce que les individus ont rompu avec le modèle qu'elle représentait — la position de double désavantage qui en découle est claire : non seulement elles doivent se construire une manière de vivre en marge du modèle familial, mais elles doivent le faire sans les outils que ce modèle aurait dû leur avoir proportionnés. Le sentiment de ne pouvoir compter sur personne ne génère pas seulement un manque affectif, il génère une absence de capital incorporé qui complique tant la projection de futur que la capacité de se soutenir dans le présent.

La tension que représente la figure est ce qui apparaît quand aucun des quatre — l'enracinement territorial, les liens familiaux, les réseaux de support et l'intégration dans le contexte d'accueil — n'offre de terre ferme.

Figure 3

Les attentes imposées sur l'avenir de la jeune fille sont liées à la volonté de décider de son propre avenir et à la volonté de redéfinir sa propre identité culturelle à partir d'expériences diverses.



Cet espace liminal déjà évoqué dans la section précédente a commencé à se dessiner avec le premier espace de tension quand on parle de la position liminale. La Barbera (2012) le conceptualise comme la position des « foradins » (dehors et dedans eu même temps) : une double localisation structurelle et constitutive, dans laquelle l'inclusion partielle coexiste avec l'exclusion tant dans la société réceptrice que dans la communauté d'origine. Une des jeunes réaffirme l'idée apparue dans l'antérieure citation. En interprétant les histoires des personnages, elle saisit l'essence même de ce qui a été exposé :

« Au bout du compte, la fille n'en peut plus parce qu'elle est... tu n'es pas en train d'être toi-même, tu sais ? Ça t'affecte dans l'esprit et physiquement. Dans tout. Alors, au bout du compte, tu dois vivre pour toi-même, tu ne peux pas vivre pour tes parents. » (G.D jeunes Barcelone)

Ce qu'elle commente est, en effet, une description de la position des « foradins » depuis l'intérieur : quand les conditions structurelles qui délimitent chaque espace — familial, communautaire, institutionnel — ne laissent pas de marge pour l'autodéfinition de Fátima et Hydeia, la tension s'incorpore et se rend présente dans toutes les dimensions de l'expérience. Sa formulation transcende l'expérience individuelle pour révéler une position systémique qui ne laisse pas de lieu où être.

La tension que représente la figure s'articule autour de trois éléments qui s'entrecroisent : les attentes imposées sur le futur, la volonté de redéfinir la propre identité culturelle à partir d'expériences diverses et la volonté de décider du propre futur. Le premier reste formulé avec une force qui n'admet pas d'ambiguïté :

**« Et bien ses parents espèrent et bien qu'elle étudie, qu'elle travaille pour eux et qu'elle se marie et qu'elle suive le chemin correct et qu'elle ne dévie pas. »
(G.D jeunes Barcelone)**

La citation décrit un futur déjà tracé. Étudier, travailler pour la famille, se marier, ne pas dévier. Ce n'est pas une attente ouverte, cela fonctionne comme un itinéraire préétabli dans lequel chaque pas est déjà prévu et la déviation de celui-ci est, par définition, une infraction. Pour Cohen (1985), la communauté n'exige pas d'uniformité de comportements mais bien de rendre hommage aux limites de la variation acceptable. Quand Fátima ou Hydeia s'écartent du chemin prévu, elles ne vulnérabilisent pas seulement une norme familiale : elles mettent en question leur appartenance au groupe. Et c'est précisément ici que Cohen donne le relais à Barth (1976). Si Cohen explique pourquoi la frontière symbolique est si difficile à traverser, Barth explique pourquoi ne pas la traverser n'implique pas nécessairement d'accepter tous ses contenus. L'identité n'est pas une essence fixe liée à des traits culturels inaltérables. On peut mieux la comprendre comme une question de maintien et de redéfinition de frontières. Les personnages peuvent questionner certaines normes ou pratiques

de la communauté d'origine sans que cela n'implique un rejet total de leur appartenance culturelle.

Une autre des jeunes le formule avec une clarté qui illustre bien la tension entre le chemin tracé et le désir de décider :

**« Aussi le père veut qu'elle soit une personne très bonne dans le futur parce que tous les parents aiment que leurs enfants aient un bon futur. Mais, enfants, je crois, nos parents veulent contrôler que nous marchions dans la bonne direction. »
(G.D jeunes Barcelone)**

La citation fait une chose importante, puisqu'elle reconnaît l'intention des parents sans valider le mécanisme. Le désir d'un avenir meilleur pour leurs enfants est légitime. C'est le contrôle comme instrument pour le garantir qui est rejeté. Cette distinction est essentielle pour comprendre pourquoi les personnages ne peuvent pas simplement ignorer les figures parentales comme des oppresseurs étrangers — ils les comprennent — mais ils ne peuvent pas non plus accepter leurs impositions sans renoncer à leur propre autonomie.

Le deuxième et le troisième élément de la figure — la volonté de redéfinir sa propre identité culturelle et la volonté de décider de son propre futur — se déploient précisément dans cet espace de tension. Le corps est l'un des territoires où cette redéfinition se rend la plus visible. Comme cela a été exposé dans le cadrage théorique, les pratiques corporelles — porter des ongles longs et décorés, se faire des piercings, combiner des pièces de vêtements traditionnels avec des styles contemporains — sont des manières de marquer des limites, défier des codes et réaffirmer l'existence propre. Mais le corps n'est pas l'unique territoire. Les référents qui avant venaient exclusivement de la famille ou de la communauté maintenant se diversifient : amitiés, réseaux sociaux numériques, expériences éducatives, modèles globaux de féminité et d'autonomie. Ce déplacement des référents normatifs implique une assomption d'un centre de gravité propre sur la construction de l'identité.

Pour certains des personnages, la ressource résidentielle est précisément un des espaces où cette autorité peut commencer à s'exercer. Deux jeunes qui parlent à la première personne le déclarent de manière directe :

« Dans mon pays non. Et cela, si la fille entre et cela tu as la freedom pour faire si elle veut, comme sortir alors que son père ne la laisse pas, ou de fille ne pas faire. Elle a l'opportunité. » (G.D jeunes Barcelone)

« J'étais dans (une ressource résidentielle) et cela moi sortir, moi faire mes choses que je veux, acheter mes choses dont j'ai besoin. Mais, par exemple, quand j'étais avec mon père je ne faisais pas comme ça. » (G.D jeunes Barcelone)

Les deux citations décrivent le même déplacement : du contrôle à la possibilité. Le centre n'apparaît pas comme un lieu exclusivement de restriction, sinon comme un espace où, pour la première fois, certaines actions quotidiennes — sortir, acheter, décider — cessent d'avoir besoin de tant de permission. Cela ne veut pas dire que la ressource résidentielle soit exempte de tensions — cela se développera plus tard — mais bien que pour Hydeia et Fátima cela représente une ouverture qu'elles n'avaient pas eue auparavant.

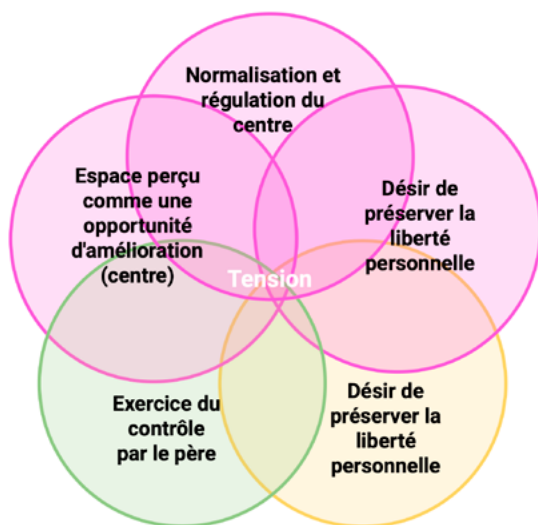
Cependant, comme on pouvait s'y attendre, cet exercice constant de négociation identitaire a un prix. Les personnages se trouvent plongés dans un processus complexe entre deux logiques souvent en conflit : d'un côté, les attentes familiales — la préservation du capital symbolique, le respect pour les normes culturelles, le maintien de l'honneur, formulés dans la première figure — ; de l'autre, le désir d'autodéfinition et d'un projet vital propre. Elles comprennent d'où viennent les pratiques de contrôle, mais divergent de leurs conclusions. Et c'est précisément cette tension entre compréhension et désaccord — entre « je le comprends, mais... » — celle qui rend la position si difficile à soutenir.

Les trois figures composent une cartographie des tensions qui motivent l'entrée dans les ressources résidentielles : l'éloignement du territoire propre et l'absence de réseaux de support, le contrôle sur le corps et l'identité, et la position structurelle des « foradins » qui ne laisse pas de lieu où être pleinement. Maintenant il est temps de suivre les personnages de l'intérieur et de cartographier ce qu'ils y trouvent : les tensions qui se perpétuent, celles qui se transforment et celles qui apparaissent de nouveau — souvent avec d'autres acteurs mais avec des logiques qui ne seront pas du tout inconnues pour qui a lu jusqu'ici. Comprendre l'avant était le prérequis. Maintenant commence le dedans.

5.1.2. Le dedans : tensions vécues à l'intérieur du centre

Figure 4

L'exercice de contrôle par le père, la normalisation et la régulation du centre et de l'espace perçu comme une opportunité d'amélioration (centre) est combiné avec le désir de préserver la liberté personnelle.



Fátima et Hydeia arrivent au centre résidentiel avec des attentes que les citations reflètent clairement. Pour la première fois, elles pourront être elles-mêmes.

« Fátima en (ressource résidentielle) peut sortir et n'a pas à être en train de penser "je dois rentrer à la maison pour mes parents, je peux être tranquille". Ou, par exemple, elle n'a pas à faire attention à ce qu'elle va mettre pour ne pas avoir de problèmes avec ses parents "ne mets pas de shorts, ne mets pas ceci". Elle a et bien plus de liberté. Elle peut prendre ses propres décisions, c'est-à-dire être elle-même parce qu'avec sa famille elle n'était pas elle-même. Elle faisait

ce que... elle était dans un système de survie. » (G.D jeunes Barcelone)

Le détail des shorts n'est pas moins important. Comme cela a été développé dans le cadre théorique et a été illustré dans la troisième figure, le corps est l'un des territoires où la redéfinition de l'identité devient plus visible. Pouvoir s'habiller comme on le souhaite c'est pouvoir occuper son propre corps — et par extension, sa propre identité — avec plus de liberté de choix. C'est précisément le type de pratique corporelle qui, dans la troisième figure, apparaissait comme une forme d'agentivité située. Une manière de marquer des limites et de réaffirmer sa propre existence. Le centre apparaît, dans un premier moment, comme l'espace où cette marge s'élargit.

Il convient de reprendre la dernière idée de la citation. « Un système de survie » synthétise tout ce qui a été décrit dans les figures antérieures : la double vie, le contrôle sur l'apparence, l'épuisement émotionnel de gérer des présentations incompatibles. Le centre apparaît, de prime abord, comme la sortie de ce système.

Cependant, la réalité qu'elles découvrent est plus complexe. Le centre a des normes, et les normes peuvent faire écho au contrôle qu'elles fuient. L'une des jeunes le souligne d'une manière qui exclut toute simplification :

« C'est-à-dire, si par exemple aussi, j'ai vu une éducatrice dont je comprends qu'elle le fasse, que par exemple une fille je ne sais pas, s'en va pendant deux jours. ↩ elle, l'éducatrice, va dans la chambre et lui ouvre avec ses clés. [...] Moi cela ne me plaît pas, mais chaque (jour x) ils te regardent la chambre. Ils viennent et regardent la chambre pour que tout soit bien. C'est un peu prison. C'est pour ça que je dis qu'ils doivent comprendre que beaucoup de filles nous venons de maisons où nos parents nous

contrôlaient déjà et je n'ai pas besoin que tu me contrôles toi maintenant. J'ai (x) ans, tu me comprends ? Pour ça, mais je comprends qu'ils le fassent. » (G.D jeunes Barcelone)

La réflexion continue :

« C'est-à-dire que je comprends. Nous sommes (x) filles. Mais c'est cette chose que soit tu pars (x) jours, il y a des filles qui partent (x) jours chez leur amie, tu dois l'anticiper. C'est comme si cela te rappelait d'être dans la maison de tes parents. Pourquoi dois-tu me contrôler ? Ce n'est pas du contrôle, mais je comprends qu'ils le fassent. » (G.D jeunes Barcelone)

Les deux citations font exactement le même mouvement : elles comprennent et souffrent simultanément. Ce n'est pas une contradiction, c'est la même ambivalence qui était déjà apparue dans la relation avec les figures parentales. Comme cela a été développé dans l'alinéa qui précède, en suivant Izquierdo (2007), le « père » n'est pas une personne spécifique mais une position structurelle qui peut être occupée par de multiples acteurs. Le centre, quand il reproduit des mécanismes de disciple et de surveillance — ouvrir les chambres avec ses propres clefs, contrôler les déplacements, réguler les sorties — occupe cette position.

Cette perception place les personnages devant un dilemme qui n'est pas nouveau mais qui prend maintenant une forme différente. S'ils suivent les normes sans les questionner, ils reproduisent la dynamique de subordination qu'ils avaient tenté de laisser derrière eux. S'ils les transgressent, ils risquent de perdre l'unique toit qu'ils ont. L'une des jeunes, faisant allusion à Hydeia, le décrit ainsi :

« Elle connaît que dans les fondations c'est la vie là-bas. Elle fait sa vie. Si

maintenant elle non, pour les choses qu'on lui dit de faire pour les règles et elle ne fait pas, elle dehors. Parce que tu as beaucoup de gens qui vivent dans la rue, n'ont pas de maison et cela. » (G.D jeunes Barcelone)

La rue comme alternative au centre. La même logique qui était apparue avant l'entrée — accepter ou perdre — se reproduit à l'intérieur. C'est un choix entre deux contraintes.

Dans ce contexte, l'obéissance apparaît comme une stratégie. Non pas une soumission passive mais le calcul de quelqu'un qui comprend que le respect règles est la condition de sa propre construction.

« Elles (éducatrices) ont dit assieds-toi moi m'asseoir. "Fais ça", je fais. [...] Mais tu as des choses que tu fais parce qu'elle (éducatrice) fait. Ce n'est pas toutes les années nous vivre là-bas. Step by step. Ainsi à 18 tu vis seule et futur. C'est signe de bonne chose pour nous pas pour rester sur le canapé. En centre toi écouter. Si tu fais tu les écoutes elles c'est facile et tu as des choses qu'elles font pour toi. » (G.D jeunes Barcelone)

« Au bout du compte, oui tu as une liberté personnelle, tu l'as. Mais tu dois suivre des règles. » (G.D jeunes Barcelone)

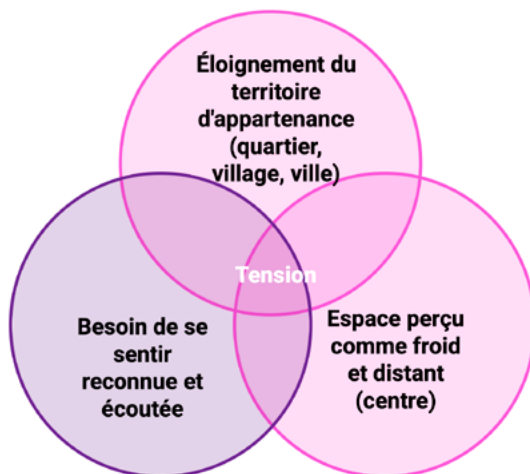
L'obéissance stratégique est une autre forme d'agentivité située. Les personnages n'acceptent pas les normes parce qu'ils les considèrent justes, ils les suivent parce qu'ils comprennent que les remplir est le chemin pour arriver à un futur où il ne faudra plus les remplir. « Step by step. » Le centre comme transit, non comme destin.

Il y a, cependant, une différence fondamentale entre le contrôle familial et le contrôle institutionnel qu'il ne faut pas négliger. Quand les personnages se sont distanciés de la famille — avec le coût émotionnel et matériel que cela a supposé — ils l'ont fait en s'accrochant à un espoir qui les avait maintenus debout : celui de pouvoir enfin vivre pour elles-mêmes. Ici l'approche proposée par Coll-Planas et Missé mentionnée dans la section des coordonnées théoriques réapparaît. Cette attente était le point d'ancrage. Ce que le centre remet en question, sans le vouloir nécessairement, c'est précisément ce point d'ancrage. Si les normes institutionnelles rappellent les normes familiales, si le contrôle se reproduit sous d'autres formes, le sacrifice consenti pour en arriver là peut perdre une partie de son sens. Ce n'est pas seulement que les normes dérangent, c'est qu'elles menacent le récit qui les avait maintenus debout. Et quand ce récit vacille, ce qui reste est un personnage qui a payé un prix élevé pour une liberté qui continue de ne pas être tout à fait la sienne.

La tension que représente cette figure émerge, par conséquent, de l'intersection entre la normalisation et régulation du centre, l'espace perçu initialement comme une opportunité, le désir de préserver la liberté personnelle et la continuité — souvent inattendue — des logiques de contrôle que les personnages croyaient avoir laissées derrière eux. Le centre n'est pas tout à fait ce qu'ils imaginaient.

Figure 5

L'éloignement du territoire propre (barre, village, ville) se combine avec l'espace perçu comme froid et distant et la nécessité de se faire reconnaître et écouter.



Il y a une tension qui ne sera résolue ni par les règles ni par les ressources : elle tient à la qualité des relations que les personnages peuvent établir au sein du centre. Les personnages arrivent au centre en portant le poids d'un éloignement qui n'est pas seulement géographique : ils ont laissé derrière eux le territoire connu, les relations familiales et les codes qui leur donnaient une orientation. Elles sont conscientes que le centre n'a pas la fonction de remplir ce vide, mais qu'il peut bien créer les conditions pour le rendre plus supportable. Quand il n'y arrive pas, la distance s'intensifie :

« Nous sommes loin de nos parents et ils nous font sentir plus ce manque. [...] Les éducateurs savent que tu es loin de ta famille. Ils savent toi loin, ils faire... je ne sais pas. [...] (Nous avons besoin) plus de compréhension. C'est que c'est plus de compréhension. » (G.D jeunes Barcelone)

La répétition de « plus de compréhension » traduit une demande qui sait ce dont elle a besoin mais ne dispose pas des catégories pour le formuler tout à fait. Ce n'est pas une plainte sur les ressources ni sur les normes : c'est une demande de reconnaissance. Que la distance soit vue comme une condition structurelle qui traverse l'expérience, que le coût d'être loin soit lu comme une partie substantive de la situation et non comme un fait ponctuel ou individuel.

Cette nécessité de reconnaissance n'est pas homogène. Chaque personnage arrive avec une trajectoire différente, avec un processus administratif différent, avec un temps différent :

« Chacune a son temps d'adaptation parce que dans l'endroit où je suis il y a des filles qui ont des papiers, il y a des filles qui ne sont pas nées ici et n'ont pas de papiers, il y a des filles qui tu dois rester plus de temps. ↩ les filles qui peut-être ont un DNI espagnol, on les met dehors avant. Ce n'est pas qu'on les mette dehors avant, mais on te met un temps stipulé (...). Et les filles qui n'ont pas de papiers peuvent rester (x) années. Je ne sais pas, c'est type : plus de compréhension parce que chacune a son processus. Il y a des filles qui viennent de mariages forcés, des filles qui viennent d'autres pays, d'autres que leurs parents frappaient. » (G.D jeunes Barcelone)

Cette citation n'est pas une critique sur la gestion administrative, elle met plutôt en avant la pertinence d'une approche plus individualisée. Ce que la jeune signale n'est pas une critique ingénue au centre, sinon la reconnaissance d'une tension réelle. Elle est consciente que l'on tente d'individualiser l'accompagnement, mais les contraintes structurelles — les délais administratifs, les critères juridiques, les ressources limitées — finissent par imposer

des limites qui ne s'ajustent pas toujours au rythme vital de chaque personnage ni à la singularité de chaque trajectoire. Le processus de chaque jeune ne s'arrête pas avec l'échéance.

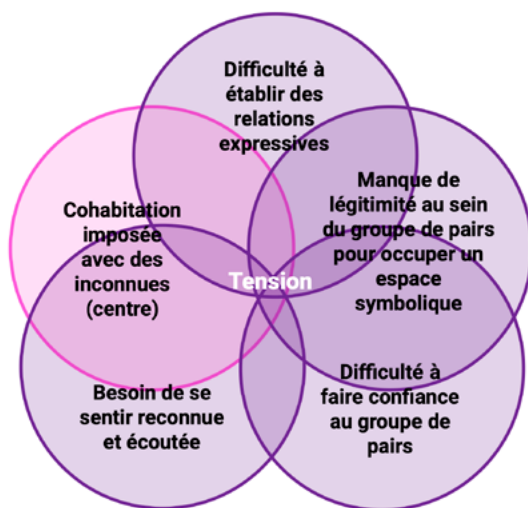
C'est pour cela que quand le centre n'arrive pas à concrétiser cette singularité, la sensation de froideur et de distance s'intensifie. Les personnages ne décrivent pas le centre comme un espace hostile. Ce qu'ils signalent est unfossé : entre la logique institutionnelle — qui opère nécessairement avec des catégories, des délais et des cadres communs — et la nécessité d'être vue dans sa propre particularité, reconnue dans ce qui fait la trajectoire de chacune différente des autres.

À ce qui a été exposé jusqu'ici, s'y ajoute la barrière linguistique, qui n'est pas seulement une difficulté pratique, il s'agit d'une forme d'exclusion symbolique. Le langage n'est pas uniquement un instrument de communication, c'est le moyen par lequel une personne peut exprimer qui elle est, défendre ce qu'elle considère juste, réclamer ce qui lui appartient. Quand ce moyen fait défaut — quand les nuances ne peuvent s'exprimer, quand on ne peut répondre à ceux qui mettent en cause sa dignité ou honneur — la vulnérabilité s'aggrave d'une manière spécifique. Ce n'est pas seulement ne pas comprendre ou ne pas être comprise. Ce qui est en jeu est de ne pas pouvoir être pleinement soi-même devant les autres. Ne pas pouvoir défendre ses propres droits quand il le faut. Ne pas pouvoir se défendre verbalement lorsqu'on remet en question ses convictions. Cette dimension s'illustrera avec plus de détail dans la figure suivante.

C'est ainsi que la combinaison entre la nécessité d'être reconnue et écoutée, l'éloignement du territoire propre et des liens connus, et la perception d'un espace qui se vit comme froid et distant configure cet espace de tension. Ce que demandent les personnages c'est que ce qu'ils portent soit reconnu.

Figure 6

La cohabitation imposée à des inconnus (centre) se combine avec la difficulté d'avoir des relations expressives, le manque de légitimité de la part du groupe d'égaux pour occuper un espace symbolique, la difficulté à se confier au groupe d'égaux et la nécessité de se sentir reconnue et écoutée.



A ce stade, Hydeia et Fátima se concentrent sur les tensions nées de la coexistence imposée avec des inconnues, la difficulté de construire des relations expressives dans un contexte de confiance érodée, le manque de légitimité pour occuper l'espace symbolique au sein du groupe d'égaux, et la nécessité persistante d'être reconnue et écoutée. Prenons un peu de recul.

En premier lieu, elles soulignent que la convivialité au centre n'est pas une convivialité choisie. Les personnages partagent espace, temps et routines avec des personnes inconnues, avec des trajectoires vitales très différentes, comme il vient d'être spécifié dans la dernière partie du texte, sans avoir pu décider avec qui vivre. Cette réalité a des conséquences relationnelles profondes. Les conflits quotidiens en sont le symptôme le plus visible:

« Il y a beaucoup de problèmes, des problèmes avec la convivialité, du fait qu'il y a quelques filles qui pour n'importe quelle bêtise cherchent des problèmes. Elles cherchent n'importe quelle excuse pour générer un conflit ou quelque bagarre. Par exemple, beaucoup de fois dans la zone de repas, tu prends une assiette et elle te la retire de la main. » (G.D jeunes Barcelone)

« Comme à chacune on leur donne trois pièces pour la machine à laver, alors il n'y a pas beaucoup de problème, mais si qu'il y a un problème dans le... il y a un toit-terrasse et tu ne dois pas laisser tes vêtements sur le toit-terrasse parce que beaucoup de filles volent tes vêtements. [...] Moi aussi mon appartement et nous avons des clés d'armoire. D'autres filles ouvrir l'armoire et prendre de l'argent. » (G.D jeunes Barcelone)

Pris isolément, ces épisodes pourraient sembler anecdotiques. Lus depuis le cadre qui s'est allé construisant, ils disent une autre chose. Dans un contexte de précarité matérielle dans lequel chaque objet a une valeur affective et symbolique considérable, la disparition d'une pièce de vêtement ou d'un peu d'argent n'est pas un incident mineur. Cela peut opérer comme une nouvelle fracture de confiance dans un environnement qui en avait déjà accumulé beaucoup. Comme on le pointait dans la première figure, les jeunes ont appris que les relations qui semblaient expressives peuvent se révéler instrumentales. Mais ici il y a une couche additionnelle : ce n'est pas seulement que la confiance se soit érodée par des expériences préalables de liens rompus ou de promesses non tenues. C'est que le propre contexte de la convivialité au centre rend difficile structurellement la construction de relations expressives. Celles qui s'y trouvent, s'y

trouvent parce qu'elles n'ont pas eu de choix. Il n'y a pas un choix partagé, ni une histoire commune, ni nécessairement des valeurs ou des codes qui servent de terrain d'entente. Dans ce contexte, la prudence n'est pas une difficulté individuelle : c'est une réponse logique à une situation qui n'offre pas les conditions minimales de la confiance.

Mais tous les conflits ne s'expliquent pas par la méfiance apprise. Certains répondent à une dynamique différente : la création de conflit comme stratégie pour libérer la tension accumulée. Quand il n'y a pas d'espace pour exprimer le malaise, le conflit avec une compagne peut fonctionner comme une valve — une manière de faire sortir ce qui ne peut se dire d'une autre manière. En ce sens, le conflit n'est pas le problème sinon le symptôme. La manifestation visible d'une tension latente qui n'a pas trouvé d'autre voie de sortie.

Fátima et Hydeia savent le déceler. Elles perçoivent les signes avant-coureurs d'une explosion, les prétextes qui suffisent à faire l'effet d'une bombe. Et leur réponse est de disparaître, de passer inaperçues, de ne pas céder, de ne pas servir de d'excuse. C'est une manière de gérer activement le risque sans s'exposer. Une stratégie de celles qui ont appris que dans certains contextes l'invisibilité protège mieux que la présence.

La barrière linguistique, qui dans la figure antérieure avait été laissée ouverte, se concrétise ici d'avantage. Dans la convivialité entre égales elle prend une forme particulièrement conflictuelle :

« En centre, c'est très difficile pour moi quand ils... comme moi je ne comprends pas de langue et eux parler et moi être comme seule et moi ne pas parler avec eux. C'est difficile. Et j'aime être proche et heureuse et regarder la télévision, danser et cela. Mais, peu à peu moi étudier, parler de langues et aussi elles ont des filles qui parlent de très mauvais

mots. Elles connaissent que toi tu ne peux pas parler la langue et parlent avec toi de mauvais mots. Et cela, moi j'ai besoin de force pour étudier des langues. » (G.D jeunes Barcelone)

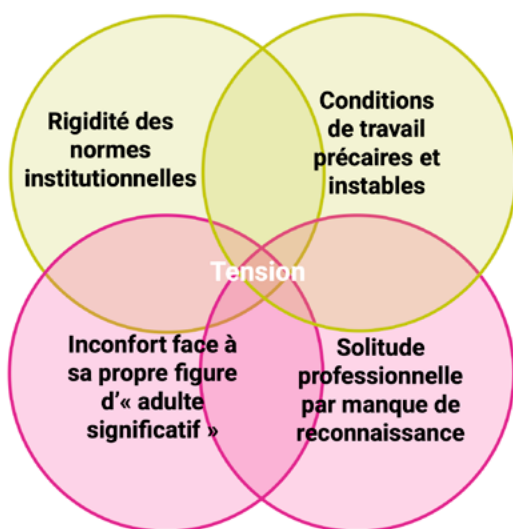
Mais il existe un autre niveau complémentaire qu'il convient de souligner. Ne pas dominer la langue n'est pas seulement une difficulté communicative. C'est une position. Ceux qui ne la maîtrisent pas sont souvent perçus comme moins compétents ce qui les relègue à une place en dessous dans la hiérarchie informelle du groupe. De plus, la langue est le moyen d'accéder aux différents registres que chaque contexte social demande : le registre de la blague qui crée de la complicité, celui de la confrontation qui établit des limites, celui de la négociation qui ouvre des possibilités. Celles qui la dominent peuvent se mouvoir entre ces registres avec naturalité, jouer derrière les coulisses et entrer en scène quand il convient, se faire valoir sans avoir à s'expliquer constamment, être reconnues comme interlocutrices valables sans avoir à le prouver à chaque instant. Celles qui ne la maîtrisent pas doivent consacrer une part importante de leur énergie à rendre visible ce qui pour les autres est transparent : qu'elles existent, qu'elles aient quelque chose à dire, qu'elles méritent d'être écoutées. Avec le temps, cette surcharge peut éroder l'auto-image et renforcer la sensation de ne pas avoir le droit d'occuper l'espace. Et, au milieu de tout, une stratégie : apprendre la langue pour se légitimer auprès du groupe, comme manière de s'approcher, de pouvoir participer, de récupérer une position que la barrière linguistique avait rendue impossible. « Et aussi ça fait 4 ou 5 ans moi étudier langues. » L'apprentissage de la langue, une forme de plus d'agentivité située. La réponse possible quand l'environnement t'exclut.

Cette tension — entre le désir de lien et la peur d'être exposée, entre la nécessité d'être reconnue et la méfiance apprise — est complexe à soutenir. Les personnages désirent une proximité affective et une reconnaissance, mais ils ont appris que s'ouvrir peut les placer en situation de vulnérabilité. La distance qu'ils

prennent parfois n'est ni un renoncement ni une incapacité à créer des liens. Il est plus plausible de l'interpréter comme une protection devant un contexte qui n'a pas démontré être assez sûr. Une stratégie de survie émotionnelle qui peut être perçue comme une difficulté relationnelle, mais qui de l'intérieur obéit à une logique précise. Et sans confiance, l'appartenance reste partielle. Une autre façon d'appréhender la même chose : être à la fois dedans et dehors .

Figure 7

La rigidité des normes institutionnelles et les conditions de travail précaires et instables sont liées à la solitude professionnelle par manque de soutien social et l'inconfort devant la figure d'"adulte significatif".



Pour comprendre les tensions vécues par les équipes professionnelles, il convient d'abord la question au niveau le plus « macro » : les contraintes structurelles qui encadrent la pratique éducative. Les conditions de travail précaires — caractérisées par le manque de ressources matérielles, temporelles et humaines, par des contrats instables, des salaires insuffisants et une organisation du travail souvent inadaptées à la charge

émotionnelle et relationnelle inhérentes aux tâches à accomplir — se conjuguent à la rigidité des normes institutionnelles, générant une pression constante sur les professionnels. L'un d'eux l'exprime ainsi :

« L'argent est nécessaire évidemment, je ne dirai pas que je ne veux pas plus d'argent parce que j'en ai évidemment besoin et je crois que je le mérite, ce qui est une autre chose. Ce n'est pas que nous en ayons besoin, c'est que nous le méritons. Notre travail n'est pas bien payé, et au-delà de l'argent, je parle du fait que nous ne sommes pas bien valorisés. Notre travail n'est pas valorisé. Je ne génère pas d'argent, je ne génère pas de grands bénéfices, mais nous générons d'autres choses. » (G.D. professionnels Barcelone)

La distinction entre besoin et mérite est analytiquement pertinente. Il ne s'agit pas uniquement d'une question de ressources matérielles, mais aussi de reconnaissance de la valeur sociale d'une pratique qui intervient auprès des personnes les plus vulnérables et fragiles : les trajectoires de vie de jeunes en situation de vulnérabilité. La comparaison avec les conditions de travail d'autres dispositifs institutionnels révèle une hiérarchie implicite dans la valorisation sociale de ce métier :

« (À la DGAIA), les salaires et les conditions sont très différents. Si l'État décide que ce sont là des conditions dignes, pourquoi pas nous ? » (G.D. professionnels Barcelone)

La question met en lumière une contradiction structurelle : l'État reconnaît que certaines conditions de travail sont dignes pour certains profils professionnels, mais ne les généralise pas à ceux qui exercent des tâches équivalentes dans des dispositifs

de protection différents. Cette asymétrie renforce le sentiment de dévalorisation et alimente la tension entre l'engagement professionnel et les conditions dans lesquelles il s'exerce.

À ce cadre externe — de précarité matérielle et de rigidité normative — s'ajoute le malaise lié à la figure d'un adulte référent, d'être l'adulte significatif dans la vie des jeunes. Être un référent affectif pour des jeunes qui ont vécu des ruptures profondes de confiance, être une figure d'autorité dans un contexte où l'autorité peut être vécue comme un contrôle, être un accompagnateur dans des processus de vie marqués par la violence et la vulnérabilité — tout cela implique une charge émotionnelle considérable qui ne trouve pas toujours les espaces adéquats pour être traitée :

« C'est que nous avons entre nos mains la vie des gens. Nous jouons à être des dieux ou des déesses. » (G.D. professionnels Barcelone)

Cette expression décrit avec justesse le poids subjectif que représente ce rôle : prendre des décisions — ou ne pas pouvoir les prendre — sur des aspects déterminants de la vie d'une autre personne. Et le faire, souvent, sans le soutien nécessaire :

« Les supervisions portent sur les cas, mais il n'y a pas d'accompagnement psychologique réel. Les professionnels se sentent toujours au second plan dans le travail. Ils aimeraient que cela (les supervisions) soit constant. On dit aussi que ce qu'il faudrait, c'est plutôt une psychothérapie. "Qu'on nous paie un psychologue individuel spécialisé dans notre travail". » (G.D. professionnels Barcelone)

La distinction entre supervision de cas et accompagnement psychologique est significative. La supervision aborde ce qui se passe avec les jeunes ; l'accompagnement psychologique sollicité devrait aborder ce qui se passe avec celui qui les accompagne.

À tout cela s'ajoute la question des limites du rôle face à des situations qui débordent le cadre professionnel établi :

**« Pourquoi faut-il normaliser le fait que je
doive encaisser la violence [...] parce que
je suis éducatrice et que je dois gagner
mon salaire ? » (G.D. professionnels
Barcelone)**

Cette question remet en cause une normalisation qui s'est installée sans esprit critique : l'idée que subir la violence fait partie du métier. En la contestant, elle souligne que cette normalisation n'est pas inévitable, mais la conséquence de conditions de travail qui ne protègent pas adéquatement ceux qui travaillent dans des contextes de haute intensité émotionnelle.

La solitude professionnelle, engendrée par le manque de reconnaissance sociale de la tâche éducative en contexte résidentiel, accentue tout ce qui a été décrit. Le manque de soutien et de valorisation, tant de la part de la société que des administrations, augmente l'isolement des équipes et rend difficile la durabilité émotionnelle de la pratique. Cette solitude renvoie au manque d'espaces de reconnaissance collective de la valeur et de la difficulté de la tâche, au manque de soutien institutionnel pour traiter les situations douloureuses vécues quotidiennement, et au manque de légitimation sociale d'un travail qui est souvent perçu comme mineur.

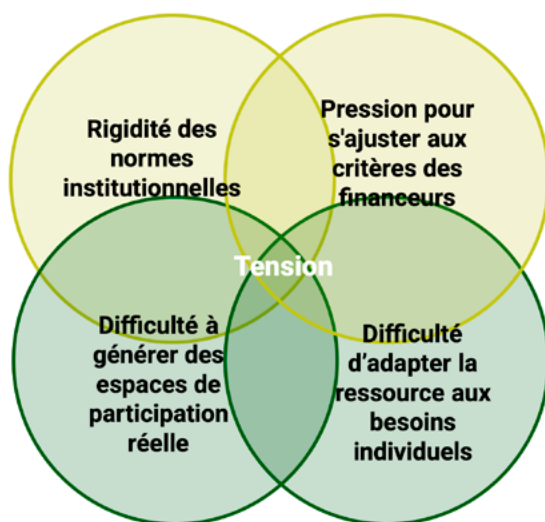
Le coût subjectif de cette précarité structurelle ne retombe pas uniquement sur les professionnels. De manière collatérale, il peut affecter les jeunes accompagnées, qui se retrouvent face à des équipes éprouvées, ayant peu de marges pour innover et subissant une rotation constante du personnel découlant de l'instabilité du travail.

La tension que représente cette figure prend forme dans la distance entre deux réalités qui coexistent difficilement. D'une part, un contexte qui ne reconnaît pas la tâche — avec des salaires insuffisants, des conditions précaires, peu de soutien

institutionnel et une faible légitimation sociale — ; de l'autre, la conscience que cette même tâche est fondamentale. Les professionnels savent qu'ils accompagnent des personnes déjà fragilisées, et que leurs interventions peuvent susciter de nouvelles souffrances, ou au contraire les aider à surmonter les obstacles. C'est cette responsabilité dans le contexte décrit qui explique le malaise ressenti par ces personnes : non pas tant la difficulté de la tâche en elle-même, mais plutôt le décalage entre ce qui est exigé et ce qui est donné.

Figure 8

La rigidité des normes institutionnelles et la pression pour s'adapter aux critères des financeurs se combinent avec la difficulté d'adapter la ressource aux besoins individuels et la difficulté de générer des espaces de participation réel.



Si la figure précédente situait les tensions au niveau des conditions de travail et de la reconnaissance sociale, celle-ci se concentre sur un niveau intermédiaire : les logiques institutionnelles et de financement qui conditionnent la conception et la mise en œuvre de la pratique éducative.

La nécessité de se conformer aux critères imposés par les organismes financeurs — qui privilégient souvent des indicateurs quantitatifs, des standards homogènes et des objectifs généralistes — se conjugue à la rigidité des normes institutionnelles, qui empêchent souvent d'adapter les ressources aux besoins spécifiques des jeunes et entravent la création d'espaces de participation réelle. Cette tension révèle une contradiction profonde : les professionnels peuvent identifier clairement des améliorations possibles dans l'accompagnement qui ne peuvent être mises en œuvre car elles se heurtent aux critères des financeurs, aux réglementations institutionnelles ou au manque de ressources humaines et matérielles.

Le caractère unique de chaque trajectoire est l'un des premiers éléments subordonnés à cette logique :

« Chaque jeune aurait besoin d'un temps différent et d'un parcours différent, mais nous ne l'avons pas. » (G.D. professionnels Barcelone)

Ce constat met en lumière le décalage entre ce que le rôle professionnel reconnaît comme nécessaire — une réponse individualisée, sensible aux rythmes et processus de chaque jeune — et ce que la structure institutionnelle permet d'offrir. Les critères des organismes financeurs, dans la mesure où ils ne se construisent pas sur une connaissance profonde de la réalité quotidienne des centres ni sur l'écoute des besoins exprimés par les jeunes et les équipes éducatives, agissent davantage comme des freins à la pratique que des leviers de bien-être.

À cette rigidité s'ajoute la lenteur des processus juridiques et administratifs qui marque tout le processus d'accompagnement. Une professionnelle résume la situation par une image sans équivoque : « Lutter contre des géants ». Les équipes doivent non seulement gérer la complexité des trajectoires des jeunes, mais aussi elles doivent naviguer dans des structures dont le rythme et la logique ne tiennent pas compte de l'urgence ni du caractère unique de chaque situation.

La capacité des équipes professionnelles à influencer sur ce cadre et à le modifier est réduite, ce qui génère une tension structurelle vécue de manière continue. Un élément additionnel contribuant à cette tension est le manque de consensus interne sur les marges d'autonomie professionnelle :

« “Faire et défaire”. Il y a une marge d'autonomie, peut-être trop, parce qu'elle n'est pas consensuelle. » (G.D. professionnels Barcelone)

Cette expression met en lumière un paradoxe : l'autonomie professionnelle, qui pourrait permettre d'adapter la pratique aux besoins de chaque situation, devient une source supplémentaire de tension lorsqu'il n'existe pas de cadre partagé pour l'orienter. Ce qui est décrit ici n'est pas tant de l'autonomie qu'un vide normatif. Dans certains contextes, chaque professionnel agit selon ses propres critères, ce qui peut générer des incohérences dans l'accompagnement et entraver la construction d'une pratique collective cohérente.

Les espaces de réflexion collective qui pourraient contribuer à construire ce cadre partagé ne reçoivent pas toujours la reconnaissance qu'ils méritent :

« Au niveau de l'équipe, il y a parfois ces espaces, mais ils sont considérés comme une “perte de temps” parce qu'il n'est pas exigé qu'ils existent. On occupe le temps à quelque chose qui n'est pas comptabilisé. » (G.D. professionnels Barcelone)

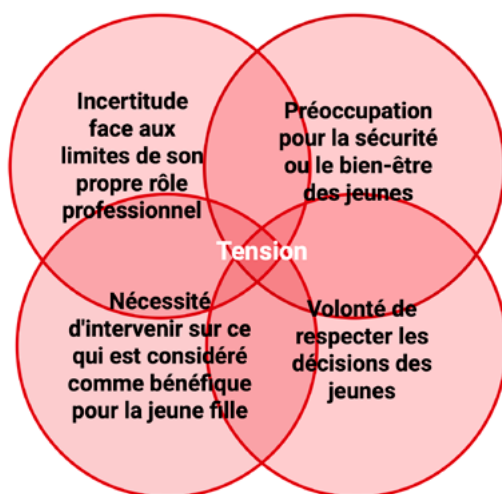
L'idée que la réflexion collective soit une « perte de temps » témoigne d'une logique institutionnelle qui donne la priorité à ce qui est mesurable et contrôlable au détriment de ce qui est nécessaire pour soutenir une pratique réflexive et de qualité. Lorsque les espaces de délibération ne sont ni reconnus ni protégés institutionnellement, ils sont évincés par la gestion de l'urgence et le respect des critères externes.

Dans ce contexte de contraintes persistantes, la résignation et le sentiment d'impuissance deviennent des risques réels. La résignation implique d'accepter une marge de manœuvre minimale. Le sentiment d'impuissance traduit le décalage entre le diagnostic — savoir ce qu'il faudrait faire — et l'impossibilité d'agir en conséquence. Ces dynamiques peuvent générer un cercle vicieux où le manque de marges réelles pour agir érode la motivation, la créativité et la capacité critique des équipes, avec des répercussions sur l'identité professionnelle et la cohérence éthique de la pratique.

Le chevauchement des différents éléments qui composent cet espace souligne que les équipes doivent maintenir une pratique de qualité dans des conditions qui, de manière systémique, rendent la tâche difficile.

Figure 9

La préoccupation pour la sécurité ou du bien-être des jeunes femmes se combine avec la volonté de respecter les décisions des jeunes filles, la nécessité d'intervenir sur ce qu'elles considèrent peut être bénéfique pour la jeune fille et l'incertitude face aux limites de son propre rôle professionnel.



Les deux figures précédentes situaient les tensions sur le plan structurel et institutionnel. Celle-ci se concentre sur le niveau le plus « micro » : celui de la relation concrète entre le professionnel et la jeune, et les dilemmes éthiques que cette relation génère.

La volonté de garantir le bien-être des jeunes et d'intervenir dans ce qui est considéré comme bénéfique pour elles entre souvent en tension avec le respect de leurs décisions et de leur autonomie. Cette dualité — entre protéger et respecter, entre intervenir et accompagner — conduit, dans certaines circonstances, le questionnement des propres limites de la pratique professionnelle :

« Il est difficile de trouver l'équilibre entre le respect de l'autonomie et de l'agentivité. Gérer cela est encore plus difficile que la situation de violence en soi. On s'habitue à la violence, mais pas à la frustration de voir comment les jeunes prennent des décisions qui ne leur conviennent pas. » (G.D. professionnels Barcelone)

Ce que souligne cette citation est une asymétrie significative qui rejoint ce qui avait déjà été mis en lumière dans la figure précédente : les situations de violence disposent de cadres d'interprétation consolidés, de catégories diagnostiques et de protocoles d'intervention. La frustration face aux décisions autonomes des jeunes — en particulier lorsqu'elles impliquent un retour vers des environnements considérés comme à risque — opère en dehors de ces cadres et manque des mêmes outils de gestion :

« Pour beaucoup de cas, nous avons du mal à comprendre pourquoi ces filles reviennent, après avoir passé 2, 3 ou 5 ans, au point d'où elles étaient parties. » (G.D. professionnels Barcelone)

« Il y a aussi une part de contradiction. Quand il n'y a pas de conscience de

la violence ou que les processus ne se déroulent pas comme nous l'espérons après cet accompagnement, ces retours vers des environnements maltraitants ou violents... c'est frustrant. Je ne sais pas comment nous pouvons gérer cela (le recueillir). » (G.D. professionnels Barcelone)

Le « je ne sais pas comment nous pouvons gérer cela » révèle une lacune déjà présente sous une autre forme dans une figure précédente : l'absence d'outils pour traiter collectivement ce type de malaise et le manque de mécanismes institutionnels pour recueillir, systématiser et consigner les événements, afin de pouvoir y travailler ensemble lors de situations similaires. En l'absence de ces espaces, la gestion du malaise repose sur chaque professionnel à titre individuel.

L'une des questions structurelles qui sous-tendent le travail d'accompagnement est la définition de la limite entre le respect de l'autonomie de la jeune et la nécessité d'intervenir pour la protéger. Cette ligne varie en fonction des situations concrètes, des cadres institutionnels, des valeurs professionnelles et des relations de pouvoir en jeu :

« Difficulté de trouver un équilibre : jusqu'où pouvons-nous donner notre avis / intervenir ? » (G.D. professionnels Barcelone)

Sur ce point, le groupe a abordé la notion de « manipulation » dans le contexte de l'accompagnement professionnel. La discussion a mis en lumière une tension inhérente au rôle : celui qui a la responsabilité de veiller à l'intérêt d'une autre personne sait que, dans certaines circonstances, ce que celle-ci veut pour elle-même peut entrer en conflit avec ce que le rôle professionnel exige de protéger. Dans ces moments, accompagner implique de persuader et d'argumenter — remplir le devoir de protection sans imposer une volonté étrangère. La question restée ouverte

était celle de la gestion de la responsabilité que cette influence implique et de la définition de la limite entre la persuasion légitime et l'imposition.

Ce débat est profondément éthique car il touche au cœur de ce que signifie accompagner dans une ressource résidentielle. La dimension éthique inclut aussi le positionnement personnel de celui qui accompagne : d'où accompagne-t-on, quelles attentes y projette-t-on et comment évite-t-on que ses propres frustrations ou convictions personnelles ne contaminent le lien professionnel. Adopter un principe rigide — « toujours respecter l'autonomie » ou « toujours intervenir pour protéger » — peut paraître cohérent en théorie, mais s'avère souvent intenable face à la complexité des situations réelles, où les décisions des jeunes peuvent être conditionnées par des contextes de violence, de précarité matérielle ou un accès limité à l'information.

La tension s'approfondit lorsqu'on perçoit que l'accompagnement, au lieu de renforcer l'autonomie de la jeune, peut générer des dynamiques de dépendance qui la fragilisent :

« Elles entrent et on met beaucoup l'accent sur le trauma, sur toute cette contention aussi, et on s'y habitue, chaque jour : "Comment s'est passée la journée ? Comment ça a été chez le psychologue ?" C'est comme un accompagnement très, très lourd et parfois, nous créons même un faux réseau. » (G.D. professionnels Barcelone)

La notion de « faux réseau » révèle un risque structurel. L'institution peut générer une relation de dépendance qui, une fois le séjour terminé, laisse la jeune dans une position de plus grande vulnérabilité. La question sous-jacente est de savoir jusqu'à quel point certaines pratiques favorisent les conditions d'une autonomie réelle ou reproduisent, sous d'autres formes, des logiques de dépendance et de tutelle.

Tout positionnement adopté face à cette tension comporte des implications éthiques et émotionnelles difficiles à soutenir, surtout lorsqu'elles doivent être gérées seul — une solitude qui, comme nous l'avons vu dans les figures précédentes, est à la fois structurelle et relationnelle. S'abstenir d'intervenir face à une décision jugée préjudiciable peut engendrer de l'anxiété et la peur des conséquences. Intervenir en limitant l'autonomie de la jeune peut générer un malaise et des interrogations sur la légitimité de l'intervention : reproduit-on la logique de contrôle que les jeunes fuyaient ? Agit-on par respect ou par imposition ?

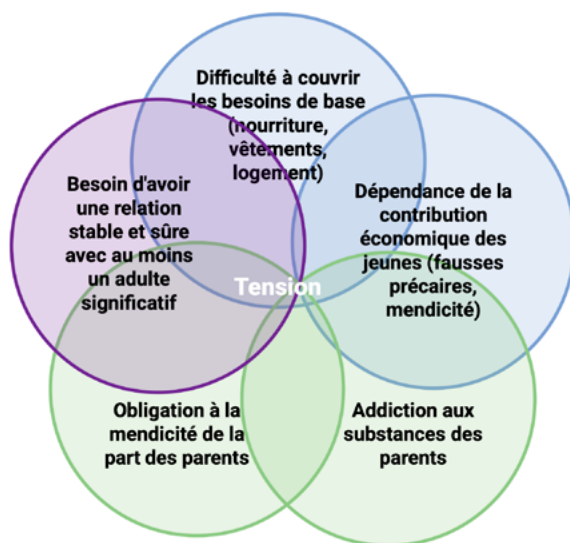
Concilier les soucis du bien-être, le respect de l'autonomie, la nécessité d'intervenir et l'incertitude sur ses propres limites — sans pour autant renoncer à aucun de ces éléments— voilà ce qui détermine le coût de ce rôle. Un rôle qui exige de prendre des décisions dans un contexte d'incertitude et souvent sans un cadre collectif pour les soutenir.

5.2 Le territoire de Tànger

5.2.1 L'avant : tensions précédant l'entrée au centre

Figure 1

La difficulté à couvrir les besoins de base (nourriture, vêtements, logement) et la dépendance à l'égard de la contribution économique des jeunes (outils précaires, mendicité) se combinent de manière récurrente avec l'addiction, l'obligation à la mendicité de la part des parents et la nécessité d'avoir une relation stable et sûre avec au moins un adulte significatif



Lors du premier groupe de discussion mené avec les filles du centre Amna apparaît Hasenia, 17 ans, personnage à travers lequel les participantes commencent à mettre en récit certaines dimensions de leur expérience. La jeune fille est décrite comme étant « actuellement en situation de rue », « se levant tous les jours vers midi » et « passant la nuit [...] dans des espaces occupés », avant de descendre « au centre pour mendier » (G.D jeunes Tanger).

À travers cette scène initiale qui apparaît comme l'un des organisateurs centraux des trajectoires de ces mineures commence à se dessiner : des conditions matérielles d'existence

profondément marquées par la précarité — ou par la pauvreté, comme le mentionnent les équipes professionnelles. Celles-ci ne constituent pas un simple arrière-plan, mais organisent concrètement les situations temporaires, les pratiques quotidiennes et les usages de l'espace. Dans le cas de Hasenia, cette organisation du quotidien révèle et reproduit simultanément une difficulté persistante à satisfaire les besoins primaires : se nourrir, se loger, se vêtir. Dans ce contexte, la mendicité n'est pas une activité marginale, mais s'impose comme une ressource essentielle à la subsistance.

Cette difficulté dépasse toutefois le cadre individuel. Les récits montrent que, dans de nombreuses situations, les ressources générées par les jeunes filles participent directement à l'économie du foyer. La famille apparaît alors comme un acteur central dans l'organisation des conditions matérielles des mineures. Elle ne constitue pas – ou ne devrait constituer – uniquement un espace affectif ou protecteur, mais également un espace de circulation et de redistribution des ressources nécessaires à la survie. Dans le cas des trois personnages – Hasenia, Inès et Sabrène – ce constat s'impose avec force : l'obligation de mendier constitue une réalité partagée.

S'appuyant sur l'histoire de Hasenia, les filles évoquent leurs propres expériences, où la mendicité devient une obligation. Dans ce contexte, la contribution des mineures est souvent perçue comme une nécessité pour la survie collective, souvent au détriment de leurs possibilités d'individualisation — dans les termes de María Jesús Izquierdo (2007) — plutôt qu'une participation ouvrant un espace d'autonomie ou de reconnaissance. Cette instrumentalisation économique des jeunes filles semble fréquemment s'accompagner d'une fragilisation des liens affectifs et protecteurs.

En l'absence de figures familiales capables de soutenir un sentiment d'appartenance et de protection réciproque, les jeunes filles semblent évoluer dans des univers relationnels marqués par l'isolement. La famille perd ici une autre de ses fonctions

principales et n'est plus l'acteur « qui nourrit le sentiment de solidarité, celle-ci étant comprise comme le partage d'un sort commun » (Izquierdo, 2006). Ainsi, apparaît un besoin marqué de relation avec une figure adulte stable et sécurisante.

Cependant, les liens que tisse Hasenia bien qu'ils puissent revêtir une importance subjective, s'inscrivent dans des environnements eux-mêmes précaires et ne semblent pas offrir les ressources nécessaires pour assurer une fonction durable de protection ou de médiation. Les participantes racontent qu'elle :

**« Passe du temps avec un homme plus
âgé qu'elle qui garde des voitures. Leur
relation n'est ni romantique ni sexuelle.
Ils passent simplement du temps ensemble
parce qu'ils partagent des addictions »
(G.D jeunes Tanger).**

Elles précisent qu'il l'a rencontrée « allongée dans la rue » avant qu'ils ne commencent progressivement à « se tenir compagnie » (G.D jeunes Tanger). Le lien apparaît moins comme un espace de protection stable que comme une forme d'accompagnement mutuel construite dans et par la précarité.

Dans ce cadre, la consommation de substances ne peut être appréhendée comme un phénomène isolé. Chez Hasenia, le partage d'addictions avec un homme plus âgé rencontré dans l'espace public illustre la manière dont ces pratiques s'inscrivent dans des formes de sociabilité liées à la survie. L'addiction apparaît ainsi simultanément comme une modalité de régulation du quotidien et comme un support relationnel permettant l'inscription dans certaines formes de sociabilité, tout en contribuant à renforcer la vulnérabilité économique et relationnelle dans laquelle elle prend place.

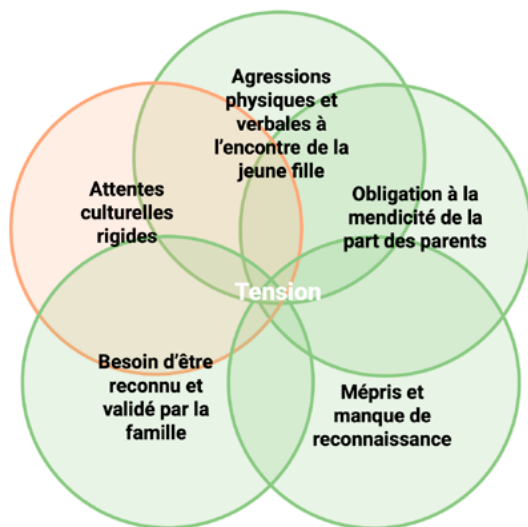
La trajectoire de Hasenia révèle une accumulation de privations touchant les principales formes de capital — économique, culturel et social — qui structurent les possibilités d'existence et de reconnaissance dans l'espace social (Bourdieu, 1979).

Les relations tendent dès lors à s'organiser selon des logiques instrumentales étroitement liées à la survie immédiate, rendant plus difficile l'établissement de liens perçus comme sécurisants ou désintéressés. Le rapport à autrui se trouve ainsi marqué par les impératifs de subsistance, qui orientent les modalités d'engagement relationnel. Le besoin de s'appuyer sur autrui pour assurer sa sécurité matérielle coexiste avec une vigilance constante face aux risques que ces relations peuvent impliquer, donnant lieu à des rapports ambivalents au social.

Ce cadre nous permet de mettre en lumière le paradoxe qui traverse l'expérience de Hasenia : la nécessité vitale du lien social coexiste avec une forme de méfiance à leur égard, dans la mesure où toute relation est susceptible d'impliquer un coût ou un risque. Le lien social apparaît ainsi simultanément comme une nécessité de survie et comme une possible source de mise en danger, plaçant les jeunes filles dans une forme de négociation permanente avec autrui.

Figure 2

Les agressions physiques et verbales à l'encontre de la jeune fille, l'obligation à la mendicité de la part des parents conjointement avec les peines, le mépris et le manque de reconnaissance dans l'environnement familial sont combinés à des attentes culturelles rigides.



Il faut bien dire que cette première tension ne se déploie pas de manière isolée, mais s'inscrit dans des configurations où elles se superposent et interagissent. Leur compréhension suppose une lecture par strates, à la manière de ces ouvrages d'illustration composés de pages translucides – papier calque ou plastique – où chaque couche vient se déposer sur la précédente sans la recouvrir entièrement. L'image ne se donne jamais d'un seul regard : elle se construit progressivement, dans l'épaisseur des superpositions. De la même manière, chaque source de tension ne prend pleinement sens qu'en relation avec celles qui la précèdent. L'invitation au lecteur est claire : ne pas appréhender une tension sans tenir en considération la ou les antérieurement expliquées. L'introduction du personnage d'Inès permet ainsi de prolonger l'analyse, en mettant cette fois l'accent sur les dimensions familiale et culturelle.

Cette jeune fille se trouve en situation de rue, dans un contexte où « le mari de sa mère, décédée, l'a mise à la rue » le jour où elle est rentrée chez elle sans argent à lui remettre (G.D jeunes Tanger). Toutefois, cette mise à la rue ne constitue pas un événement isolé. Elle s'inscrit, au contraire, dans une continuité de violences intrafamiliales déjà profondément ancrées. Avant le décès de sa mère, Inès faisait déjà l'objet de maltraitements répétés : celle-ci « la battait et la maltraitait » afin de l'obliger à mendier (G.D jeunes Tanger). La violence ne disparaît pas avec la mort de la mère ; elle se reconfigure et se prolonge à travers la figure du beau-père, qui reprend et intensifie un régime de contrainte centré sur l'exigence de rendement économique. Dans les récits des jeunes filles du centre Amna, ce dernier est décrit comme utilisant l'argent rapporté pour consommer des substances, inscrivant ainsi la survie de la jeune fille dans une logique de captation systématique de ses ressources.

Dans ce cadre, la vie quotidienne d'Inès – comme celle de Hasenia – semble entièrement structurée par l'obligation de gagner de l'argent. Comme le rapportent les participantes, « la première chose qu'elle faisait au réveil était de penser à d'où elle pourrait obtenir de l'argent pour le donner à son beau-père ». Cette phrase à elle seule, résume une forme d'intériorisation forcée de la survie, où le temps, les gestes et les pensées sont organisés par une exigence économique familiale, transformant le quotidien en espace de recherche permanente de ressources – associée, paradoxalement, à une forme de protection.

Et, que se passe-t-il lorsque cette contribution économique, pourtant centrale, ne donne lieu à aucune reconnaissance ? L'instrumentalisation des filles ne se traduit nullement par un traitement de faveur, ni par une valorisation équivalente à celle observée pour les garçons. Le pouvoir paternel repose, dans de nombreux cas – au moins en partie – sur sa fonction économique qui lui confère statut, autorité et légitimité pour contrôler à la fois les ressources matérielles et symboliques – en termes bourdieusiens, on pourrait même parler d'honneur – (Bourdieu, 1992). Or, dans les situations décrites, cette fonction

paternelle de contrôle et de vigilance semble se maintenir malgré sa dissociation de sa fonction de pourvoyeur. Si le genre peut être compris comme une position de pouvoir socialement attribuée dans une société sexiste (Izquierdo, 2008), le père, même lorsqu'il ne remplit plus son rôle économique, conserve sa position dominante à travers la violence physique et symbolique, transformant la norme en un simple instrument disciplinaire.

À l'inverse, lorsque ce sont les filles qui subviennent aux besoins de leur famille, leur contribution ne se traduit ni par une reconnaissance accrue, ni par un gain de pouvoir. Leur rôle de pourvoyeuses ne les libère pas de la rigidité des normes culturelles, profondément imbriquées dans les attentes de genre. Les futures femmes continuent d'être évaluées à l'aune de critères moraux traditionnels – esthétique, apparence, docilité, capacité de soin – et fonctionnent, dans une certaine mesure, comme des biens circulant dans un système d'alliances, dont la valeur dépend de leur conduite – chasteté, réputation – (Bourdieu, 1998).

Dès lors, Inès — tout comme Hasenia, Sabrène et les filles du centre — se trouve prise dans une configuration paradoxale : contrainte d'occuper la rue et d'assumer des fonctions socialement associées au masculin, tout en restant soumise aux attentes normatives assignées au féminin. Les jeunes filles semblent évoluer dans une forme de limbe : elles contribuent à l'économie familiale — contribution qui pourrait être reconnue si elle n'entraînait pas en tension avec les logiques d'honneur — sans pour autant bénéficier d'une reconnaissance effective. Elles assument une double fonction sans se voir accorder ni les ressources symboliques ni les conditions matérielles nécessaires pour la maintenir. Leur expérience quotidienne devient une négociation permanente entre survivre, se protéger et résister aux formes de violence qui les traversent.

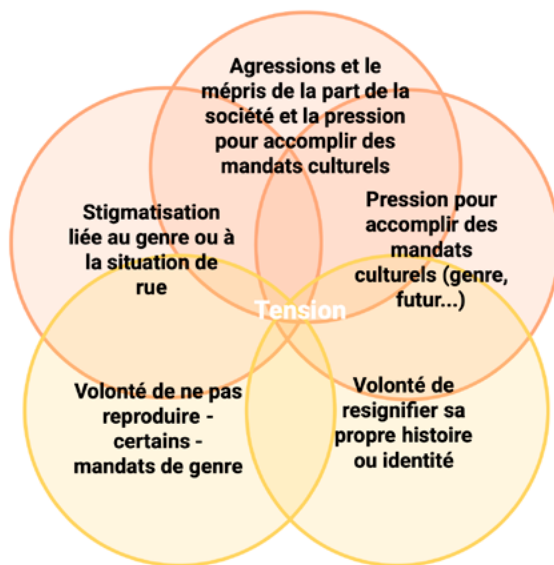
Le modèle analytique des tensions, appréhendé comme un champ de forces poussant dans des directions opposées, ne semble pas rendre compte de l'ensemble des expériences vécues. Certains récits — comme ceux d'Inès ou de Hasenia — viennent complexifier

la portée de l'analyse. Lorsque les jeunes filles racontent que Hasenia « est à la rue à cause des châtiments constants et des coups des parents [...] il est inacceptable d'être à la maison », elles manifestent moins une tension qu'une force unique et écrasante : les coups, les châtiments, la violence physique. Ici, il ne s'agit plus véritablement d'une tension entre forces contraires, mais d'un excès qui dépasse le seuil du supportable et précipite la rupture. Ce type de situation vient mettre à l'épreuve le modèle des tensions été proposée jusqu'ici. Pourtant, même dans ces configurations apparemment univoques, quelque chose continue peut-être de circuler. Le fait qu'un départ se produise à un moment précis — et non à un autre — laisse entrevoir l'existence d'un seuil subjectif : une limite, une volonté ou une nécessité interne qui transforme progressivement l'insoutenable en décision de partir.

Tout au long du parcours d'Inès, cette seconde figure de tension se manifeste dans l'interaction entre violences subies — physiques, verbales et symboliques — et des formes de dévalorisation au sein de l'espace familial. Les agressions, les punitions et les formes de mépris qu'elle endure sont liés à un manque persistant de reconnaissance, malgré l'obligation de sa contribution économique, notamment à travers l'injonction d'aller mendier pour subvenir aux besoins du foyer. Dans ce contexte, l'expérience de la jeune fille se structure autour d'un paradoxe particulièrement saillant : celui d'un besoin profond d'être reconnue et validée par les figures familiales, qui coexiste avec des pratiques quotidiennes de dévalorisation et de contrainte.

Figure 3

La stigmatisation liée au genre ou à la situation de rue, les agressions et le mépris de la part de la société et la pression pour accomplir des mandats culturels (genre, futur...) se combinent avec la volonté de resignifier sa propre histoire ou identité et de ne pas reproduire - certains - mandats de genre.



Ces expériences s'inscrivent dans des logiques relationnelles et culturelles plus larges, où les attentes rigides imposées aux jeunes filles – notamment en matière de comportement et de respect des normes de genre – viennent renforcer les mécanismes de contrôle, de sanction et de dévalorisation qu'elles subissent au quotidien. Ces éléments ne peuvent être compris uniquement comme des événements isolés ou comme se déroulant exclusivement au sein du foyer familial, mais plutôt comme des manifestations d'un ordre social qui encadre, limite et punit certaines trajectoires, contribuant à structurer et intensifier les tensions déjà à l'œuvre.

La troisième et dernière tension, qui constitue la part immergée de l'iceberg précédant l'institutionnalisation des filles, porte sur

la dimension sociétale et s'étend désormais au-delà du simple cadre domestique. C'est là qu'apparaît Sabrène — troisième personnage imaginé par les jeunes filles du centre Amna. Orpheline de père et de mère, elle vit dans la rue et exerce la mendicité pour subvenir à ses besoins. Il s'agit d'un mode de vie appris malgré elle, puisque, du vivant de sa mère, celle-ci la forçait déjà à mendier pour rapporter de l'argent à la maison. De ce fait – et comme stratégie pour se protéger dans les limites de ses propres possibilités – Sabrène a un rythme de vie inversé : elle est éveillée la nuit et dort le jour, car « la nuit les bars sont pleins et elle peut gagner plus d'argent en faisant la manche » puisque « la nuit, les gens sont plus généreux » (G.D jeunes Tanger).

Or, même si Sabrène perçoit une certaine gentillesse, force est de constater que la présence de ces jeunes filles dans l'espace public, particulièrement la nuit, constitue pour les passants une rupture avec le schéma traditionnel. Dans ce dernier persiste avec force l'idée que les femmes sont associées à l'intériorité, c'est-à-dire à ce qui relève du domestique, du « privé et du caché » (Bourdieu, 1998, p. 25). Les positions sociales de genre dictent que la femme est – doit être – « femme au foyer » (Izquierdo, 1992, p. 10) ; ce mandat établit une norme de présence et de comportement : les femmes doivent se maintenir dans l'espace privé, notamment à certaines heures comme la nuit, tandis que l'espace public ne doit être occupé qu'à des horaires considérés comme appropriés.

Le stigmatisme retombe alors sur elles comme une forme de sanction sociale. Si l'on revient à l'histoire de la petite Inès, vendeuse de fleurs dans les bars, cette dimension punitive apparaît de manière explicite :

« Certaines personnes l'insultent et vont même jusqu'à la bousculer » (G.D jeunes Tanger).

Dès lors, si des filles mineures occupent la rue, elles deviennent suspectes : « Pourquoi sont-elles dans la rue ? Pourquoi à cette heure-ci ? ». La réponse s'impose presque d'elle-même : « Elles ont dû faire quelque chose ». Les corps féminins ne sont pas

également légitimes dans leur utilisation de l'espace public, conçu comme masculin historiquement (Cedeño, 2013), ce qui permet une lecture moralisatrice de leurs actions et les transforme en coupables de la réalité qu'elles subissent.

Pour tenter d'échapper à ce regard stigmatisant, elles développent parmi leurs stratégies l'intervention de leur propre corps, à la fois comme lieu d'inscription des normes et comme espace potentiel d'action (Esteban, 2013). Ainsi, lorsque les filles du centre Amna échangent autour des éléments essentiels à la vie dans la rue, elles soulignent rapidement que le maquillage constitue une clé pour « être vues comme des filles » (G.D jeunes Tanger) et que porter de « beaux » vêtements devient une ressource stratégique pour éviter d'être associées à une situation de marginalité et pour ainsi revendiquer une certaine dignité et échapper aux sanctions.

La méfiance envers le regard social et de l'autre s'inscrit dans des trajectoires marquées par des expériences répétées de manque de protection. Nombre de jeunes filles ont appris très tôt que dépendre de quelqu'un — y compris de leur propre famille — ne garantit aucune sécurité. Elles ont dû se débrouiller précocement, développant à la fois des formes d'autonomie et une vigilance constante envers les figures adultes. Cela pourrait expliquer pourquoi lorsqu'on les interroge sur leur futur, aucune n'évoque le désir de devenir mère ou épouse. Leurs intérêts se tournent vers des activités souvent associées au masculin — comme jouer au football pour Hasenia et Sabrene, ou au basketball pour Inès — et leurs aspirations vers des métiers tels que « cheffes de cuisine », « ingénieures » ou « actrices » (G.D jeunes Tanger), figures renvoyant à des formes d'autonomie et de reconnaissance.

À travers ces projections, elles construisent des identités en conflit avec les normes de genre. En cherchant à être perçues comme des filles, elles s'éloignent, au moins en partie, des injonctions traditionnelles. Ce processus ne saurait être compris comme une simple expression individuelle, mais comme une dynamique située. Faisant écho aux travaux de Judith Butler (1999, 2016), le sujet ne se construit pas en dehors des normes, mais dans

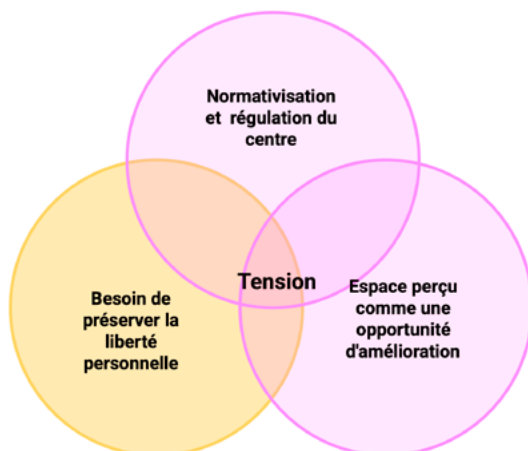
et à travers elles. Les jeunes filles ne sont donc pas extérieures aux contraintes auxquelles elles sont confrontées ; elles se les approprient et les négocient. Leur pouvoir d’agir ne réside pas dans une rupture totale, mais dans la possibilité d’ouvrir, depuis ces contraintes mêmes, des espaces de redéfinition de soi et d’imagination de nouvelles possibilités.

À travers la trajectoire de Sabrène, cette troisième figure de tension se manifeste dans l’articulation entre les formes de stigmatisation liées au genre et à la situation d’errance, les expériences d’agressions et de mépris dans l’espace public, et la pression persistante d’injonctions culturelles encadrant les comportements des jeunes filles. Ces dimensions s’entremêlent avec un désir, pas toujours évidente mais présente, de resignifier leur propre histoire et de ne pas reproduire certains rôles de genre ; toujours entre assignation et tentative de redéfinition.

5.2.2 Le dedans : tensions vécus à l’intérieur du centre

Figure 4

La normativisation et la régulation du centre et de l’espace perçu comme une opportunité d’amélioration se combine avec le besoin de préserver la liberté personnelle.



Le moment de l'entrée dans le centre constitue un point de rupture majeur dans les trajectoires de vie des jeunes filles ; leurs modes de vie s'interrompent brutalement du seul fait de franchir les portes du centre d'hébergement. En effet, elles passent soudainement d'une existence inscrite dans un espace où elles étaient les seules à gouverner leur quotidien – sans famille ni institution pour les encadrer — à un environnement méconnu. Comme le rapporte Inès :

« La seule chose que je savais avant d'entrer, c'était qu'au centre j'aurais à manger, des études et des activités » (G.D jeunes Tanger).

Elles basculent dans un univers à l'opposé de ce qu'elles connaissaient, désormais structuré et encadré.

La quatrième figure d'analyse qui ouvre la séquence d'analyse des tensions dans la période de prise en charge institutionnelle met en évidence une tension centrale découlant de la normativité du centre. Pour des jeunes filles ayant construit leur identité et leurs stratégies de survie dans des contextes marginaux, l'intégration dans ce cadre normatif engendre une tension significative. Si la régulation institutionnelle poursuit un objectif de protection, elle peut néanmoins être perçue comme une menace d'effacement de soi.

L'une des rares ressources dont elles disposaient dans la rue était la liberté — certes, une liberté limitée et conditionnée si on l'entend comme une pluralité d'options réelles — mais un élément central de la construction de leur identité. Dans une perspective bourdieusienne (Bourdieu, 1979) face à la déposssession radicale des capitaux économique et social, la liberté devient l'unique capital symbolique que ces jeunes peuvent encore revendiquer pour préserver leur dignité et marquer leur existence au sein d'un espace social qui les efface.

D'où le choc. Si, comme l'indique La Barbera (2015), l'identité est une construction plutôt qu'un don, alors ce que ces jeunes filles

peuvent faire au centre ne correspond plus à ce qu'elles pouvaient faire auparavant. Dans ce décalage, les repères à partir desquels elles se concevaient elles-mêmes se trouvent profondément brouillés par le changement de contexte. Autrement dit, ce qui constituait l'un des rares points d'ancrage symbolique dans la rue — la liberté telle qu'elles la vivaient et s'y reconnaissaient — tend à se transformer, voire à disparaître dans le nouvel environnement institutionnel. Comme le souligne Inès :

« Au début, tout semblait horrible » (G.D jeunes Tanger).

« Au début, j'avais des pensées de m'échapper du centre, puisque je voulais la liberté » (G.D jeunes Tanger)

C'est clair comme le jour.

Mais, un élément non négligeable saute aux yeux. Les filles restent au centre, elles le perçoivent comme une opportunité d'amélioration de leur vie — attention, troisième source de tension venant compléter la quatrième figure — susceptible, à terme, d'induire un changement dans leurs trajectoires. Dans cette même perspective, les jeunes filles d'Amna racontent qu'Inès, après un temps, « a aimé y vivre [au centre], ce qui lui a permis de réfléchir à son avenir et aux différentes perspectives qui s'offraient à elle » (G.D jeunes Tanger).

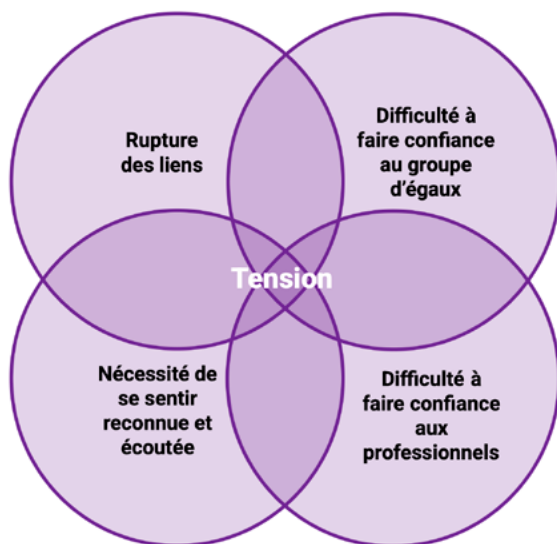
Les filles sont pleinement conscientes de ce paradoxe : elles savent pertinemment que cette liberté ne suffit pas à leur garantir un avenir meilleur. Elles ont conscience que, bien qu'on les tienne pour responsables de leurs décisions, elles n'ont en réalité jamais bénéficié d'un véritable éventail d'alternatives. Le passage par le centre représente une opportunité fondamentalement ambiguë. D'un côté, elles y voient une véritable opportunité d'amélioration et ressentent la pression de devoir prouver qu'elles savent la saisir. De l'autre, obéir à certaines normes institutionnelles peut être vécu intimement comme une trahison envers elles-mêmes, une trahison de l'armure qu'elles ont dû forger de toutes pièces pour

survivre jusqu'ici. La fuite du centre n'est donc pas uniquement « échapper de tout ce qui est normatif » (G.D jeunes Tanger), c'est une volonté de reconquérir ce qui les constitue, ce qu'elles ont pu construire. La fuite peut être le symptôme – ou l'indicateur –, en bref, la manifestation du latent.

Au cœur de ce croisement de forces se génère une tension identitaire significative. Pour désamorcer ce conflit, il s'avère crucial qu'elles puissent comprendre que le fait de modifier certains comportements ou d'agir de manière stratégique n'implique en rien de renoncer à ce qu'elles sont profondément. Apprendre à opérer sur un double plan – naviguer entre ce qu'elles pensent et désirent réellement, et ce qu'il leur convient d'adopter dans un contexte institutionnel donné – peut constituer un outil d'adaptation à la fois utile et apaisant. L'authenticité et la stratégie ne sont pas des dimensions incompatibles ; elles représentent deux formes de relation avec l'environnement qui peuvent parfaitement coexister au bénéfice de la jeune fille. L'un des enjeux de l'accompagnement pourrait consister à suggérer que la liberté s'appréhende également comme une forme de responsabilité envers soi-même.

Figure 5

La rupture des liens et la difficulté à se faire confiance (aux égaux ou aux adultes) se combine avec la nécessité de se sentir reconnue et écoutée.



Dans cette continuité, l'entrée au centre ne constitue pas une simple rupture : Elle se prolonge et se reconfigure au fil du temps. Cela peut paraître évident, mais pour saisir l'enjeu il est nécessaire de le formuler : en investissant ce nouvel espace, les jeunes filles se retrouvent nécessairement confrontées aux autres — aux autres filles, aux professionnelles, aux règles et aux nouvelles formes de coexistence. Dès lors, la sphère relationnelle est incontournable.

La solitude et les liens instrumentaux qui caractérisent le vécu des filles avant leur entrée au centre ne reste pas dehors, elles les accompagnent dans leur sac à dos et, ce contenu, ce qu'elles ont appris, s'exprime avec des nouvelles formes et nuances – petit rappel ici du facteur temporel de l'iceberg -. Les jeunes du centre lors du troisième groupe de discussion sont invitées à mettre en scène une journée type au centre pour Hasenia, Sabrène et Ines. Les trois représentations sont marquées par le conflit et la

méfiance entre l'ensemble des personnages, que ce soient des jeunes filles ou des professionnels. L'entrée au centre, encore loin de signifier pour les jeunes filles une simple mise à l'abri, constitue une épreuve affective majeure, venant heurter des stratégies de survie fondées sur l'hypervigilance.

Les jeunes filles se trouvent ainsi prises dans un conflit interne : d'un côté, la nécessité psychique de reconstruire un réseau relationnel pour se constituer et se maintenir comme sujet ; de l'autre, la crainte intense que tout nouvel attachement ne devienne une source supplémentaire de vulnérabilité ou de trahison. Le cadre institutionnel apparaît dès lors comme un espace fondamentalement paradoxal, où la quête de reconnaissance sociale doit en permanence composer avec des mécanismes d'autoprotection solidement ancrés.

Même si leurs expériences relationnelles avant leur entrée au centre sont – comme il a été déjà signalé – instrumentales et émotionnellement fragiles, elles se trouvent confrontées à une rupture avec leurs rares liens affectifs. De fait, quand les jeunes filles décrivent les émotions de Sabrène au centre, elles disent avant tout qu'« elle est triste parce qu'elle ne peut pas parler avec sa meilleure amie » (G.D jeunes Tanger). Cette transition impose une discontinuité radicale avec leur univers familial, les confrontant au défi psychique de devoir reconstruire une existence dans un espace imposé, qu'elles n'ont pas choisi d'intégrer.

Dans ce nouvel environnement contraint, l'un des sentiments les plus récurrents est la peur de subir à nouveau des maltraitements, de la part du personnel éducatif comme des autres résidentes. Cette crainte trouve son origine dans des expériences antérieures de violence et dans l'idée que celles-ci tendent à se reproduire. L'entrée en institution s'accompagne d'une reconfiguration des rapports de pouvoir. Les hiérarchies et les formes de reconnaissance directement liées à la dynamique de la rue se recréent, là où certaines jeunes filles avaient construit l'un des rares capitaux symboliques à leur disposition (Bourdieu, 1979). Pour celles qui se connaissaient déjà avant le placement, la peur

de perdre cette position ou cette autorité symbolique apparaît alors centrale, dans un contexte où l'institution est aussi vécue comme un risque d'effacement de soi.

L'espace collectif devient le lieu d'une dispute autour de ressources symboliques essentielles — l'influence au sein du groupe, la reconnaissance par les pairs ou encore la maîtrise des codes relationnels — qui participent à structurer les positions occupées par chacune au sein du collectif. Cette lutte pour la reconnaissance peut être comprise comme une lutte pour le capital symbolique, c'est-à-dire pour les formes de légitimité et de reconnaissance permettant d'exister socialement dans le regard des autres (Bourdieu, 1994).

Les équipes professionnelles décrivent en effet l'existence de jeunes filles considérées comme leaders ou des figures dominantes au sein du groupe, particulièrement parmi celles ayant déjà vécu dans la rue. Leur position ne semble pas nécessairement liée à l'âge ou au niveau scolaire, mais davantage à une capacité perçue de comprendre les codes de la rue, de gérer les relations collectives ou d'imposer une certaine forme d'autorité. Comme le souligne une professionnelle :

**« la plupart des filles les plus respectées
sont celles qui ont déjà vécu dans la rue »
(G.D Professionnels Tanger)**

Cette reconnaissance semble liée à leur capacité à « réunir et gérer les autres », et parfois même à inspirer de la peur. Lorsque certaines jeunes filles se connaissaient déjà avant l'entrée au centre, ces hiérarchies et alliances préexistantes tendent à se réactiver au sein de l'institution – affirme tout aussi l'équipe professionnelle de Tanger.

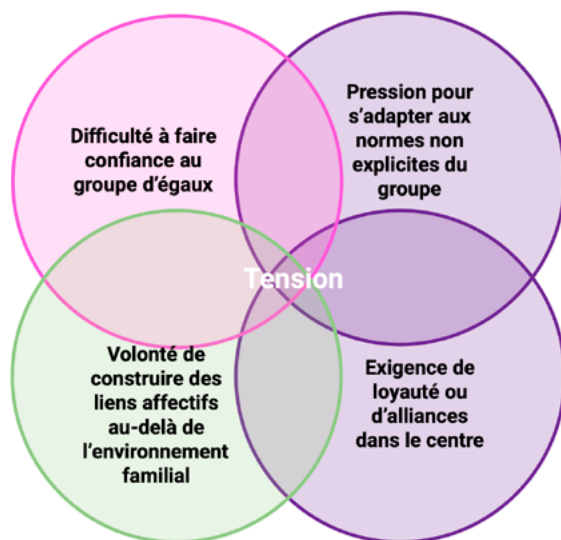
Si des formes de solidarité et de protection mutuelle parviennent parfois à émerger, elles demeurent traversées par ces rapports de force symboliques et par un climat d'ambivalence où coexistent le besoin de lien et la méfiance envers l'autre. L'arrivée de nouvelles résidentes donne alors lieu à des formes rapides et stratégiques

d'analyse de l'autre : jusqu'où peut-on se dévoiler ? quelles sont ses intentions réelles ? représente-t-elle une menace, un soutien ou un risque supplémentaire ? Autrement dit, les relations entre pairs apparaissent façonnées par des trajectoires où le lien social a souvent été simultanément nécessaire et problématique.

La vie collective s'organise comme un espace de recomposition permanente des équilibres relationnels, où les affects circulent autant qu'ils se régulent. Les tensions ne se manifestent pas toujours là où elles prennent naissance ; en reprenant la distinction de Merton (1964) entre manifeste et latent, ce qui demeure latent peut migrer d'une personne à une autre, ou encore du sujet vers le groupe lui-même. Ces logiques de résonnance rendent parfois difficile l'identification de leur point d'origine ou les malaises individuels sont contagieux ou s'expriment par l'intermédiaire de tiers. Dès lors, les interactions deviennent également des espaces de positionnement, où se jouent des enjeux de reconnaissance, d'influence et de maîtrise des codes relationnels.

Figure 6

La difficulté à faire confiance au groupe d'égaux est liée à la pression pour s'adapter aux normes non explicites du groupe, à l'exigence de loyauté ou d'alliances dans le centre et à la volonté de construire des liens affectifs au-delà de l'environnement familial.



La troisième et dernière figure de la période de séjour dans le centre d'hébergement approfondit la dimension relationnelle en mettant plus spécifiquement en lumière la difficulté à faire confiance au groupe de pairs. Celle-ci semble étroitement liée à la pression de s'adapter aux normes implicites du collectif, aux exigences de loyauté ou d'alliances qui structurent la vie quotidienne au sein du centre, ainsi qu'au désir de construire des liens affectifs au-delà de l'environnement familial.

Le besoin d'être reconnue et validée par les autres coexiste alors avec une vigilance constante face au risque d'exclusion, de trahison ou d'humiliation. Dans ce contexte, le groupe de pairs ne constitue pas uniquement un espace de socialisation ou de soutien ; il fonctionne également comme un système normatif informel, au sein duquel se négocient l'appartenance, le statut

et les possibilités mêmes du lien. Cette dynamique apparaît de manière particulièrement éclairante à travers le récit produit par les jeunes filles lors d'une représentation théâtrale, où l'on demandait de mettre en scène leur quotidien – d'un jour normal – au sein du centre :

« Les deux filles la convainquent de sortir et l'informent que c'est un prétexte pour une fugue du centre ; elles veulent qu'elle les soutienne dans leur plan parce qu'elle est nouvelle et innocente, et que l'éducatrice a confiance en elle. » (G.D jeunes Tanger)

Ce fragment narratif révèle une organisation collective où les rôles répondent à une logique instrumentale, l'intégration exigeant souvent l'adhésion à des dynamiques de transgression. Loin d'être de simples liens d'amitié, ces alliances fonctionnent comme un véritable champ de forces où la protection et la reconnaissance font l'objet d'une négociation permanente. L'exigence de loyauté inconditionnelle tend à s'imposer comme une norme, sans toujours correspondre à un véritable désir de lien. Les ressources mobilisées— influence, légitimité relationnelle — constituent des capitaux symboliques essentiels pour maintenir leur position et leur sécurité au sein du groupe (Bourdieu, 1979). Il en résulte une profonde ambivalence émotionnelle : le besoin vital de soutien coexiste avec une vigilance constante face au coût relationnel qu'implique l'appartenance au groupe.

Cette difficulté à instaurer des liens sécurisants se conjugue à une réelle fragilité sémantique : là où le langage échoue à mettre en mots le vécu, l'absence de ressources pour traiter la tension accumulée conduit ces jeunes filles à réduire leur complexité vitale à un prisme unique, celui de l'addiction. En désignant la substance comme unique source de leurs difficultés, elles s'approprient un récit de responsabilité individuelle qui occultent les facteurs structurels ayant conditionné leur existence. Cette saturation du discours par la thématique de la drogue, invoquée

systématiquement comme cause et conséquence presque unique de leurs maux – « c’est à cause de la situation de manque de drogues » ; « elle était très nerveuse et stressée puisqu’elle est usagère de drogues » (G.D jeunes Tanger) –, finit par occulter toute autre lecture de leur réalité. Ce processus, qui réduit l’addiction à une simple faiblesse personnelle, génère une culpabilité paralysante, elles restent prisonnières d’une narration où tout repose sur leurs épaules, se sentant incapables de transformer un environnement qu’elles ne parviennent plus à décoder au-delà du prisme de la dépendance.

L’attaque contre la chair, par le biais de l’automutilation, s’inscrit alors dans une dynamique plus large d’explosion — incluant conflits, crises ou fugues — qui devient le seul moyen de soulager une tension interne sans exutoire. Le corps se trouve ainsi érigé en carrefour où s’articulent l’oppression subie et une réponse somatique (Esteban, 2004), devenant l’acteur principal des stratégies visant à extérioriser le malaise et à catalyser le conflit. La recherche d’exutoire apparaît de manière claire dans les échanges :

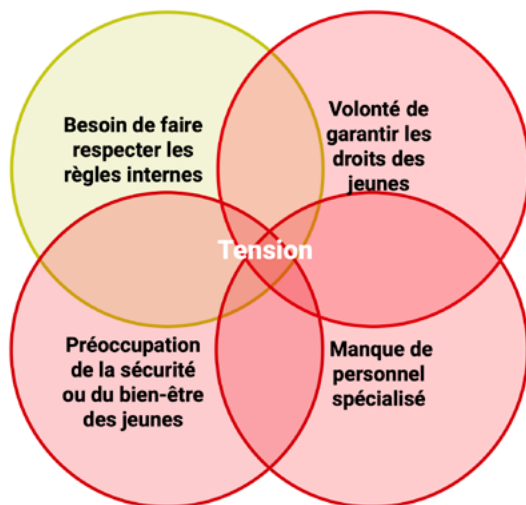
« En une situation tendue, une des filles a commencé à se mutiler » et autre fille ajoute que cette mutilation apparaît comme « réaction de violence envers elle-même » (G.D jeunes Tanger).

Le geste envers soi-même devient l’ultime recours pour manifester sa présence et extérioriser un fardeau émotionnel autrement insupportable. Transformer ce poids indicible en mots peut être compris comme une étape clé de l’accompagnement, non seulement pour leur autonomie émotionnelle, mais aussi pour remplacer le besoin de rupture par une prise de conscience du vécu, allégeant un fardeau qu’elles ne savent, jusqu’à présent, libérer que par l’explosion.

5.2.3. L'accompagnement : tensions au sein des équipes

Figure 7

Le besoin de faire respecter les normes internes est liée à la volonté de garantir les droits des jeunes filles, le manque de personnel spécialisé et la préoccupation pour la sécurité ou le bien-être des jeunes.



Pour appréhender l'accompagnement dans toute sa complexité, il est essentiel de saisir que les tensions habitant l'expérience des jeunes filles ne sont pas isolées : elles résonnent et se déplacent vers les équipes professionnelles. Pour les équipes professionnelles, le malaise ne se limite pas uniquement au registre relationnel, mais découle plus largement des tensions entre les exigences institutionnelles et l'éthique de l'accompagnement. La nécessité de faire respecter les normes internes, l'inquiétude constante pour la sécurité des jeunes filles, le manque de personnel spécialisé ou encore l'insuffisance des ressources disponibles se conjuguent, plaçant les équipes dans des positions de tension permanentes.

Les professionnels et professionnelles soulignent ainsi que

« la discipline est une autre des limites », notamment dans l'articulation entre le respect du règlement interne et celui des droits des mineures, ajoutant que « le problème surgit quand les filles ne sont pas disciplinées » (G.D professionnels Tanger). Pourtant, le règlement ne constitue pas nécessairement un obstacle à la protection ; il peut également en remplir une fonction essentielle. Pour des jeunes filles ayant grandi dans des environnements marqués par l'arbitraire, la violence ou l'incohérence des sanctions, l'existence d'un cadre explicite et relativement stable peut représenter une expérience inhabituelle, parfois même rassurante et apaisante. La difficulté apparaît lorsque le respect des règles est exigé sans que l'institution soit pleinement en mesure de garantir, en contrepartie, les conditions permettant une prise en charge protectrice et adaptée.

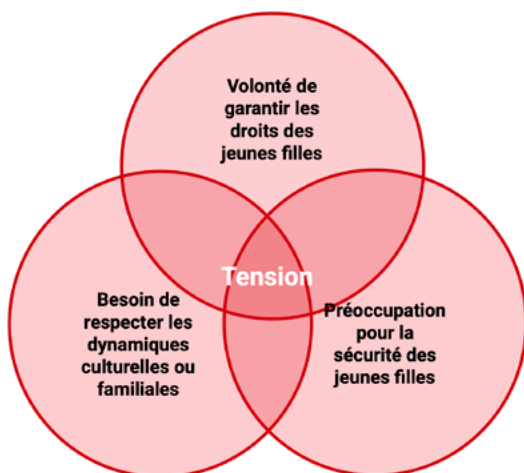
Ce point de rupture devient visible face à certaines situations spécifiques, notamment celles liées aux consommations de substances. Les équipes insistent sur la nécessité de disposer de davantage de professionnels spécialisés, tout en constatant un manque de personnel, « surtout pendant la nuit ». Cette insuffisance devient d'autant plus problématique lorsqu'ils reconnaissent que, face aux jeunes filles consommatrices de drogues, « personne parmi nous n'est capable d'affronter ce problème » (G.D professionnels Tanger). Dans ce contexte, l'exigence de discipline risque parfois de devenir une réponse par défaut à des situations qui nécessiteraient plutôt des ressources cliniques, éducatives et relationnelles plus larges.

Le décalage entre les exigences institutionnelles et les capacités réelles d'accompagnement produit une forme de malaise qui ne se limite plus à la relation avec les jeunes filles, mais tend également à se déplacer au sein même des équipes. Les tensions apparaissent alors dans l'espace professionnel se traduisant par de la frustration, un épuisement émotionnel ou de conflits internes, particulièrement lorsque les situations excèdent les ressources individuelles disponibles et que la responsabilité des décisions doit être absorbée collectivement. La cohésion du groupe est alors mise à l'épreuve, tandis que le climat de travail se fragilise.

L'usure apparaît comme une réalité circulante : elle ne traverse pas uniquement les trajectoires des mineures, mais s'inscrit également dans l'émotivité de ceux qui les accompagnent, faisant de la santé des équipes une dimension indissociable de la qualité même de la prise en charge.

Figure 8

La volonté de garantir les droits des jeunes filles est liée à la préoccupation pour la sécurité des jeunes filles et au besoin de respecter les dynamiques culturelles ou familiales.



La deuxième figure d'analyse du côté des professionnels met en lumière la manière dont la volonté de garantir les droits des jeunes filles entre en tension avec la préoccupation pour leur sécurité, mais également avec la nécessité de prendre en compte les dynamiques culturelles et familiales dans lesquelles leurs trajectoires prennent sens. L'intervention éducative ne consiste dès lors plus uniquement à appliquer un protocole institutionnel : elle oblige les équipes à évoluer dans une zone d'incertitude permanente, où le respect des appartenances familiales et culturelles peut entrer en contradiction avec l'impératif de protection physique et psychique des mineures. Se pose alors, de manière constante, une question éthique fondamentale : jusqu'où

l'institution peut-elle — et doit-elle — intervenir dans la sphère familiale lorsque celle-ci constitue simultanément le principal point d'ancrage identitaire de la jeune fille et l'un des espaces où se sont produites les violences ?

Ce dilemme se cristallise particulièrement autour de la question de la médiation familiale. Les professionnels et professionnelles évoquent l'existence de cette possibilité, tout en en questionnant la pertinence dans certaines situations :

« Il existe la possibilité d'une médiation familiale avec les familles, mais souvent les professionnels se demandent si cela a du sens de les mener » (G.D professionnels Tanger).

Notamment lorsque « la violence au sein de la famille est à l'origine de la situation des filles » (G.D professionnels Tanger). Les équipes rappellent également que « les familles elles-mêmes sont victimes de violences socio-économiques », déplaçant le regard d'une lecture individualisante vers une compréhension plus structurelle des trajectoires familiales. La famille apparaît dans toute son ambivalence : espace de violence et de maltraitance, mais aussi, bien souvent, unique référent affectif et symbolique encore disponible pour les jeunes filles.

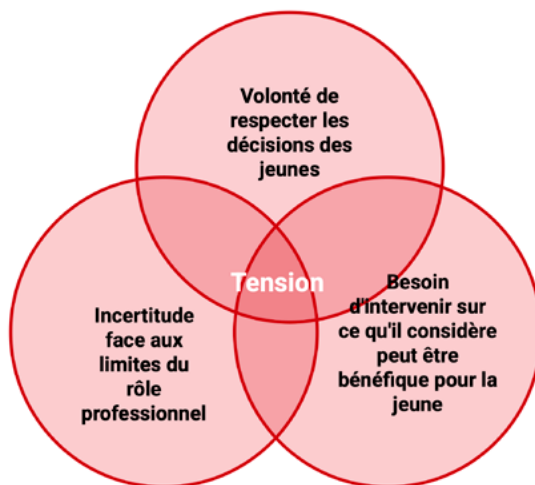
Cette ambivalence devient d'autant plus complexe dans un contexte marqué par l'absence de dispositifs institutionnels suffisamment robustes pour assumer une fonction de relais durable. Le centre Amna, conçu initialement comme une ressource d'urgence pour des séjours de trois mois, se voit confronté à une réalité où les jeunes filles y demeurent bien au-delà des délais prévus, faute d'alternatives familiales ou de structures de relais capables de les prendre en charge. Ce glissement du temporaire vers l'indéfini accentue le manque de ressources spécialisées — continuité éducative, contention émotionnelle, suivi psychologique — et laisse les équipes face à des dilemmes difficilement résolubles : comment protéger sans isoler davantage ? Comment éviter le retour vers des espaces familiaux

potentiellement violents lorsqu'aucune alternative stable n'existe à long terme ? Le manque de ressources spécialisées pouvant fonctionner comme une sorte de famille élargie –environnement de soin offrant une contention émotionnelle, un suivi constant et un accès aux opportunités sociales – laisse un vide immense.

L'absence de réponses claires à ces questions plonge les professionnels dans une forme d'incertitude structurelle. La tension ne se manifeste plus uniquement dans la relation avec les jeunes filles, mais circule également au sein même des équipes, sous forme de frustration, d'épuisement émotionnel ou parfois de conflits internes. Lorsque les situations dépassent les ressources disponibles ou les compétences individuelles, la responsabilité des décisions tend à être absorbée collectivement, mettant à l'épreuve la cohésion du groupe professionnel. L'usure apparaît alors comme un phénomène partagé : elle ne traverse pas seulement les trajectoires des mineures, mais s'inscrit aussi dans l'expérience émotionnelle de celles et ceux chargés de les accompagner. Dans ce contexte, la santé de l'équipe devient elle-même un élément indissociable de la qualité et de la portée réelle de la prise en charge.

Figure 9

La volonté de respecter les décisions des jeunes filles se combine avec le besoin d'intervenir sur ce qu'elle considère peut être bénéfique pour la jeune femme et l'incertitude face aux limites du rôle professionnel lui-même.



La troisième figure d'analyse met en lumière la tension entre le respect des décisions des jeunes filles et la nécessité d'intervenir en fonction de ce qui est considéré comme bénéfique pour elles, à laquelle s'ajoute une incertitude structurelle quant aux limites du rôle professionnel. Cette configuration engage un enjeu éthique central : comment reconnaître et soutenir le droit à l'autonomie des mineures dont les choix se sont construits dans des contextes marqués par l'absence de protection, de stabilité et de repères sécurisants ? L'intervention éducative se situe ici sur une ligne de crête, entre le risque d'un paternalisme disqualifiant et celui d'un retrait institutionnel susceptible d'être vécu comme un abandon, chaque décision portant en elle la possibilité d'un désajustement éthique.

Cette tension traverse explicitement les discours des équipes lorsqu'elles évoquent « un dilemme constant entre la bienveillance et la mise en pratique des règlements » (G.D Professionnels

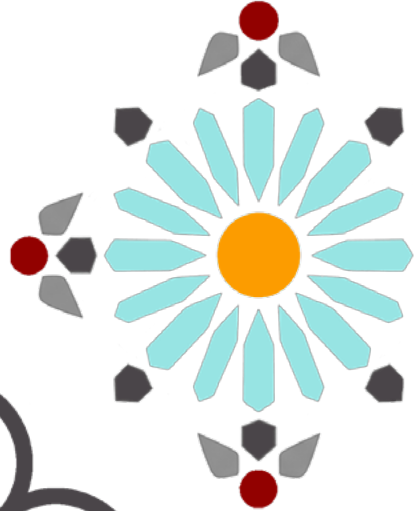
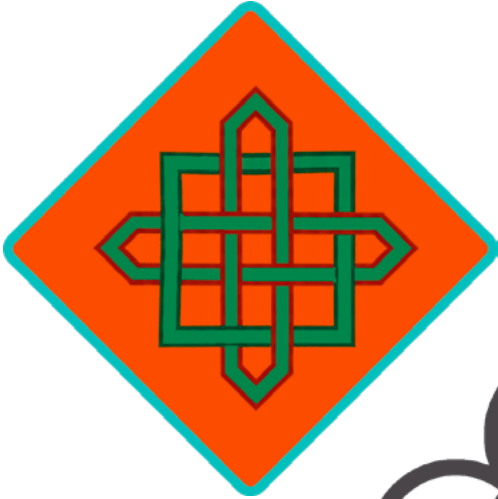
Tanger), renvoyant à une recherche d'équilibre entre exigences professionnelles et valeurs éducatives. Elle ne relève pas d'une difficulté ponctuelle mais d'un principe structurant de l'accompagnement, particulièrement saillant dans le travail auprès de jeunes filles dont les marges d'autonomie ont été construites dans l'adversité. Si ces trajectoires témoignent de capacités d'adaptation et de décision, elles restent néanmoins façonnées par des conditions qui limitent fortement la portée réelle des choix possibles, rendant parfois indistincte la frontière entre décision et contrainte intériorisée.

Dans ce contexte, l'intervention professionnelle se déploie dans un espace d'instabilité où il s'agit simultanément de soutenir l'émergence d'une capacité d'agir et d'intervenir face à des situations de risque. Cette double exigence, sans résolution évidente, place les équipes dans une responsabilité asymétrique : elles doivent décider dans des contextes où les critères d'action ne sont ni totalement stabilisés ni entièrement partageables, en l'absence de dispositifs suffisamment structurés pour en assurer l'étayage.

À cela s'ajoute l'incertitude quant aux contours mêmes du rôle professionnel. Faute de protocoles pleinement opérationnels ou de ressources spécialisées disponibles de manière continue, les décisions reposent largement sur des arbitrages situés, individuels et collectifs, susceptibles de varier selon les équipes et les contextes. Cette variabilité introduit une forme de fragilité dans l'intervention, tout en exposant les professionnels à une fatigue éthique progressive, liée à la nécessité de trancher sans garantie de justesse.

Ces tensions ne trouvent pas de résolution immédiate ; elles se déploient et se recomposent par ajustements, au cas par cas, au fil des situations rencontrées. Elles rendent ainsi indispensables des espaces de délibération au sein des équipes, afin de pouvoir élaborer collectivement les solutions sans aboutir à des réponses décousues ou contradictoires. L'intervention prend dès lors la forme d'une pratique de passage permanent entre

des exigences hétérogènes : le respect de la volonté des jeunes filles et la responsabilité d'agir face au risque. Dans un contexte marqué par la rareté des ressources et l'incertitude des repères, aucune interprétation univoque de la bonne décision – tout en comprenant que le bien n'est pas défini – ne peut véritablement s'imposer, faisant de l'action éducative un exercice continu de discernement plutôt qu'une application stabilisée de pratiques.



6. De l'analyse à la pratique : Recommandations





Tout ce qui a été construit dans ce rapport — les outils conceptuels, les figures de tension, les voix des jeunes filles et des équipes professionnelles — débouche maintenant sur une série de recommandations. A l'image des récits des personnages, ces recommandations partagent des éléments communs et d'autres qui répondent à la spécificité de chaque contexte. C'est pourquoi elles sont organisées en trois blocs — un de recommandations générales, un spécifique au contexte de Barcelone et un spécifique au contexte de Tanger — chacun articulé en trois niveaux : le niveau macro, qui aborde les conditions structurelles et institutionnelles ; le niveau meso, qui se concentre sur les pratiques organisationnelles et les dynamiques d'équipe ; et le niveau micro, qui aborde le positionnement et les outils d'accompagnement spécifique. Il ne s'agit pas de mettre les deux contextes sur un pied d'égalité mais de reconnaître que, malgré des logiques partagées, chaque territoire engendre ses propres contraintes, ressources et besoins.

6.1 Recommandations générales

6.1.1 Niveau macro : cadre structurel et institutionnel

L'analyse met en évidence la nécessité d'une réponse systémique, articulée à plusieurs niveaux du cadre institutionnel. Les recommandations formulées s'inscrivent dans une approche qui veut agir simultanément sur les dimensions normatives, organisationnelles, opérationnelles et symboliques de l'accompagnement. Elles reposent, toutefois, sur une condition transversale essentielle : la garantie d'un financement public stable et suffisant, sans laquelle les transformations proposées aux autres niveaux s'avèrent difficilement réalisables.

1. Financement public stable et conditions de travail dignes

Les conditions de travail précaires des équipes professionnelles constitue un facteur de risque tant pour la qualité de l'accompagnement que pour la durabilité des dispositifs. Dans cette perspective, il est nécessaire de :

- Garantir un financement public stable et suffisant destiné aux ressources résidentielles pour les jeunes en situation de vulnérabilité, permettant aux centres de planifier à long terme, de consolider les équipes et de développer des projets éducatifs avec continuité.
- Garantir un effectif suffisant de personnel permettant de réduire les ratios professionnel-jeune et d'assurer les conditions nécessaires à un accompagnement émotionnel de qualité, une écoute soutenue et la construction de liens de confiance.
- Améliorer les conditions matérielles des centres : espaces dignes, infrastructures adéquates et ressources techniques et matérielles suffisantes.
- Établir des conditions de travail qui reconnaissent la complexité, la qualification et la charge émotionnelle du travail éducatif en contextes résidentiels, incluant des mécanismes de soutien émotionnel, de supervision et de formation continue.
- Alléger la charge de justification administrative

qui détourne du temps et de l'énergie à l'accompagnement éducatif

2. Effectivité du cadre normatif

Les avancées législatives en matière de protection des mineurs et des jeunes en situation de vulnérabilité ne se traduisent souvent pas par des transformations concrètes de la pratique institutionnelle. L'écart entre le cadre juridique et son application effective constitue l'une des tensions structurelles les plus persistantes identifiées dans les deux contextes. Dans cette perspective, il faut :

- Garantir la cohérence entre le cadre normatif et les conditions matérielles pour le rendre effectif. La distance entre ce que la loi établit et ce qui peut être mis en œuvre répond souvent non pas à un manque de volonté des dispositifs, mais à l'insuffisance des ressources que les organismes mêmes qui en exigent le respect devraient fournir. Les mécanismes de suivi doivent tenir compte de ce paradoxe et ne pas attribuer les dysfonctionnements exclusivement aux centres.
- Incorporer des mécanismes de participation des jeunes et des professionnels dans la définition des critères de qualité, des indicateurs d'évaluation et des priorités de financement, de manière à ce que le savoir expérientiel de ceux qui vivent et travaillent dans ces ressources puisse éclairer les décisions institutionnelles.
- Incorporer des indicateurs qualitatifs dans l'évaluation des dispositifs — qualité de l'accompagnement, satisfaction des jeunes filles, durabilité émotionnelle des équipes, capacité d'adaptation aux besoins singuliers — de manière complémentaire aux critères quantitatifs déjà existants.
- Reconnaître que les trajectoires des jeunes ne suivent pas une ligne de progression linéaire et que les critères d'évaluation doivent pouvoir rendre compte de la complexité et de la non-linéarité des processus vitaux.

3. Reconnaissance sociale de la tâche éducative

Le manque de reconnaissance sociale de la pratique éducative en contextes résidentiels intensifie la fatigue des équipes et contribue à leur isolement professionnel. Les difficultés rencontrées par les acteurs de terrain révèlent un décalage entre la complexité des situations prises en charge et les ressources disponibles pour y répondre. Dans cette perspective, il est nécessaire de :

- Mettre en place une reconnaissance salariale adéquate reflétant la complexité, la qualification et la charge émotionnelle du travail.
- Elaborer une réglementation du travail spécifique qui prenne en compte les spécificités du travail éducatif en contextes résidentiels : besoin de soutien émotionnel, supervision, espaces de réflexion collective, formation continue et mécanismes de prévention du burnout.
- Promouvoir des actions de sensibilisation sociale pour valoriser la complexité de l'accompagnement éducatif auprès des jeunes en situation de vulnérabilité, en construisant un récit social qui reconnaisse la dignité et le professionnalisme de ceux qui travaillent dans ces domaines..

4. Transformation des représentations sociales stigmatisantes

Les obstacles à l'accompagnement s'ancrent également dans des représentations sociales stigmatisantes qui invisibilisent les situations vécues par les jeunes filles et rendent difficile leur reconnaissance comme sujets de droit. Dans cette perspective, il faut :

- Promouvoir des actions de sensibilisation et de déconstruction des logiques de stigmatisation qui associent les trajectoires des jeunes filles à la déviance morale ou à la responsabilité individuelle, en les repositionnant dans une perspective structurelle.
- Passer d'une lecture individualisée à une approche systémique qui qualifie ces situations de questions



de protection et de droits humains, contribuant ainsi à légitimer une intervention institutionnelle renforcée.

- Renforcer la visibilité de ces situations dans l'espace public et institutionnel afin de les inscrire de manière durable à l'agenda politique et favoriser l'attribution de ressources adéquates.

6.1.2 Niveau meso : pratiques organisationnelles et dynamiques d'équipe

À l'échelle meso, les défis se situent au niveau des pratiques professionnelles et des dynamiques organisationnelles, où se jouent concrètement les modalités de mise en pratique de l'accompagnement. L'analyse des contextes étudiés met en évidence des tensions structurelles dans l'exercice professionnel, résultant à la fois du décalage entre la complexité des situations rencontrées par les jeunes filles et les ressources mobilisables pour y répondre, et de conflits liés à des questions éthiques et à des fragilités dans l'organisation du travail. Dans ce contexte, les recommandations visent à soutenir conjointement la qualité de l'accompagnement des jeunes filles et la durabilité des pratiques professionnelles.

1. Supervision, soutien émotionnel et réflexion collective

Les professionnels évoluent dans un contexte marqué par la complexité des situations prises en charge, générant une forte charge émotionnelle qui ne peut être gérée individuellement. Les équipes ont besoin d'espaces institutionnellement reconnus et protégés pour traiter collectivement les difficultés inhérentes à la pratique. Dans cette perspective, il est nécessaire de :

- Institutionnaliser des supervisions externes périodiques assurées par des personnes spécialisées en accompagnement éducatif et en gestion d'équipes en contextes de vulnérabilité. Ces espaces permettent de transformer les affects liés à la pratique en objets d'analyse et de renforcer la qualité des interventions.
- Créer des espaces de réflexion collective internes

aux équipes où peuvent être partagés les difficultés, les doutes éthiques, les malaises et les stratégies sans crainte du jugement. Lorsque ces espaces ne sont pas reconnus institutionnellement, ils sont évincés par la gestion de l'urgence, avec le coût qui en découle pour les équipes et pour la qualité de l'accompagnement.

- Reconnaître institutionnellement les émotions que génère le travail éducatif et disposer de mécanismes de soutien lorsque des situations d'épuisement professionnel sont détectées.

2. Participation réelle des jeunes à la vie du centre

La participation ne peut être un objectif éducatif abstrait, mais doit être une pratique concrète transformant l'organisation quotidienne du centre. Les normes institutionnelles ont tendance à être perçues comme arbitraires ou contraignantes, surtout lorsqu'elles réactivent des expériences antérieures de contrôle. L'objectif est de les reconfigurer comme des objets négociés et appropriables, plutôt que comme des instruments imposés. Dans cette perspective, il faudrait :

- Institutionnaliser des assemblées périodiques où les jeunes peuvent débattre, proposer et décider d'aspects de la convivialité : règles d'usage des espaces communs, organisation d'activités, gestion de conflits et propositions d'amélioration du fonctionnement du centre.
- Développer des mécanismes de co-construction des normes transformant leur statut, d'instruments imposés à des cadres négociés, afin de réduire les tensions liées à leur application.
- Habilitier des espaces d'écoute individuelle et collective où les jeunes peuvent exprimer leurs malaises, besoins, critiques et propositions, facilités par des professionnels de confiance et orientés vers l'amélioration réelle des conditions de vie au centre.
- Garantir des canaux de plainte et de réclamation externes à l'institution même, pour assurer que les

jeunes puissent réclamer leurs droits sans dépendre exclusivement des professionnels du centre.

3. Coordination et travail en réseau

Les jeunes filles prises en charge en ressources résidentielles ont souvent besoin de soutiens qui dépassent les capacités du centre. La fragmentation des services engendre des ruptures dans les processus d'accompagnement qui entravent la continuité des trajectoires. Dans cette perspective, il est nécessaire de :

- Mettre en place des protocoles de coordination souples avec les services de santé mentale, d'orientation professionnelle, les services juridiques, le logement et les services éducatifs.
- Garantir des référents de services externes connaissant les jeunes filles et pouvant offrir une continuité dans l'accompagnement au-delà du centre, évitant ainsi que les jeunes ne doivent expliquer leur histoire plusieurs fois à des personnes différentes.
- Développer des protocoles d'orientation et d'accueil entre ressources garantissant que les changements de centre ne supposent pas de perte d'information, de rupture de liens ou d'interruption de soutiens. Les transitions doivent être accompagnées et planifiées.

4. Évaluation participative et amélioration continue

Les centres doivent se doter de mécanismes d'évaluation qui intègrent la parole des jeunes filles et des équipes professionnelles, et la traduise en transformations concrètes. Dans cette perspective, il faudrait :

- Réaliser des évaluations périodiques participatives recueillant la satisfaction des jeunes, les difficultés détectées par les équipes et les propositions d'amélioration.
- Définir des indicateurs de qualité avec la participa-

tion des jeunes et des professionnels : qualité de la convivialité, satisfaction vis-à-vis de l'accompagnement, perception de sécurité et de respect, durabilité émotionnelle des équipes.

- Élaborer des plans d'amélioration concrets fondés sur les évaluations, avec des ressources allouées et des responsabilités clairement définies. L'évaluation ne peut être un simple diagnostic : elle doit entraîner une transformation.
- Évaluer périodiquement le bien-être émotionnel des équipes et prévoir des mesures pour alléger leur charge de travail en cas des situations à risque.

6.1.3 Niveau micro : posture d'accompagnement et travail sur le rôle professionnel

À l'échelle micro, les difficultés résident dans la relation concrète d'accompagnement et le positionnement de celui qui l'exerce. Les recommandations qui suivent visent à encourager une réflexion sur le propre rôle et à promouvoir des pratiques reconnaissant l'autonomie et le pouvoir d'agir des jeunes filles comme point de départ.

1. Gestion du propre rôle professionnel

Les tensions éthiques traversant la pratique professionnelle ne se résolvent pas par des principes rigides mais par une attention soutenue au propre positionnement. Dans cette perspective, il faut :

- Comprendre les tensions des équipes et celles des jeunes filles comme des vases communicants : le malaise professionnel, s'il n'est pas canalisé, finit par se répercuter sur la relation d'accompagnement.
- Ajuster les attentes et éviter le personnelisme : identifier les besoins personnels en jeu pour ne pas surcharger les jeunes.
- Privilégier le long terme : les effets de la tâche professionnelle se projettent souvent vers le futur et ne sont pas totalement contrôlables.
- Délimiter clairement la frontière entre le personnel



et le professionnel, en prévenant l'épuisement professionnel grâce à des espaces individuels et collectifs de réflexion

2. Positionnement face à la réalité des jeunes filles

La reconnaissance du pouvoir d'agir des jeunes filles est une condition essentielle à un accompagnement qui ne reproduit pas les logiques de contrôle auxquelles beaucoup d'entre elles fuient. Dans cette perspective, il serait nécessaire de :

- Éviter les attitudes paternalistes et reconnaître que les jeunes filles ont déployé des stratégies et des connaissances valables pour subvenir à leurs besoins dans des contextes difficiles.
- Éviter les fausses promesses d'un avenir idéal éloigné de la réalité actuelle des jeunes.
- Valider leur critique et intégrer les observations que les jeunes font sur le fonctionnement des centres comme matériel de travail et d'amélioration.
- Identifier et nommer ce que les jeunes vivent mais ne parviennent pas à exprimer, afin de faciliter l'élaboration de leur expérience et réduire la pression de la tension accumulée.

209

6.2 Recommandations pour le contexte de Barcelone

6.2.1 Niveau macro : cadre structurel et institutionnel

L'analyse du contexte de Barcelone met en évidence des dysfonctionnements spécifiques que le cadre des recommandations générales n'aborde pas totalement. Les recommandations qui suivent portent sur les tensions inhérentes à ce contexte, notamment en ce qui concerne l'organisation du système de ressources résidentielles et les critères de financement qui les régissent.

1. Reconfiguration du système de ressources résidentielles

Le système de ressources résidentielles pour les jeunes en situation de vulnérabilité à Barcelone présente des

dysfonctionnements structurels qu'il convient de traiter pour garantir la continuité et la qualité des processus d'accompagnement. Dans cette perspective, il faudrait :

- Développer l'offre de ressources résidentielles spécialisées, en particulier des dispositifs intermédiaires et de moyen et long terme permettant de répondre à des trajectoires ne s'ajustant pas aux délais stipulés par les dispositifs d'urgence.
- Revoir les durées de séjour en fonction des besoins réels de chaque jeune, en reconnaissant que la lenteur des processus juridiques et administratifs — notamment la Loi sur les étrangers — conditionne de manière déterminante les rythmes des trajectoires.
- Renforcer les mécanismes de coordination entre ressources afin d'optimiser les itinéraires, éviter les interruptions dans les processus d'accompagnement et limiter les retours forcés vers des environnements familiaux ou des situations de rue.

2. Révision des critères de financement

Au-delà des recommandations générales sur le financement, le contexte de Barcelone présente des spécificités qu'il faut traiter. Dans cette perspective, il faudrait :

- Revoir l'asymétrie entre les conditions de travail des structures publiques et celles des structures privées ou conventionnées exerçant des fonctions équivalentes, afin d'instaurer des conditions dignes et décentes comparables pour tous les profils professionnels travaillant en ressources résidentielles pour jeunes.
- Garantir que les critères de financement intègrent la complexité spécifique des trajectoires des jeunes prises en charge : irrégularité administrative, ruptures familiales profondes et manque de réseaux de soutien.

6.2.2 Niveau meso : pratiques organisationnelles et dynamiques d'équipe

À l'échelle meso, les spécificités du contexte de Barcelone se concentrent principalement sur deux dimensions qui n'apparaissent pas avec la même intensité dans le cadre général : la diversité linguistique et culturelle des jeunes filles prises en charge et la gestion de situations de santé mentale qui mettent à rude épreuve les équipes éducatives des centres.

1. Prise en compte de la diversité linguistique et culturelle

La diversité des origines des jeunes filles accueillies dans les ressources résidentielles de Barcelone — et les barrières linguistiques qui en dérivent — constitue une dimension spécifique qu'il faut intégrer dans l'organisation des services. Dans cette perspective, il faut :

- Garantir la disponibilité de services de médiation interculturelle et d'interprétation dans les processus d'accueil, d'accompagnement et de gestion de conflits.
- Former les équipes professionnelles aux compétences interculturelles permettant de comprendre les comportements et les demandes des jeunes filles à partir de leurs propres cadres de référence, en évitant les interprétations ne tenant pas compte de la dimension culturelle et structurelle des trajectoires.
- Reconnaître le poids émotionnel que suppose le fait de ne pas pouvoir s'exprimer dans sa langue maternelle et créer des espaces où les jeunes peuvent parler ouvertement des obstacles que la barrière linguistique génère dans la vie quotidienne au centre et dans la construction de liens.

6.2.3 Niveau micro : positionnement de l'accompagnement et outils pratiques

À l'échelle micro, les spécificités du contexte de Barcelone se situent dans les outils concrets d'accompagnement et dans la dimension collective de la vie au centre, deux éléments qui ressortent de manière particulière dans l'analyse de ce contexte.

1. Outils pratiques dans l'accompagnement

À partir des tensions identifiées dans le contexte de Barcelone, certaines orientations peuvent être signalées pour la tâche quotidienne d'accompagnement. Dans cette perspective, il faut :

- Faciliter la compréhension des codes implicites et des usages dans les milieux fréquentés par les jeunes filles, car c'est ce qui ouvre réellement des portes et élargit les champs d'action.
- Prendre en compte la sensibilité linguistique : le poids émotionnel de ne pas pouvoir s'exprimer dans sa langue maternelle est une dimension devant être reconnue et travaillée explicitement dans l'accompagnement.
- S'inscrire dans une perspective de long terme : les effets de l'accompagnement ne sont souvent ni immédiats ni linéaires, et il est nécessaire de persévérer dans cette pratique sans attendre de résultats rapides ni nécessairement visibles à court terme.

2. Méthodologie collective

La dimension collective de la vie au centre est à la fois une source de tension et une ressource potentielle pour l'accompagnement. L'analyse souligne l'importance d'intégrer une perspective de groupe dans l'interprétation des dynamiques individuelles. Dans cette perspective, il convient de :

- Interpréter les expressions individuelles de malaise ou de résistance comme autant de signes possibles de dynamiques collectives, et les explorer avec l'ensemble du groupe le cas échéant
- Dans les débats de groupe, privilégier les questions fondées sur le sens que les jeunes elles-mêmes attribuent aux situations — comme le concept de liberté ou de norme — plutôt que celles qui pourraient être perçues comme des jugements.

- Considérer l'observation du langage corporel, des silences et des absences comme un matériau de travail, et la partager avec le groupe sous forme d'hypothèse afin de permettre aux jeunes filles d'élaborer elles-mêmes la réflexion.

6.3 Recommandations pour le contexte de Tanger

6.3.1 Niveau macro : cadre structurel et institutionnel

Les recommandations qui suivent complètent le cadre général de la recherche en répondant aux tensions et nécessités propres à ce territoire. Dans cette perspective, deux axes d'intervention spécifiques sont proposés

1. Reconfiguration du système de prise en charge et des itinéraires d'orientation

Le système actuel semble se caractériser par une saturation structurelle transformant les dispositifs d'urgence en espaces de stabilisation prolongée. Cette situation résulte à la fois des limites des mécanismes d'accompagnement et d'une insuffisance de structures adaptées. Dans cette perspective, il ferait nécessaire de :

- Renforcer la coordination entre les différents acteurs pour fluidifier les itinéraires, éviter les ruptures de prise en charge et limiter les retours forcés vers des environnements familiaux nocifs.
- Développer des structures résidentielles spécialisées à moyen et long terme permettant d'assurer la continuité des itinéraires et de réduire la pression exercée sur les dispositifs d'urgence existants.

2. Renforcement des capacités professionnelles et spécialisation clinique

La forte prévalence des situations de double diagnostic — traumatismes et comportements addictifs — révèle un décalage entre la complexité des situations prises en charge et les ressources disponibles pour y répondre. Dans cette perspective, il est nécessaire de :

- Intégrer des professionnels spécialisés en santé mentale et addictologie ou garantir des protocoles d'accès rapides à ces services, pour adapter les réponses institutionnelles et alléger la charge pesant sur les équipes éducatives.

- Consolider les équipes professionnelles et garantir la stabilité des ressources humaines comme condition pour assurer la continuité de l'accompagnement et permettre une spécialisation progressive des interventions.

6.3.2 Niveau meso : pratiques organisationnelles et dynamiques d'équipe

Dans le contexte de Tanger, la spécificité du niveau meso se concentre sur la question de la médiation familiale, une dimension n'apparaissant pas dans le cadre général et nécessitant un traitement propre.

1. Définition de protocoles de médiation familiale contextualisés

La famille occupe dans ce contexte une position ambivalente — à la fois espace de socialisation, de contrainte et, dans certains cas, de violence — rendant nécessaire une approche nuancée de la médiation familiale. Dans cette perspective, il convient de :

- Consolider le rôle des médiatrices en termes de reconnaissance institutionnelle et de formation, afin qu'elles puissent agir comme interface entre les jeunes filles, les familles et les centres d'hébergement.
- Travailler avec les familles pour transformer, lorsque cela est possible, les conditions de retour ou de maintien du lien, sans présumer de leur pertinence dans tous les cas.

6.3.3 Position d'accompagnement et travail sur les relations à soi et à l'institution

Les spécificités du contexte de Tanger au niveau micro résident dans la relation des jeunes filles à leurs propres récits et aux normes institutionnelles. Dans cette perspective, il est nécessaire de :

- Proposer des espaces permettant aux jeunes filles de

ne pas réduire leur expérience à une seule dimension — notamment celle de la consommation — mais d’explorer d’autres aspects de leur histoire sociale, familiale et affective, favorisant une compréhension plus large du propre itinéraire.

- Travailler sur la possibilité de considérer les normes du centre non seulement comme des outils de contrôle mais aussi, dans certains contextes, comme des ressources de protection et de stabilisation temporaire de leurs trajectoires.





7. Bibliografia

Aixelà, Y. (2012). **La presentación social del cuerpo marroquí en contextos migratorios: Entre la afirmación identitaria y el rechazo islamófobo. Disparidades.** Revista de Antropología, 67(1), 19–48.

Barth, F. (1976). **Los grupos étnicos y sus fronteras.** Fondo de Cultura Económica.

Binda, N. U., & Balbastre-Benavent, F. (2013). **Investigación cuantitativa e investigación cualitativa: Buscando las ventajas de las diferentes metodologías de investigación.** Revista de Ciencias Económicas, 179–187.

Bourdieu, P. (1998). **La distinction: Critique sociale du jugement. Les Éditions de Minuit.** (Obra original publicada el 1979)

Bourdieu, P. (2000). **La dominación masculina** (J. Jordá, Trad.). Anagrama. (Obra original publicada el 1998)

Brusotti, M. (2013). **Tensión: Figuras y concepto en Nietzsche.** Estudios Nietzsche: Revista de la Sociedad Española de Estudios sobre Friedrich Nietzsche, 13, 87–105.

Butler, J. (2002). **Gender trouble. Routledge.** (Obra original publicada el 1990)

Butler, J. (2004). **Precarious life: The powers of mourning and violence.** Verso.

Camarasa i Casals, M., & Francolí i Sanglas, N. (2013). **Empoderament de noies tutelades contra la violència masclista: Informe de la recerca a Catalunya.** Empowering Care.

Canales Cerón, M. (2006). **Metodologías de investigación social: Introducción a los oficios.** LOM Ediciones.

Cardús, S., & Estruch, J. (1986). **Teoria i provocació: Reflexions per a una epistemologia paradoxal.** Papers. Revista de Sociologia, 26, 69–104.

Castro Neira, Y. (2005). **Teoría transnacional: Revisitando la comunidad de los antropólogos.** Política y Cultura, 23, 181–194.

Cedeño, M. (2013). **El cuerpo femenino en el espacio público urbano.** Zainak: Cuadernos de Antropología-Etnografía, 36, 325–341.

Chavarría-González, M. C. (2011). **La dicotomía cuantitativo/cualitativo: Falsos dilemas en investigación social.** Actualidades en Psicología, 25(112), 1–35.

- Cohen, A. P. (2013). **Symbolic construction of community**. Routledge.
- Coll-Planas, G., & Missé, M. (2015). **La identidad en disputa: Conflictos alrededor de la construcción de la transexualidad**. *Papers: Revista de Sociologia*, 100(1), 35–52.
- Comas, M., & Quiroga, V. (2005). **Menors que emigren sols del Marroc a Catalunya**. Editorial Mediterrània.
- Connell, R. W., & Messerschmidt, J. W. (2005). **Hegemonic masculinity: Rethinking the concept**. *Gender & Society*, 19(6), 829–859.
- Crenshaw, K. (1989). **Demarginalizing the intersection of race and sex: A Black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics**. *University of Chicago Legal Forum*, 1989(1), 139–167.
- de Ventós, X. R. (2004). **Filosofia d'estar per casa**. Edicions 62.
- Donato, K. M., et al. (2006). **A glass half full? Gender in migration studies**. *International Migration Review*, 40(1), 3–26.
- Esteban, M. L. (2016). **Antropología del cuerpo, itinerarios corporales y relaciones de género**. *Perifèria. Cristianisme, Postmodernitat, Globalització*, 3(3).
- Foucault, M. (1989). **La voluntad del saber: Historia de la sexualidad** (Vol. 1). Siglo XXI.
- Garcés, M. (2018, 21 de setembre). **La universidad debe ser un lugar donde la alianza entre el conocimiento y la ignorancia sea posible** [Discurs d'inauguració de curs]. Universitat Politècnica de Catalunya.
- Giménez, G. (2005). **La cultura como identidad y la identidad como cultura**. Consejo Nacional de la Cultura y las Artes.
- Gimeno-Monterde, C., Mendoza-Pérez, K., & Rodríguez-García-de-Cortázar, A. (2024). **Niñas y adolescentes que migran solas: Análisis de expedientes de protección**. *Papers*, 109(2), e3201.
- Goffman, E. (1959). **The presentation of self in everyday life**. Anchor Books.
- Hamzeh, M. (2011). **Deveiling body stories: Muslim girls negotiate visual, spatial, and ethical hijabs**. *Race Ethnicity and Education*, 14(4), 481–506.
- Haraway, D. (1988). **Situated knowledges: The science question in feminism and the privilege of partial perspective**. *Feminist Studies*, 14(3), 575–599.

Heràclit. (s.d.). **Fragments d'Heràclit**. Encyclopaedia Herder.

Ibáñez, J. (1986). **Perspectivas de la investigación social: El diseño en las tres perspectivas**. En **El análisis de la realidad social: Métodos y técnicas de investigación**. Alianza Universidad.

Izquierdo, M. J. (1994). **Uso y abuso del concepto de género. Pensar las Diferencias**, 1, 31–53.

Izquierdo, M. J. (1998). **El malestar en la desigualdad**. Cátedra.

Izquierdo, M. J. (1999). **Del elogio de la diferencia y la crítica de la desigualdad a la ética de la similitud**. Papers. Revista de Sociologia, 59, 25–49.

Izquierdo, M. J. (2006). **Familia y ciudadanía democrática**. Arxius de Sociologia, 14, 163–184.

Izquierdo, M. J. (2007, 5 de novembre). **Lo que cuesta ser hombre: Costes y beneficios de la masculinidad** [Ponència]. Congreso SARE 2007, Emakunde, Donostia-San Sebastián, España.

La Barbera, M. (2012). **Feminismo “multicéntrico”: Repensando el feminismo desde los márgenes**. En Experiencias jurídicas e identidades femeninas (pp. 249–258).

La Barbera, M. (2020). **“Vivir entre fronteras”: vulnerabilidad y transformación de la identidad en la era de la globalización**. Bajo palabra, (23), 261-286.

Levitt, P. (2001). **Transnational migration: Taking stock and future directions**. Global Networks, 1(3), 195–216.

Ley Orgánica 1/2004, de 28 de diciembre, de medidas de protección integral contra la violencia de género.

Ley Orgánica 3/2007, de 22 de marzo, para la igualdad efectiva de mujeres y hombres.

Llei 5/2008, de 24 d'abril, del dret de les dones a eradicar la violència masclista.

Llei 11/1985, de 13 de juny, de protecció dels menors.

Llei 17/2015, de 21 de juliol, d'igualtat efectiva de dones i homes.

Llei 17/2020, de 22 de desembre, de modificació de la Llei 5/2008.

Llorent-Bedmar, V. (2004). **La inmigración magrebí en España: Experiencias y líneas de futuro**. En **La educación en contextos multiculturales: Diversidad e identidad** (pp. 671–685). Sociedad Española de Pedagogía.

Merton, R. K. (1964). **Teoría y estructura sociales**. Fondo de Cultura Económica.

Mesías, O. (2010). **La investigación cualitativa**. Universidad Central de Venezuela.

Montenegro Martínez, M. (s.d.). **La investigació acció participativa** (P01/10050/00968). Universitat Oberta de Catalunya.

Müller-Lauter, W. (1999). **Nietzsche: His philosophy of contradictions and the contradictions of his philosophy**. University of Illinois Press.

Nolin, C. (2006). **Transnational ruptures: Gender and forced migration**. Ashgate Publishing.

Olabuénaga, J. I. R. (2012). **Metodología de la investigación cualitativa** (Vol. 15). Universidad de Deusto.

Pàmies, J., Bertran, M., Ponferrada, M., Narciso, L., & Aoulad, M. (2013). **Trajectòries d'èxit i continuïtat acadèmica entre joves marroquins a Catalunya**. Temps d'Educació, 44, 191–207.

Pitts, V. L. (1998). **Reclaiming the female body: Embodied identity work, resistance and the grotesque**. Body & Society, 4(3), 67–84.

Rocca, A. V. (2007). Nietzsche: **La ficción del sujeto y las seducciones de la gramática**. A Parte Rei, 49.

Schutz, A., & Natanson, M. A. (1974). **El problema de la realidad social**. Amorrortu.

Simmel, G. (1906). **The sociology of secrecy and of secret societies**. American Journal of Sociology, 11(4), 441–498.

Solano, D. M. (2019). **Los límites del conocimiento y el alcance de la racionalidad** [Tesi doctoral]. Universidad de La Rioja.

Swann, W. B. (1987). **Identity negotiation**. Journal of Personality and Social Psychology, 53, 1038–1051.

Veredas Muñoz, S. (2011). **Identidad étnica y género entre adolescentes de origen marroquí**. Papers: Revista de Sociologia, 96(1), 117–144.



8. Annexe

Unité d’analyse 1 – Profil professionnel Tanger.

Correspond à l’exemple de la **section 2.2** (page 49)

Taula 1
Remarque:
 Type d’études: APuisqu’une réponse est manquante, le total repose sur dix réponses.

Organisation de référence	Casal dels Infants				Amna			
	2				9			
Genre	Féminin				Masculin			
	9				2			
Age	20 -. 29	30 – 39		40 – 49		50 – 65		
	2	1		1		7		
Territoire de résidence	Tanger				Autre			
	11				0			
Origines	Maroc				Autre			
	11				0			
Niveau d'études	Primaire	Collège	Bac	Formation	Licence	Master	Doctorat	
	0	0	1	1	6	2	1	
Type d'études	Education sociale	Travail social	Lettres/ littérature	Droits /Droits humains		Économique et social	Géologie	
	1	2	2	3		1	1	
Rôle dans l'équipe	Éducateur/trice		Administration		Coordination		Direction	
	3		2		3		3	

Unité d’analyse 1 – Profil professionnel Barcelone.

Correspond à l’exemple de la **section 2.2** (page 49)

Taula 2
Remarque:
 Type d’études: Le total correspond à huit personnes. Toutefois, le nombre de parcours s’élève à neuf, une même personne ayant suivi deux cursus universitaires et étant donc comptée deux fois.

Organisation de référence	Casal dels Infants		Fundació Idea		Fundació de l'Esperança	
	2		3		3	
Genre	Féminin			Masculin		
	7			1		
Age	20 -. 29	30 – 39	40 – 49	50 – 65		
	2	2	2	2		
Territoire de résidence	Barcelone			Autre		
	8			0		
Origines	Espagne		Colombie		Maroc	
	6		1		1	
Niveau d'études	Primaire	Secondaire	Professionnell	Licence	Master	Doctorat
	0	0	0	5	3	0
Type d'études	Psychologie	Éducation sociale	Anthropologie	Philologie arabe	Études arabes et hébreux	
	1	5	1	1	1	
Rôle dans l'équipe	Éducateur/trice sociale		Interprétation et médiation	Direction		Coordination
	4		1	1		2

Unité d'analyse n° 2 – Profil jeunes i femmes à Tanger.

Correspond à l'exemple de la **section 2.2** (page 49)

Genre	Feminin		Masculin			
	31		0			
Age	5-9	10-14	15-17	18-24	25-30	30-35
	6	5	19	1	0	0
Nationalité	Marocaine			Autre		
	31			0		
Territoire de résidence	Tanger			Autre		
	30			1		
Origines	Marocaine			Autre		
	31			0		
Situation migrante	Personne migrante			Personne non migrante		
	1			30		
Régularisation administrative	Régularisé		Non régularisé		En cours de régularisation	
	21		9		1	
Niveau d'études	École primaire		Collège		Non scolarisée	
	21		9		1	
Occupation actuelle	Étudiante			Pas étudiante		
	3			28		
Niveau d'études des parents	École primaire	Collège	Bac	Licence	Non	Non
	22	3	1	1	1	3
Bénéficiaire de prestations sociales	Bénéficiaire de prestations			Non bénéficiaire de prestations		
	1			30		
Revenus	Moins de 1000 MAD	1000-2000 MAD	2000-3000 MAD	3000-4000 MAD	Plus de 4000 MAD	Sans revenus
	0	0	0	0	0	31

Unité d'analyse n° 2 – Profil jeunes i femmes à Barcelone

Correspond à l'exemple de la **section 2.2** (page 49)

Tableau 2

Remarque : Revenus : une réponse manquant, le total est calculé sur la base de treize réponses.

Organisation de référence	Casal dels Infants			Fundació Idea		Fundació de l'Esperança		
	4			3		7		
Genre	Féminin			Masculin		Autre		
	14			0		0		
Age	5-9	10-14	15-17	18-24	25-30	30-35		
	0	0	0	13	1	0		
Territoire de résidence	Barcelone				Autre			
	14				0			
Origines	Algérie	Espagne	Honduras	Maroc	Pérou	Syrie	Ghana	
	1	2	1	5	2	2	1	
Situation migrante	Personne migrante				Personne non migrante			
	12				2			
Régularisation administrative	Régularisé		Non régularisé			En cours de régularisation		
	8		4			2		
Niveau d'études	Primaire	Secondaire	Professionnell	Licence	Master	Sans études		
	3	6	4	1	0	0		
Occupation actuelle	Contrat temps complet	Contrat temps partiel	Recherche de travail		Étudiante		Autre	
	2	3	5		3		1	
Niveau d'études des parents	Primaire	Secondaire	Professionnell	Licence	Sans études		Non	
	1	4	0	0	1		8	
Bénéficiaire de prestations sociales	Bénéficiaire de prestations				Non bénéficiaire de prestations			
	0				14			
Revenus	Moins de 500 €		500-750 €		750 – 1000 €		1000 – 1200 €	Plus de 1200 €
	9		1		1		2	0

Une initiative de :



*Avec le soutien de l'Agence catalane de coopération
au développement de la Generalitat de Catalogne*

En collaboration avec :



Fundació de l'Esperança
Fundació "la Caixa"



Ce document est soumis à la licence Creative Commons Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International. La copie, la distribution et la communication au public à des fins non commerciales sont autorisées, à condition que la source soit mentionnée.



Pour la protection et la
visibilité des mineures et des
jeunes victimes de violences
sexistes